

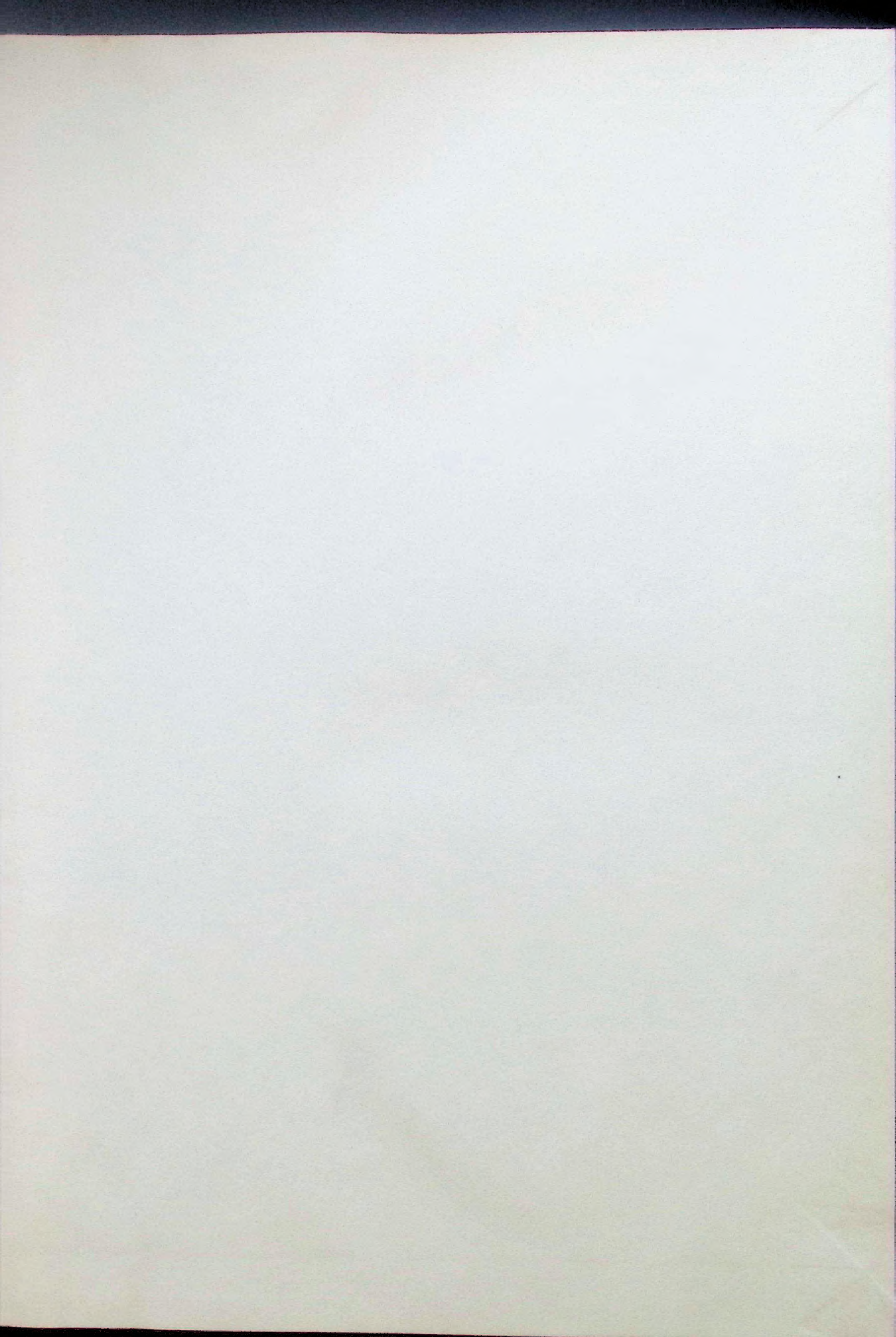
MA82
8C21b
COP.1

MA82

8C216

C.1

3



4 82 - 8C 216

x

Miss Dore

Musée national
du Canada

Bulletin 227

Les
Divertissements
en
Nouvelle-France

par Robert-Lionel Séguin

Canada 1968

Secrétariat d'État

LES DIVERTISSEMENTS EN NOUVELLE-FRANCE



CANADA

Musée national du Canada

Bulletin n° 227

N° 6 de la série des bulletins de folklore

Publié avec l'autorisation du
Secrétaire d'État

LES DIVERTISSEMENTS
EN NOUVELLE-FRANCE

par Robert-Lionel Séguin

Ottawa, 1968

© Droits de la Couronne réservés

En vente chez l'Imprimeur de la Reine à Ottawa,
et dans les librairies du Gouvernement fédéral:

HALIFAX

1735, rue Barrington

MONTREAL

Édifice Æterna-Vie, 1182 ouest, rue Ste-Catherine

OTTAWA

Édifice Daly, angle Mackenzie et Rideau

TORONTO

221, rue Yonge

WINNIPEG

Édifice Mall Center, 499, avenue Portage

VANCOUVER

657, rue Granville

ou chez votre libraire.

Prix \$2.00 N° de catalogue NM93-227F

Prix sujet à changement sans avis préalable

ROGER DUHAMEL, M.S.R.C.
Imprimeur de la Reine et Contrôleur de la Papeterie
Ottawa, Canada
1968

Avant-propos

Le récit qu'on a fait, jusqu'à présent, de nos coutumes et de nos divertissements d'antan est loin d'être toujours conforme à la vérité historique. C'est ce que nous apprend la présente monographie de Robert-Lionel Séguin.

Les archives nous livrent de nouveau leurs secrets. C'est qu'elles sont éloquentes, si l'on se donne la peine de les interroger. Que nous apprennent-elles? que l'on s'amuse de préférence au cabaret qu'à la maison. En serait-il autrement au XVII^e siècle, alors que les hommes sont numériquement supérieurs aux femmes? D'autant plus que nombre d'hommes pérégrinent dans les bois durant de longs mois. Comment se fréquenter lorsqu'on est toujours par monts et par vaux?

Les veillées du «bon vieux temps», telles que nous les imaginons, ne seraient pas antérieures au milieu du XVIII^e siècle. Comme la guerre est alors saisonnière, plusieurs soldats logent, par billet, chez l'habitant. Ces militaires sont, pour la plupart, des méridionaux qui savent rire, danser et s'amuser. Que feront-ils durant les longs mois d'hiver, sinon organiser des soirées ici et là?

C'est l'époque où l'habitant connaît une aisance matérielle que nombre de petits gentilshommes pourraient envier. Personne ne s'ennuie chez lui. Si bien que plusieurs fonctionnaires préfèrent bientôt la cuisine de l'habitant au salon du bourgeois de Québec ou de Montréal. Pour assister à des noces campagnardes, ne verra-t-on pas des officiers militaires faire une bonne trentaine de milles, en carriole, malgré le froid et la neige? Même les filles de monsieur de Longueuil vont danser chez des fermiers de la Rivière-des-Prairies.

C'est en vain que le clergé catalogue la danse parmi les distractions dangereuses à la santé morale du peuple. La littérature orale aidant, que de légendes et de contes ne narrent-ils pas les terribles punitions réservées aux danseurs impénitents. Peu importe, on lève le pied de plus belle chez l'habitant. Même qu'on y danse le menuet.

Le théâtre n'aura pas meilleure presse. Selon l'autorité religieuse, la comédie incite les hommes aux pires dérèglements. On ne ménagera ni les intrigues ni les écus pour préserver la population d'un tel fléau. L'arrangement convenu entre Mgr de Laval et Frontenac n'en fait-il pas foi?

Restent enfin les célébrations occasionnelles — parmi lesquelles compte le charivari — et les fêtes, qui sont attendues avec une hâte aussi grande chez les adultes que chez les enfants. Le réveillon de Noël, le dîner et la veillée du jour de l'an, le dîner des Rois, les travestis du mardi gras et de la mi-carême sont autant de réjouissances populaires qui donnent aux hivers canadiens une durée que l'on voudrait prolonger.

Carmen Roy
Chef de la Division de folklore

Table des matières

AVANT-PROPOS, v

SOURCES ET BIBLIOGRAPHIE, x

RÉSUMÉ, EN ANGLAIS, xvi

Chapitre premier

Les conditions du pays, 1

Conditions défavorables, 1

Exigences du peuplement, 1

Éloignement des habitations, 3

Attitude de l'Église, 4

Attitude de l'État, 7

Conditions favorables, 8

Les qualités du peuple, 8

Chapitre deuxième

Les loisirs des personnes de qualité, 11

En Acadie, 11

En Nouvelle-France, 12

Bals et danses, 12

Théâtre et comédie, 13

Musique, 15

Lecture, 17

Chapitre troisième

Les loisirs du peuple, 19

Influences, 19

L'excédent de la population masculine: le cabaret, 19

Le caractère militaire de la colonie, 20

Célébrations, 21

Veillées, 21

En France, 21

En Nouvelle-France, 21

Noces, 22

Chants de circonstance, 25

Coutumes particulières, 27

Le barrage, 27

L'enlèvement de la jarretière, 27

Le feu de salve, 27

- Fêtes, 29
 - Noël, 33
 - Jour de l'an, 33
 - Les Rois, 35
 - Mardi gras, 36
- Divertissements, 40
 - La chanson, 40
 - Épique, 40
 - Satirique, 40
 - Sentimentale, 40
 - Religieuse, 40
 - Mimée, 40
 - Gaillarde, 42
 - De route et de canot, 42
 - De métier, 45
 - Les instruments de musique, 45
 - Rareté, 45
 - La flûte, 45
 - Le violon, 46
 - La danse, 46
 - Sévérités ecclésiastiques, 46
 - Le quadrille et le menuet, 47
 - La «coquette», 52
 - La guédillée, 52
 - La danse carrée, 52
 - La littérature orale, 53
 - Contes et légendes, 53
 - Intersignes, 54
- Les jeux, 54
 - La passion du jeu dans la colonie, 54
 - Les divers jeux, 54
 - Cartes, 54
 - Dames, 57
 - Échecs, 58
 - Galet, 58
 - Trictrac, 60
 - Billard, 60
- Les coutumes, 61
 - Agricoles, 61
 - Les sucres, 61
 - La grosse gerbe, 62
 - L'«épluchette» de blé d'Inde, 63

Artisanales: le bouquet, 66
 Galantes: promenades en carriole et en calèche, 66
 Gastronomiques, 68
 Militaires: la cérémonie du «mai», 69
 Politico-sociales: le charivari, 70
 A l'occasion d'un mariage, 71
 A des adversaires politiques, 73
 Suites tragiques, 74

INDEX, 77

Liste des planches

- Edmond-J. Massicotte, *Le violoneux (frontispice)*, xviii
- I Frederick Simpson Coburn, *On va danser*, 16
- II Cornelius Kreighoff, *Fin de veillée chez les Jolifour*, 23
- III Anonyme, *Le bal des noces*, 26
- IV Edmond-J. Massicotte, *La «tire» de la Sainte Catherine*, 30
- V Edmond-J. Massicotte, *Le réveillon de Noël*, 31
- VI Anonyme, *La guignolée*, 32
- VII Edmond-J. Massicotte, *Le souper des Rois*, 37
- VIII Edmond-J. Massicotte, *Le «mardi gras»*, 38
- IX Ephrem Rabi travesti en «mardi gras», 39
- X Edmond-J. Massicotte, *Le «foulage» de l'étoffe*, 41
- XI Henri Julien, *La danse chez «Batissette» Auger, de Lanoraie*, 48
- XII Henri Julien, *Le cotillon*, 51
- XIII Edmond-J. Massicotte, *Les joueurs de dames*, 55
- XIV Cornelius Kreighoff, *Les joueurs de domino*, 59
- XV Edmond-J. Massicotte, *L'«épluchette» de blé d'Inde*, 64
- XVI Edmond-J. Massicotte, *La corvée*, 65
- XVII Edmond-J. Massicotte, *Le charivari*, 72

Sources orales

Communications de

BASTIEN, Eugène	(Montréal)
SÉGUIN, Amédée-Gaspard	(Rigaud)
SÉGUIN, Jeanne	(Rigaud)
VOGHEL, Ovide	(Saint-Marc-sur-Richelieu)

Bibliographie

A) Manuscrits

a) FRANÇAIS

Archives nationales de Paris
(collections canadiennes)

b) CANADIENS

- 1) Archives du Québec
(Parc des Champs de bataille, Québec)
Pièces judiciaires

- 2) Archives judiciaires:

Montréal

Documents judiciaires

Documents sous seing privé

Greffes notariaux:

ADHÉMAR, Anthoine (1668–1714)

BASSET, Bénigne (1657–1699)

CHÈVREMONT, Charles-René

Gaudron de (1732–1739)

COMPARET, François (1735–1755)

DUBRUL, Louis-Marcien (1817–1827)

GRISÉ, Antoine (1756–1785)

LEPALLEUR, François (1733–1739)

SIMONNET, François (1731–1778)

Registre des audiences

Registre du bailliage

B) Imprimés

a) RAPPORTS, ORDONNANCES, RÉPERTOIRES et INVENTAIRES

(Saint-Vallier, Mgr Jean-Baptiste de La Croix de Chevreière) Rituel/
du diocèse/ De Québec/ publié par l'ordre de Monseigneur/
L'Évêque de Québec./ A Paris, Chez Simon Langlois, rue Saint
Étienne des Grès, au bon Pasteur, M.DCC.III.

Edits, ordonnances royaux déclarations et arrêts du Conseil d'État du
Roy, concernant le Canada. Québec, 1803.

- Ordonnances des Intendants et Arrêts portant règlement du Conseil Supérieur de Québec. Québec, 1806.
- Collection de manuscrits contenant lettres, mémoires, et autres documents historiques relatifs à la Nouvelle-France, recueillis aux archives de la Province de Québec, ou copié à l'étranger. Québec, 1883-1885, 4v.
- Mandements, lettres pastorales et circulaires des évêques de Québec Québec, 1887. 6v.
- Nouvelle-France. Documents historiques. Correspondance échangée entre les autorités françaises et les gouverneurs et intendants. Québec, 1893.
- Recensements du Canada. Ottawa, 1873. 5v.
- Rapport concernant les Archives canadiennes pour l'année 1886. Ottawa, 1887.
- Inventaire des ordonnances des intendants de la Nouvelle-France conservées aux Archives provinciales de Québec. Beauceville, 1919. 4v.
- Inventaire d'une collection de pièces judiciaires, notariales, etc. Beauceville, 1919. 2v.
- Rapport de l'Archiviste de la Province de Québec. Québec, 1920-1964.
- b) RÉCITS, RELATIONS, MÉMOIRES, LETTRES ET JOURNAUX
- SAGARD THÉODAT, Gabriel, Le grand voyage/ dv pays des hvrons,/ situé en l'Amérique vers la Mer/ douce, en derniers confins/ de la nouvelle France, dite Canada,/ A Paris, Chez Denys Moreau, rue S. Jacques, à la Salamandre d'Argent,/ M.DC.XXXII./ Avec privilège du Roy.
- LAHONTAN, Louis-Armand de Lom d'Arce, baron de, Mémoires/ de/ l'Amérique/ septentrionale,/ ou/ la suite des voyages/ de/ Mr Le Baron de Lahontan. (Dans Nouveaux Voyages . . . A La Haye, Chez les Frères Lhonoré, Marchands Libraires, M.DCCIV, vol. 2).
- (LEBEAU, Claude), Aventures (*sic*) du/ Sr. C. Le Beau,/ avocat en parlement,/ ou Voyage/ curieux et nouveau, Parmi les Sauvages de l'Amérique Septentrionale. A Amsterdam, Chez Herman Uywerf, MDCCXXXVIII. 2v.
- LAHONTAN, Louis-Armand de Lom d'Arce, baron de, Voyages du baron Lahontan dans l'Amérique septentrionale, Qui contiennent une Relation des différens Peuples qui y habitent; la nature de leur Gouvernement; leur Commerce, leurs Coûtumes, leur Religion, & leur manière de faire la Guerre: L'intérêt des François & des Anglois dans le Commerce qu'ils font avec ces Nations, l'avantage que l'Angleterre peut retirer de ce Pais, étant en Guerre avec la France. A Amsterdam, Chez François L'Honoré, vis-a-vis de la Bourse, M.DCC.XXXI. 2v.

ANBUREY, Thomas, Voyages dans les parties intérieures de l'Amérique, pendant le cours de la dernière guerre, par un Officier de l'Armée Royale. Paris, 1792. 2v.

WELD, Isaac, Travels through the states of North America and the Province of Upper and Lower Canada, during the years 1795, 1796 and 1797. London, 1799.

HERIOT, Georges, Travels through the Canadas, containing a description of the picturesque scenery on some of the rivers and lakes, with an account of the production, commerce and inhabitants of those provinces to which is surjoined a comparative view of the manners and customs of several of the Indian Nations of North and South America. London, 1804.

LAMBERT, John, Travels through Canada, and the United States of North America, in the years 1806, 1807, & 1808. London, 1814. 2v.

TALBOT, Edward Allen, Cinq années de séjour au Canada. Paris, 1825. 2v.

HALL, Basil, Travels in North America, in the years 1827 and 1828. Edinburgh, 1829. 3v.

KALM, Pierre, Voyages en Amérique. Mémoires de la Société historique de Montréal. Montréal, 1880. 2v.

GASPÉ, Philippe-Aubert de, Mémoires, etc. Québec, 1885.

J.C.B., Voyage au Canada dans le nord de l'Amérique septentrionale fait depuis l'an 1751 à 1761 par J.C.B. Québec, 1887.

FRANQUET, Louis, Voyage et mémoires sur le Canada. Québec, 1889.

LÉVIS, François-Gaston, chevalier de, Lettres du chevalier de Lévis concernant la guerre du Canada, 1756-1760. Montréal, 1889.

Journal des Jésuites. Montréal, 1893.

BOISSEAU, Nicolas-Gaspard, Mémoires de Nicolas-Gaspard Boisseau. Lévis, 1907.

c) ÉTUDES

BARBEAU, Marius, Anecdotes de Gaspé, de la Beauce et de Témiscouata. The Journal of the American Folklore, Vol. 33, no. 129, July-September 1920.

BÉLISLE, Louis-Alexandre, Dictionnaire général de la langue française au Canada. Québec, 1960.

BERNARD, Augustin (et Camille Gagnon), Le Bourbonnais. Paris, 1954.

BESCHERELLE, Louis-Nicolas, Dictionnaire national ou dictionnaire universel de la langue française. Paris, 1858. 2v.

BONNECHOSE, Charles de, Montcalm et le Canada français, esquisse historique. Paris, 1877.

CHAPISSEAU, Félix, Le folklore de la Beauce et du Perche.

- CHARLEVOIX, Pierre-François-Xavier de, S.J., Histoire/ et description générale de/ la Nouvelle France/ avec le journal historique/ d'Un voyage fait par ordre du roi/ dans l'Amérique septentrionale. Paris, Chez Giffart, 1744. 3v.
- DAINVILLE, D. (pseud. de Gustave Bossange), Beautés de l'histoire du Canada. Paris, 1821.
- DOUVILLE, Raymond (et Jacques-Donat Casanova), La vie quotidienne en Nouvelle-France. Paris, 1964.
- FAUTEUX, Aegidius, Les bibliothèques canadiennes. Extrait de la Revue Canadienne. Montréal, 1916.
- FORTIER-BEAULIEU, Paul, Mariages et noces campagnardes dans les pays ayant formé le département de la Loire, Roannais, Forez, partie du Beaujolais, Jarez. Paris, 1945.
- FURETIÈRE, Antoine, Dictionnaire Universel,/ Contenant généralement tous les/ mots françois/ tant vieux que modernes, & les Termes des/ sciences et des arts, etc./. A La Haye et a Rotterdam, Chez Arnoud et Reinier Leers,/ 1701. 3v.
- GASTÉBOIS, Victor, Légendes et histoires du Mortainais.
- GOSSELIN, Abbé Auguste, L'Église du Canada. Québec, 1911-1917. 5v.
- GUÉBLIN, Robert, Dimanches et fêtes chômées.
- GUILCHER, Jean-Michel, La tradition populaire de danse en Basse-Bretagne. Paris et La Haye, MCMLXIII.
- GUILLEMAUT, Lucien. Bresse louhannaise.
- JOBÉ-DUVAL, Émile, Les idées primitives de la Bretagne contemporaine.
- LAFITAU, Joseph-François, Mœurs/ des/ Sauvages/ Américains,/ compare'es aux mœurs/ des premiers temps,/ etc./. A Paris, MDCCXXIV. 4v.
- LA POTHERIE, Bacqueville de, Histoire de l'Amérique septentrionale, etc. A Paris, Chez Brocas, Quay de Conti, au Pavillon du Collège des Quatre-Nations, aux Armes de Mazarin. M. DCC. LIII. 4v.
- LE MAY, Pamphile, Fêtes et corvées. Lévis, 1898.
- LESCARBOT, Marc, Histoire/ de la Nouvelle-/ France/ Contenant les navigations, decouvertes, et habi-/ tations faites par les François ès indes Occiden-/ tales et Nouvelle-France souz l'avoeu et autorité de noz Roys Tres-Chrétiens, et les diverses/ fortunes d'iceux en l'exécution de ces choses,/ depuis cent ans iusques à hui/. A Paris,/ Chez Jean Millot, devant S. Barthelemi/ aux trois Coronnes (*sic*): Et en/ sa boutique sur les degrez de la grand' salle du Palais./ M. DC. XII.
- MASSICOTTE, Édouard-Zotique, Historique du jeu de dames canadien. Montréal, 1922.
- MASSICOTTE, Édouard-Zotique, «Auberges et cabarets d'autrefois». MSRC, vol., XXI, troisième série 1927: 97-112.
- MASSICOTTE, Édouard-Zotique, «Une noce populaire il y a cinquante ans». MSRC, vol., XVII, troisième série, 1923: 25-31.

MUNRO, William Bennett, *The Seigneurs of Old Canada. Chronicles of Canada*, vol. 5.

POTVIN, Berthe, *La vie des Canadiens français au début du siècle*. Montréal, 1966.

RAMEAU de SAINT-PÈRE, François-Edmé, *Une colonie féodale en Amérique. L'Acadie, 1604-1881*. Paris, Plon, 1889. 2v.

RICHARD, Jean-Baptiste, *Les événements de 1837 à Saint-Denis-sur-Richelieu*. Saint-Hyacinthe, 1938.

ROCAL, Georges, *Folklore: le vieux Périgord*.

ROY, Antoine, *Les lettres, les sciences et les arts au Canada sous le régime français*. Paris, 1930.

SAGARD, Gabriel Théodat, récollet, *Histoire/ Du /Canada/ et/ Voyages que les Frères/ Mineurs Recollects y ont faicts pour/ la conuersion des Infidelles'/*. A Paris,/ Chez Claude Sonuis, rue S. Jacques,/ à l'Escu de/ Basle, & au Compas d'or./ M. DC. XXXVI.

SÉGUIN, Robert-Lionel, *Le mouvement insurrectionnel dans la presqu'île de Vaudreuil. 1837-1838*. Montréal, 1955.

SEIGNOLLE, Claude, *Le folklore du Languedoc*. Paris, 1960.

SEIGNOLLE, Claude (et Jacques Seignolle), *Le folklore du Hurepoix*, Paris, 1937.

VAN GENNEP, Arnold, *Manuel de folklore français contemporain*. Paris, 1948-1953. 9v.

VAN GENNEP, Arnold, *Le folklore de l'Auvergne et du Velay*. Paris, 1942.

VAN GENNEP, Arnold, *Le folklore des Hautes-Alpes*. Paris, 1946. 2v.

VAN GENNEP, Arnold, *Le folklore de la Bourgogne*.

VAN GENNEP, Arnold, *En Savoie: du berceau à la tombe*.

d) REVUES ET JOURNAUX

La Presse, Montréal, 1899.

Summary

Popular diversions in New France were many and varied. The *veillées du bon vieux temps*, or 'old time' neighbourhood social evenings as we know them today, are a fairly recent institution. They date back only to the middle of the 18th century with the arrival of Montcalm's troops. Since at that time war was a seasonal pursuit, the soldiers spent the entire winter billeted with the *habitants*. What was there to do every evening but sing and dance? Most of these men were from the south of France, people who enjoyed cheerful company. It was, in fact, at this time that Quebec's oral folklore was enriched by songs, tales, and legends from southern France.

Until the end of the 17th century the men's favourite rendez-vous was the tavern, a fairly predictable situation in a country where men outnumber women. Besides, many of the men were involved in beaver trapping, and their long wanderings took them away from home for months at a time. How were people to socialize when they were constantly on the move?

During the 19th century the peasants of France often gathered in the farm buildings to save on light and fuel. But the *habitant* had no heating problem, for he had all the wood he needed, and more, within arm's reach. In short, the rural folk of metropolitan France made good use of the evenings to do various domestic tasks. These circumstances, however, did not exist in New France, where the *habitant* enjoyed material comfort that other peasants throughout the world might well have envied. He welcomed his guests in a spacious home, surrounded by material possessions not always found even in the homes of some civil and military officials.

Dancing and the theatre were, of course, condemned by the Church. This, however, did not stop the *habitant* from dancing, particularly the graceful minuet, which till then had been reserved for the bourgeoisie and the aristocracy. The theatre was forbidden, as evidenced by certain passages in the *Journal des Jésuites* and by the fact that Mgr de Laval and Gouverneur de Frontenac came to an unusual agreement to prevent the presentation of *Tartuffe* in Quebec.

The secular authorities, too, watched over the morals of the common people. Toward the end of the 17th century, a storekeeper named Boudor was fined because some of his customers had played billiards during Vespers. Despite these strict rules, however, gambling grew to an alarming extent, and both gentlemen and commoners lost considerable sums. Cards were a favourite pastime. Checkers appeared in the early part of the 18th century.

But there were other amusements as well. In rural areas, folk festivals marked the beginning and the end of the farming year. There were corn-husking bees, maple sugar parties, and harvest homes. The working class, too, had its traditional celebrations. Then too, there were other politico-social customs, including the setting up of the maypole, and the shivaree, which occasionally took place at the door of a defeated candidate, but more often at that of a widow or widower who had remarried a much younger person. Annual holidays, too, gave rise to special celebrations, among them the Christmas *réveillon*, the New Year's *veillée*, and the Epiphany.

In any case, by the 18th century the *habitant* had no longer to satisfy the earlier economic and military demands. The Indian raids had been effectively repressed. The great era of clearing the land was over. At long last farm people were able to give some thought to the business of amusing themselves with family, friends, and neighbours.



Edmond-J. Massicotte, *Le violoneux*.—*Les marionnettes* (Louis Fréchette)
Almanach du peuple de la Librairie Beauchemin, 1912: 271.

CHAPITRE PREMIER

Les conditions du pays

CONDITIONS DÉFAVORABLES

Exigences du peuplement

Comme tout pays neuf, la Nouvelle-France doit satisfaire à des impératifs qui ne favorisent guère les réunions familiales. Dès les premières tentatives de peuplement, le colon est tiraillé entre la terre et l'eau. A la routine de l'établissement agricole le Canadien préfère souvent le hasard de la course au castor, beaucoup plus lucrative. Les longues pérégrinations soustraient l'homme à toutes les exigences et à toutes les lois d'une société organisée. Sur un continent dont les frontières sont presque à l'échelle de l'immensité, c'est dans les découvertes et la cueillette des fourrures que se dépensera le plus d'audace et d'énergie françaises.

Ces randonnées constantes disloquent les familles dont les membres sont souvent absents du foyer, durant même des mois. Point de vie ou de divertissements familiaux organisés. Il y a plus, ces perpétuels déplacements nuisent considérablement à l'expansion agricole de la colonie. Tour à tour l'Église et l'État tentent d'endiguer l'exode des habitants vers les bois. Dès novembre 1668, le jésuite Lafitau écrit que ce climat «est contraire au bien des habitants qui, attirés par l'espoir du profit de cette traite, abandonnent leurs terres et leurs familles pour aller chez les nations sauvages, quelquefois même sans congé, où plusieurs se livrent à la débauche, vivant sans règle, scandalisent les indigènes . . . »¹

Coûte que coûte, il faut arrêter les départs vers la forêt. Le meilleur moyen n'est-il pas d'en interdire l'entrée aux célibataires? Cette mesure, pour le moins surprenante, est prise par l'édit du 20 octobre 1671. Retenons-en un passage²:

Le Conseil ayant des lannée passée enjoint par son arrest à tous Compagnons Volontaires et autres personnes qui sont en âge dentrer dans le mariage de se marier quinze jours après larrivée des navires qui apportent les filles sous Peine destre Privée de la liberté de toute sorte de chasse pesche et traite avec les sauvages et dailleurs sa Ma^{te} nous ayant ordonné demployer nostre autorité p^r quil ait une entière et pleine execution. Nous deffendons tout de nouveau aux Volontaires et a toutes autres personnes non mariées lusage de la chasse de la pesche et de la traite avec les sauvages et mesme lentrée dans les Bois pour quelque Cause et prétention que ce soit . . .

On sait pertinemment que le mariage oblige à vivre de façon sédentaire, ce qui favorise l'expansion agricole et démographique du pays. Si formelle soit-elle, cette consigne tombe dans nombre de sourdes oreilles.

¹ *Nouvelle-France. Documents historiques.* Au sujet d'une lettre du gouverneur Lovelace de New York, 18 décembre 1668.

² *Inventaire des Ordonnances des intendants de la Nouvelle-France*, III: 266.

Quatre ans plus tard, le roi doit inviter Frontenac à «empêcher les coureurs de bois et les chasseurs qui ne servent qu'à la destruction des colonies non à leur augmentation», et à obliger «par ce moyen tous les hommes s'appliquer à la culture de la terre et au défrichement et à l'établissement du commerce»³. Le gouverneur n'est guère écouté. La noblesse et la bourgeoisie se font maintenant complices d'un tel trafic. Duchesneau en informe Colbert le 10 novembre 1679: «Ces gentilshommes résolurent de s'emparer du commerce des fourrures et d'y associer les fils des habitants que la nécessité contraignait à rechercher ailleurs que sur leurs terres à peine ouvertes un supplément de ressources.»⁴ Même directive donnée à Frontenac en avril 1680. De Saint-Germain-en-Laye on lui commande «d'exciter continuellement les habitants à la culture... et les empêcher de vaquer par les bois dans l'espérance d'un profit qui tend à la ruine de la colonie»⁵. Les expéditions de La Salle n'échappent pas au désaveu royal; il ne faudrait pas qu'elles se renouvellent au détriment du peuplement de la Nouvelle-France. C'est ainsi que le roi écrit, de Fontainebleau, le 5 août 1683: «Je suis persuadé comme vous que la découverte du Sieur la Salle est fort utile, et il faut dans la suite empêcher de pareilles entreprises qui ne vont qu'à débaucher les habitants par l'expérience du gain.»⁶

Autre blâme exprimé de Versailles en juillet 1684, alors que Louis XIV approuve l'expédition que le gouverneur de La Barre a dirigée contre l'indigène, mais déplore «que pareilles opérations doivent les détourner (les habitants) de la culture des terres»⁷.

L'établissement du colon reste le principal souci des autorités métropolitaines. Le 20 juin 1707, le roi recommande à Vaudreuil et Raudot, respectivement gouverneur et intendant, «d'avoir attention de faire marier les jeunes gens afin de peupler cette colonie le plus qu'il se pourra»⁸. Les hommes qui préfèrent la liberté des bois à la douceur du foyer seront même pourchassés sans pitié comme de vulgaires criminels.

Le fait suivant illustre bien la rigueur des lois. A l'automne de 1709, le sieur de La Noue est à bivouaquer sur une île lorsqu'il surprend et cueille «trois freres habitans de ce pays coureurs de bois»⁹. Profitant d'un moment d'inattention de la part de leur escorte, les prisonniers sautent dans un canot afin de prendre le large. Ils sont malheureusement aperçus par le sieur de Croisil, qui les somme de revenir à la rive «ou qu'il tireroit sur eux, sy bien que ne revenant point et n'ayant point de canot pour aller à eux il en tua

³ *Nouvelle-France. Documents historiques*: 15. Extrait d'une lettre du Roy à Monsieur Frontenac, écrit à Saint-Germain-en-Lay le 25^e jour d'avril 1675.

⁴ Archives canadiennes, CC., Vol. 5, fol. 32. Duchesneau à Colbert, 10 novembre 1679.

⁵ *Collection de manuscrits contenant lettres, mémoires et autres documents relatifs à la Nouvelle-France*, III: 15. Extrait d'une lettre du Roy à Monsieur de Frontenac. A Saint-Germain-en-Lay, le 29 avril 1680.

⁶ *Ibid.*, 18. Extrait d'une lettre du Roy à M. de la Barre. A Fontainebleau, le 5 août 1683.

⁷ *Nouvelle-France. Documents historiques*: I. Extrait d'une lettre du Roy Louis XIV adressée de Versailles à M. de La Barre. Versailles, 31 juillet 1684.

⁸ RAPQ, 1939-1940, 365. Correspondance entre M. de Vaudreuil et la Cour. Le Roi à MM. de Vaudreuil et Raudot. A Versailles le 20 juin 1707.

⁹ *Ibid.*, 1947-1948, 421. Correspondance entre M. de Vaudreuil et la Cour. MM. de Vaudreuil et Raudot au Ministre, le 13 novembre 1709.

un»¹⁰. Enfin, dès 1716, la peine du fouet s'ajoute désormais à celle des galères comme châtiments infligés aux habitants qui restent dans les bois, au mépris de la déclaration de 1696.

Fatigué de la course aux pelleteries, le Canadien se tourne de plus en plus vers l'établissement agricole, dès le dernier quart du XVII^e siècle. D'autant plus que la faune à poil, trop pourchassée, commence à se faire rare. C'est l'époque des grands défrichements. De florissantes paroisses s'échelonnent sur les bords du Saint-Laurent, de Montréal à Québec. Nous assistons à la naissance d'une véritable dynastie paysanne, qui ne tardera pas à connaître une aisance économique et un climat social propres à favoriser les réjouissances de toutes sortes.

Éloignement des habitations

S'il n'y avait que le commerce clandestin des fourrures, passe encore, mais l'immensité du pays rend fort difficiles les rencontres ou les réunions de parents, de voisins ou d'amis. Les frontières de la civilisation reculent constamment vers l'ouest. Cette lutte quotidienne avec la forêt oblige l'habitant à s'établir toujours plus en avant, quelquefois même à une distance respectable de la plus proche colonie de peuplement. Pareil isolement le soustrait, du moins partiellement, à l'autorité civile, ce qui accommode bien sa nature insubordonnée.

Dans sa hâte, le Canadien éparpille des habitations trop loin des bastions royaux. Ces fermes solitaires sont des cibles faciles pour la guérilla iroquoise. Le roi en signale le danger à Talon, le 27 mars 1665¹¹:

L'une des choses qui a apporté le plus d'obstacles à la peuplade du Canada, a été que les habitants qui s'y sont allés s'établir ont fondé leur habitations ou leur a plus; pour mieux s'entre-secourir les uns aux autres, au besoin, ils ont pris des concessions pour une espace de terre qu'ils n'ont jamais été en état de cultiver, par leur trop grande étendue, et étant ainsi espars, se sont trouvés exposés aux embûches des Yroquois qui, par leur vitesse, ont toujours fait les massacres avant que ceux qu'ils ont surpris aient pu être secourus de leurs voisins...

Ces craintes sont partagées par l'intendant. «Il ne sera plus fait, dit-il, aucun défrichement que de proche en proche», et l'on réduira les habitations «en la forme de nos paroisses et de nos bourgs»¹². L'isolement des habitations va également inquiéter Colbert, qui, le 7 avril 1672, écrit au roi: «Comme l'esloignement des habitations les unes des autres a considérablement retardé l'augmentation des Colonies, et a facilité autrefois les moyens aux Iroquois de réussir dans leurs funestes entreprises, ledit sieur de Frontenac examinera ce qui est praticable pour assujettir les dits habitants à défricher de proche en proche.»¹³

¹⁰ *Loc. cit.*

¹¹ *Nouvelle-France. Documents historiques*: 7. Mémoire du Roy Pour servir d'instruction au Sieur Talon, s'en allant intendant de justice, police et finances dans la Nouvelle-France. 27 mars 1665.

¹² *Loc. cit.*

¹³ RAPQ, 1926-1927, 4. Mémoire du roi pour servir d'instruction au sieur de Frontenac, que Sa Majesté a choisy pour gouverneur et lieutenant général pour Sa Majesté en Canada, 7 avril 1672.

C'est pire lorsqu'on refuse volontairement d'habiter sa concession. Dès novembre 1650, on oblige l'habitant à y tenir «feu et lieu» à défaut «de quoy et d'une absence de deux années Consecutives Ils ne pourront plus pretendre aucun droict de propriété»¹⁴. Et l'autorité d'adopter mesure sur mesure pour parer à un tel abandon. De Marly, le 7 juillet 1711, le roi demande à Vaudreuil et Raudot de sévir contre les seigneurs et les censitaires qui ne demeurent pas sur leur sol.

Une densité ininterrompue des habitations est nécessaire à la santé économique et au climat social de la colonie. Gouverneurs et intendants en discutent périodiquement. De Versailles, le comte de Maurepas en parle ainsi à Beauharnois, le 14 mai 1728¹⁵:

Le génie des peuples de la Nouvelle-Angleterre est de travailler à bien cultiver la terre et de pousser les établissements de proche en proche. S'ils les portaient plus loin, ils auraient à en faire eux-Mêmes la dépense. Les habitants de la Nouvelle-France pensent différemment: ils voudraient aller toujours en avant sans s'embarrasser des établissements de l'intérieur, parce qu'ils gagnent plus et sont plus indépendants lorsqu'ils sont éloignés. Ces différentes façons de penser font que les colonies anglaises sont plus peuplées et mieux établies que les nôtres. Le meilleur parti est de bien établir le dedans de la colonie.

Voilà qui corrobore les affirmations précitées. L'établissement solitaire, plus vulnérable aux coups des autochtones, permet néanmoins à son homme de mieux échapper au rigorisme des lois. Mais un tel alignement des fermes ne favorise pas les réjouissances et les divertissements collectifs.

Attitude de l'Église

L'Église et l'État prennent des décisions peu favorables aux divertissements. La première se montre particulièrement sévère à l'égard du bal, de la danse et du théâtre. Le bal semble irriter davantage les Jésuites. La première veillée du genre aurait eu lieu à Québec, le 4 février 1667, chez le sieur Chartier. «Dieu veuille que cela ne tire point en consequence», souhaite l'annaliste¹⁶.

La danse, sujet tabou par excellence, serait à l'origine de tous les dérèglements. Même la danse figurée, tel le ballet, ne trouve pas grâce devant les fils de saint Ignace. Dès le 27 février 1647, l'un d'eux écrit: «... il y eut un balet au magasin (de Québec); c'estoit le mercredy gras; pas un de nos PP. ny de nos FF., n'y assista, ny aussy des filles de l'Hospital & des Ursulines, sauf la petite Marsolet»¹⁷. Il s'agit sans doute de Marie Marsolet, née à Québec en 1638, fille de Nicolas et de Marie La Barbide. Nicolas Marsolet, originaire de Rouen, n'avait que douze ans, dit-on, lorsqu'il vint à Québec, avec Champlain, en 1613.

La vindicte ecclésiastique prendra bientôt un caractère plus officiel. En octobre 1685, Mgr de Laval exhorte le gouverneur à donner le bon exemple au peuple, faisant en sorte que les repas ne soient jamais suivis «du bal et

¹⁴ Contract de Mariage Entre Filbert barbier Et Catherine de La Vaux. Du 5e Novembre 1690. Greffe de Jean de Saint-Père, minute no 91. Archives judiciaires de Montréal.

¹⁵ RAPQ, 1941-1942, 274. Inventaire de documents concernant l'Église au Canada. M. le comte de Maurepas à M. le marquis de Beauharnois, Versailles, 14 mai 1728.

¹⁶ *Journal des Jésuites*: 353.

¹⁷ *Ibid.*, 78.

de la danse, et de plusieurs autres récréations et libertés dangereuses»¹⁸. Vers la mi-février 1691, autre ordonnance enjoignant aux curés et aux confesseurs de détourner les âmes des «divers lieux des assemblées de danses et autres divertissements aux jours de Fêtes et de Dimanches, et quelquefois même pendant le Service divin, ce qui est défendu par les Ordonnances du Roi et par les Lois de la Police séculière . . .»¹⁹

On témoigne autant de sévérité aux dernières années de la Nouvelle-France. Au prône, le curé de Montréal parodie les pas des danseurs pour mieux fustiger le bal et les mondanités. Madame Bégon l'écrit ainsi à son fils, le 26 décembre 1748²⁰:

Il a été prêché ce matin un sermon par M. le curé, sur les bals. Tu le connais et ne seras point surpris de la façon dont il a parlé, disant que toutes les assemblées, bal et parties de campagne étaient toutes infâmes, que les mères qui y conduisaient leurs filles étaient des adultères, qu'elles ne se servaient que de ces plaisirs nocturnes que pour mettre un voile à leurs impudicités et à la fornication et faisant le geste de ceux et celles qui dansent, il dit: «Voyez tous ces airs lascifs qui ne tendent qu'à des plaisirs honteux, que résulte-t-il—en s'écriant—de toutes ces abominations? Des querelles et des maladies honteuses: et après cela, on croit être en droit de venir demander à manger de la viande le carême. Qui vous le permettra?—Ce ne sera pas moi. Qui vous donnera des absolutions?—Des confesseurs mous et lâches.»

Peine perdue, on danse de plus belle dans toute la colonie. La bourgeoisie et la petite noblesse assistent même aux soirées champêtres, tant renommées pour la gaieté qui y règne. Pour faire suite à ce qu'elle a dit du curé de Montréal, madame Bégon écrit le lendemain à son fils^{20a}:

Je n'eus hier, dans le temps que je te dis un mot, que l'envie de te faire part du sermon que je craignais d'oublier, et me réservai à te faire part de la belle réflexion de M. de Longueuil. Tu le connais. Au sortir de la grande messe, il fut au séminaire par la sacristie et personne ne fut en doute de ce qu'il allait faire: on le connaît. Il fit de grands compliments à M. le curé sur son sermon, disant que le S. Esprit avait parlé par sa bouche; qu'il avait eu la complaisance de donner un bal à ses filles, mais qu'il n'en donnerait plus et qu'il y avait été présent et que, s'il eût entendu ce sermon, qu'il n'en aurait point donné. Notez que, dans le temps que ce tartufe parle, toutes ses filles sont aux noces chez un habitant de la Rivière-des-Prairies. Adieu. En voilà peut-être trop.

Le théâtre serait pareillement voué à la perdition des âmes. Les œuvres de Corneille sont même sujettes à caution. On joue *le Cid* à Québec, le 31 décembre 1646. Même s'il «n'y eut rien qui put mal édifier, précise l'annaliste, le prie Mons. le Gouverneur de m'en exempter»^{20b}.

Mgr de Laval sévira personnellement contre la comédie. Un mandement du 16 janvier 1694 dénonce les «spectacles et comédies impies, ou impures, ou injurieuses au prochain, qui ne tendent d'elles-mêmes qu'à inspirer des pensées et des affections tout-à-fait contraires à la Religion, à la pureté des mœurs, et à la charité du prochain, comme sont certaines pièces de théâtres qui tournent la piété et la dévotion en ridicule, qui portent l'impureté dans le

¹⁸ Mandements des évêques de Québec, I: 170.

¹⁹ Ibid., I: 275.

²⁰ RAPQ, 1934-1935, 31. Correspondance de madame Bégon.

^{20a} Loc. cit.

^{20b} Journal des Jésuites.

cœur, qui vont à noircir et à déchirer la réputation . . . »²¹ Si les œuvres de Corneille sont de probité douteuse, que va-t-on dire de celles de Molière? Elles «sont absolument mauvaises et criminelles d'elles-mêmes et on ne peut y assister sans péché [sic], écrit l'évêque de Québec, et comme telles nous les condamnons et faisons défenses très expresses à toutes les personnes de notre Diocèse de quelque qualité et condition qu'elles soient de s'y trouver»²². La plus dangereuse comédie serait celle «du Tartuffe ou de l'imposteur»²³.

Mais le gouverneur de Frontenac ne s'effarouche pas de si peu. Il voudrait même faire jouer Molière au château dès l'automne suivant. Selon son bon vouloir, *le Tartuffe* serait même représenté dans les communautés religieuses et au séminaire. A l'annonce d'une telle nouvelle, l'évêque de Québec se rend chez Frontenac pour le dissuader de son entreprise théâtrale. Il le rencontre précisément dans la rue, près de l'église des Jésuites, alors qu'il est à causer avec l'intendant Champigny²⁴. L'argent ne s'est-il pas toujours révélé un facteur persuasif? Aussi le prélat va-t-il proposer au gouverneur un marché pour le moins imprévu. «Il prit l'occasion que j'étais avec M. de Frontenac, écrit Champigny au Ministre, pour le prier de ne pas faire jouer cette pièce, s'offrant de lui donner cent pistoles: ce que M. de Frontenac ayant accepté, il lui fit son billet, qui fut payé le lendemain»²⁵. Peut-on convenir d'un accommodement plus singulier?

Le vindicatif La Hontan supporte mal cette rigueur cléricale à l'égard du théâtre et des divertissements en général. Séjournant à Montréal durant l'hiver de 1685, il s'en prend particulièrement aux Sulpiciens, qui ne voient pas d'un bon œil la comédie et les jeux de société²⁶. D'après le Gascon, la censure ecclésiastique frappe les «Romans & Comédies, aussi-bien que les masques, les jeux d'Ombres & de Lansquet»²⁷.

Le *Rituel du diocèse de Québec* est non moins formel en 1703. Les sacrements seront refusés aux pécheurs publics, tels «les Excommuniés, les Interdits, les Hérétiques, les Concubinaires, les Usuriers, les Magiciens, les Sorciers, les Blasphémateurs, les Yvrognes, les Comédiens, les Farceurs, les filles & femmes débauchées, ceux qui vivent dans des inimitiez & qui ne veulent pas se reconcilier, ceux qui retiennent injustement le bien d'autrui, ou qui ayant eux mêmes fait tort à leur prochain, refusent de le satisfaire»²⁸.

D'aussi graves sanctions ne privent pourtant pas la colonie de représentations théâtrales. Bravant l'autorité religieuse, des gentilshommes et des fonctionnaires présentent, de temps en temps, des pièces d'auteurs à la mode. Le 3 février 1749, Bigot s'amène à Montréal sur les glaces. «Il fit dîner, écrit madame Bégon, danser et souper tout ce qui comptait dans la ville, puis il donna la comédie»²⁹.

²¹ *Mandements*, I: 302.

²² *Loc. cit.*

²³ *Loc. cit.*

²⁴ Abbé Auguste Gosselin, II: 97.

²⁵ Archives canadiennes. Correspondance, vol. 13, Champigny au ministre, le 27 octobre 1694.

²⁶ La Hontan, *Voyages*, I: 72-73. Lettre VIII, à Montréal, le 28 juin 1685.

²⁷ *Id.*, *Mémoires*: 74.

²⁸ *Rituel du diocèse de Québec*: 10.

²⁹ RAPQ, 1934-1935, 36. Correspondance de madame Bégon.

Attitude de l'État

N'attendons pas plus de souplesse de la part de l'autorité civile. L'État et l'Église conjuguent leurs efforts pour assainir les amusements populaires, et le bras séculier veillera à l'observance des préceptes religieux. Des aubergistes l'apprendront à leurs dépens. Veut-on un exemple? En avril 1688, le Montréalais Abraham Bouat, «Maistre dun Jeu de Billard»²⁹, est arrêté pour avoir permis que «L'on Jouat lundi dernier lendemain de pasque pend' les Vespres dudit Jour»³⁰. Ce qui est pire, plusieurs personnes «assistoient à voir Jouer Ceux qui occupoient led Billard»³¹. Traduit en justice, le cabaretier Bouat prétend qu'il a bien voulu faire cesser la partie en cours mais «q' le s^r Boudor marchand qui Jouoit Contre le s^r de Blainville Le pris de Les laisser Continuer leur Jeu . . .»³² Malgré cette explication, l'inculpé sera condamné à dix livres d'amende, le mercredi 21 avril suivant.

Les libations trop joyeuses ne seront pas plus tolérées, surtout si elles se terminent par des chants dans la rue. Quelle n'est pas la surprise de l'Agnier Grégoire Trotinatagué, de la Mission-de-la-Montagne, de se voir mis aux arrêts pour avoir «sérénadé» les Montréalais le 3 septembre 1687! Interrogé par l'officier de justice, le tapageur autochtone déclare «avoir beu chez La dam^{lle} de Lamolery pour dix huict solz marqués deau de vie quest trois demyardS a quatre quilz estoient Et depuis chez La Duverny trois Choppines de vin pour quinze solz marques a trois quilz burent par Ensemble»³³. Un compagnon, Pierre Anatchioumis, corrobore ce témoignage. Qui n'aurait pas été aussi bruyant après une telle tournée en si nombreuse compagnie? Quoi qu'il en soit, les coupables sont mis à l'amende.

Nouvelle comparution, le 29 décembre suivant, de «deux sauvages quy furent Conduitz en presence de Ce bailliage par des soldats sans aucun ordre que de Leur propre mouvement soubz pretexte quilz chantoyent voulant se rendre à la montaigne dou Ilz sont . . .»³⁴ Jacques Lemoyne, sieur de Sainte-Hélène, est chargé d'interpréter les dépositions des fils des bois. Un des comparants, l'Agnier Oussetagon, âgé d'environ vingt-cinq ans, déclare «avoir beu ches millot pour quatre solz marques deau de vie quest La moitié de demyar Avec son Camarade En Ensuite furent chez Le s^r Bouat (aubergiste) quy Leur donna deux choppines de vin pour dix solz marques & quilz nestoyent pas sous quand Ilz sortirent, Et que Luy seul estoit un peu Gay Et quilz rencontra des soldatz quy Ladmenerent prisoniers sans officier»³⁵. Même récit de la part de l'Indien Ganonsistahoen, compère du fêtard. Le principal responsable de cet esclandre ne serait-il pas l'aubergiste Bouat qui a si complaisamment servi à boire aux accusés? Comparaisant à son tour, il déclare pourtant «Leur avoir donne seulle^t Chacun une choppine de vin & q'^z Nestoient pas souz sen alleyroient & trouvent La porte fermée

²⁹ Registre des Audiences, avril 1688. Archives judiciaires de Montréal.

³⁰ *Loc. cit.*

³¹ *Loc. cit.*

³² *Loc. cit.*

³³ Registre du bailliage, du 3 7^{bre} 1687. Archives judiciaires de Montréal.

³⁴ *Ibid.*, 29 x^{bre} 1687. Archives judiciaires de Montréal.

³⁵ *Loc. cit.*

Ce mirent à Chanter & furent arrestes & Conduitz prisonniers es prisons...»³⁶. Comme précédemment, les responsables du vacarme devront subir les rigueurs de la loi.

En ce qui concerne les jeux de société, l'autorité civile n'est pas moins rigide. Le 22 novembre 1726, l'intendant Claude-Thomas Dupuy défend «aux cabaretiers de donner à jouer aux dés ou aux cartes dans aucune chambre de leur maison et cabaret, comme aussi d'y laisser fumer, sous peine de dix livres d'amende par chaque joueur ou fumeur qui sera trouvé, et de souffrir aucun jurement et blasphèmes, ni que personne s'y enivre, à peine de cinquante livres d'amende»³⁷.

Certaines mesures sont destinées à assurer la sécurité de l'individu. Dans un pays de neige et de glace comme la Nouvelle-France, il est normal qu'on s'amuse surtout à glisser dans les rues de la ville: divertissement qui peut cependant provoquer de sérieux accidents. En guise de cadeau de Noël, l'intendant Bigot décide de couper court aux plaisirs des citoyens imprudents qui dévalent les pentes de Québec en traîneaux ou en patins. Ainsi écrit-il, le 24 décembre 1748³⁸:

Sur ce qui nous a été représenté que les enfans et même de grandes personnes glissent en traines, en patins et autrement dans les différentes côtes de cette ville, ce qui expose les passants à des accidents, comme il est déjà arrivé par la vitesse avec laquelle ils peuvent tomber sur eux, n'ayant pas le tems de se ranger pour les éviter. A quoi étant nécessaire de remédier, Nous faisons très expresses inhibitions et défenses à toutes personnes, et aux enfans de glisser dans les rues de cette ville, soit en traines, en patins ou autrement, à peine contre les grandes personnes de dix livres d'amende, payable sans déport et applicable aux Hôpitaux; et quant aux enfans qui seront pris en contravention, déclarons, que leurs pères et meres seront contraints au paiement de pareille amende de dix livres, pour chacun de leurs enfans, lesquels dits enfans garderont prison, jusqu'à ce que leurs dits peres et meres aient satisfait à la dite amende, et à l'égard des enfans qui n'auroient ni peres ni meres, nous prévenons leurs maîtres, leurs tuteurs, parens ou autres particuliers chez lesquels ils demeureront, qu'ils seront également contraints au paiement de l'amende, que s'ils étoient leur propres enfans.

CONDITIONS FAVORABLES

Les qualités du peuple

Malgré les difficultés qu'il rencontre, le Canadien est naturellement porté vers la vie communautaire. Au XVII^e siècle, il est sans cesse tiraillé entre les obligations d'un pays neuf et son tempérament latin, qui le porte à rechercher la compagnie de parents, d'amis et de voisins. Cette particularité se fera sentir davantage au siècle suivant, avec l'apport méridional au peuplement de la colonie. Rien dans la personnalité de l'habitant ne le dispose à la vie solitaire. Au dire de la plupart des étrangers qui séjournent

³⁶ *Loc. cit.*

³⁷ *Édits et ordonnances relatifs à la Nouvelle-France*, III: 448. Ordonnance qui prescrit des Règlements pour tenir Cabaret, contenant quatorze articles, et qui défend à toutes personnes de vendre et débiter des Boissons sans une permission par écrit de l'intendant: du vingt-deuxième Novembre, mil sept cent vingt-six.

³⁸ *Édits et ordonnances*, etc., 1806. Ordonnance qui défend de glisser dans la ville. François Bigot, &c. 24 décembre 1748.

sur les rives du Saint-Laurent, il est poli, courtois, sociable et hospitalier. Que faut-il de plus pour lui faire aimer les joyeuses réunions? Aussi le verrons-nous bientôt franchir régulièrement de longues distances pour s'amuser en agréable compagnie.

L'intendant Hocquart se plaît à souligner que l'habitant «n'est pas rustre comme le paysan de France»³⁹. Le 27 février 1753, Franquet se rend à la Mission-du-Lac (Oka) pour y faire l'inspection du poste. En route, il s'arrête au presbytère de la Pointe-Claire pour se chauffer. La politesse et les bonnes manières des campagnards venus le saluer ne manquent pas de l'impressionner grandement⁴⁰. En juillet 1749, le témoignage de Kalm est aussi significatif: «Il est d'usage de remettre une visite le lendemain même, en eût-on des vingtaines à faire dans la journée.»⁴¹ Et le Suédois d'enchaîner: «La politesse des habitants, ici, est bien plus raffinée que celle des Hollandais et des Anglais des colonies appartenant à la Grande-Bretagne...»⁴² Détail particulier: «A la campagne, lorsque le mari reçoit la visite d'une personne de distinction, et l'invite à dîner avec la famille, sa femme ne se met pas à table, mais elle se tient derrière l'Hôte et le sert.»⁴³

Le campagnard se révèle pareillement un hôte très affable. Le Beau écrit en 1730⁴⁴:

J'ai reconnu par la suite, qu'en général tous les Habitans du Canada sont bons, affables, laborieux et qu'il n'y a presque jamais de querelles, ni dispute parmi eux. Ils ont une façon d'agir si douce, si civile et si engageante, surtout envers les étrangers François qui viennent de l'Europe que ce n'est qu'avec regret qu'ils peuvent quitter leurs conversations.

Au dire d'un militaire, en séjour à Québec vers 1732, «les canadiens sont francs, humains et hospitaliers»⁴⁵; ou encore: «les habitants sont affables et de bonne société»⁴⁶. Dans une lettre circulaire du 29 mars 1760, Lévis se réjouit de la bonne entente qui règne entre campagnards et soldats métropolitains: «Les habitants ont reçu nos soldats comme leurs enfants, et nous ne pouvons que nous louer de l'amitié et de l'attachement que nous avons reçu, tant en général qu'en particulier, de tous les Canadiens.»⁴⁷

Limitons-nous à ces quelques témoignages. Les grands événements de la vie, les noces par exemple, procurent d'excellentes occasions de s'amuser. Les noces campagnardes sont particulièrement joyeuses et animées. Vers le milieu du XVIII^e siècle, la distance et le froid n'empêchent pas nombre d'officiers militaires et civils d'y assister régulièrement, préférant l'hospitalité et l'atmosphère chaude des fêtes paysannes au décorum des soirées mondaines qui se déroulent chez le gouverneur ou chez les bourgeois cossus de la ville. Ces fêtes durent plusieurs jours. A la fin de décembre 1753, un militaire français est invité à une noce «qui devait se faire à dix lieues de la

³⁹ *Rapport des Archives du Canada*, 1886. Correspondance de l'intendant Hocquart.

⁴⁰ Franquet, *op. cit.*, 149.

⁴¹ Kalm, *op. cit.*, II: 44.

⁴² *Loc. cit.*

⁴³ *Ibid.*, II: 161.

⁴⁴ Le Beau, *op. cit.*, I: 62.

⁴⁵ *Voyage au Canada dans le nord de l'Amérique Septentrionale*: 49.

⁴⁶ *Loc. cit.*

⁴⁷ Lettres du chevalier de Lévis, lettre du 29 mars 1760.

ville»⁴⁸. Rien ne saurait faire manquer pareille occasion de chanter et de danser. «Nous partîmes en carriole sur la neige, narre-t-il quelque temps plus tard, et arrivâmes le même jour au rendez-vous. Nous y restâmes cinq jours en plein divertissement . . . »⁴⁹

La jovialité proverbiale de l'habitant finira par l'emporter. L'ère des lointaines pérégrinations et de la guérilla iroquoise est révolue. Bien installé sur un sol riche, jouissant d'une aisance matérielle que lui envieraient nombre d'autres terriens du monde, l'habitant va désormais se récréer tout à loisir avec ses parents et ses amis.

⁴⁸ *Voyage au Canada dans le nord de l'Amérique Septentrionale*: 94.

⁴⁹ *Loc. cit.*

CHAPITRE DEUXIÈME

Les loisirs des personnes de qualité

EN ACADIE

Les premiers divertissements collectifs en Amérique française ont dû être organisés par les découvreurs et les colonisateurs désireux d'échapper à la nostalgie des fêtes brillantes de la métropole. Pouvait-il en être autrement dans un pays vaste et inconnu, peuplé d'autochtones aussi distants qu'énigmatiques? Il faut à tout prix tromper la solitude qui pèse sur les hommes.

La pêche et la chasse sont des plus abondantes, car l'Amérique septentrionale est un des plus riches réservoirs de faune aquatique ou terrestre au monde. Cette grande quantité de gibiers et de poissons explique pourquoi la gastronomie est à l'origine de nos réunions sociales. L'Acadie donne le premier exemple.

Pour rompre la monotonie de l'hivernement à Sainte-Croix, Poutrincourt et ses compagnons adhèrent en 1607 à l'*Ordre du Bon-Temps*. C'est un «protocole amusant inventé par Champlain pour maintenir les hommes en concorde et de belle humeur»⁵⁰. Ces réunions gastronomiques ont lieu tous les quinze jours, et chaque habitant, à tour de rôle, agit comme maître d'hôtel. Une fois choisi, il va à la chasse et à la pêche pour en ramener quelques gibiers ou poissons dont se régaleront les gourmets. La réunion se déroule selon un rituel soigné: faisant le tour de la table, le cuisinier «marchoit la serviette sur l'épaule, le baton d'office en main et le colier de l'Ordre au col...»⁵¹. Viennent ensuite d'autres convives, porteurs d'un plat de leur choix. Sitôt la fête terminée, le successeur du maître d'hôtel devra se plier à toutes les exigences du décorum. Un narrateur précise à ce propos⁵²:

...Et au soir, avant rendre graces à Dieu, il resinoit le collier de l'ordre avec vn verre de vin à son successeur en la charge, et buvoient l'vn à l'autre. I'ay di ci-devant que nous avions du gibier abondamment, Canars, Outardes, Oyes grises et blanches, Perdrix, Alouettes, et autres oiseaux; plus des chairs d'Ellans, de Caribous, de Castors, de Loutres, d'Ours, de Lapins, de Chats-Sauvages, ou Leopars, de Nibachés et autres telles que les Sauvages prenoient, dont nous faisons chose qui valloit bien ce qui est en la rotisserie de la rue aux Ours et plus encor...

La viande de certains animaux sauvages est particulièrement succulente. Au dire de Lescarbot, «il n'y a rien de si tendre que la chair d'Ellan (dont nous faisons aussi bonne pâtisserie), ni de si délicieux que la queue du Cas-

⁵⁰ Rameau de Saint-Père, *op. cit.*, I: 34.

⁵¹ Marc Lescarbot, *op. cit.*, II: 581. Chapitre XVII.

⁵² *Ibid.*, 582.

tor»⁵³. L'éturgeon semble le plus recherché des poissons. C'est ainsi qu'au début du XVII^e siècle, en cette lointaine Acadie, des hommes font bonne chère, pour vaincre l'ennui qu'ils éprouvent au souvenir de la vieille France.

EN NOUVELLE-FRANCE

Bals et danses

Passons en Nouvelle-France, où les gens de qualité s'adonnent très tôt aux réunions mondaines. Tout paraît commencer aux noces. Le 21 novembre 1645, l'union de Marie-Françoise Giffard et de Jean Juchereau est bénite à Québec par le Père Vimont. La mariée, née au même endroit le 12 juin 1634⁵⁴, est la fille de Robert Giffard, médecin et seigneur de Beauport, et de Marie Renouard. Les invités durent lever le pied tout à leur aise, car, selon un chroniqueur, «il y eut deux violons pour la première fois»⁵⁵. En effet, rien n'indique que cet instrument de musique ait déjà été mêlé à nos réjouissances collectives.

Entre deux danses, on trouve le temps de discuter sur des sujets sérieux. Des notables, en particulier l'intendant, prennent même part à un colloque philosophique. Le 2 juillet 1666, l'annaliste des Jésuites précise que «les premières disputes de Philosophie se font dans la Congregation avec succès. Toutes les puissances s'y trouent: Mr. l'Intendant entr'autres y a argumenté très bien. Mons. Ioliet & Pierre Francheuille y ont très bien répondu de toute la Logique.»⁵⁶ Le premier n'est nul autre que Louis Jolliet, le célèbre hydrographe du roi, et le second est Marin de Repentigny, sieur de Francheville, originaire de Grandmesnil, en Normandie.

Comment ne pas organiser de bals parmi ces mondanités? Un premier a lieu à Québec, le 4 février suivant (1667), chez le sieur Chartier⁵⁷, pour célébrer sa nomination à la charge de lieutenant civil et criminel de la prévôté de Québec. L'événement, qui se déroule à l'approche du carnaval, n'a pas l'heur de plaire aux Jésuites. «Dieu veuille, écrit l'un d'eux, que cela ne tire point en conséquence.»⁵⁸

Aux abords du carême, le moment n'est sûrement pas propice aux réjouissances populaires, d'autant que le clergé d'alors ne prend pas la pénitence à la légère. La Hontan en parle, après avoir hiverné à Montréal, en 1685⁵⁹:

Le plus grand plaisir que j'ay eu cet Hyver, c'a été de chasser avec les Algonkins. L'amusement est un peu violent, mais j'apprenois la Langue de ces Sauvages, & c'étoit-là mon principal but. J'ai passé en Ville le reste de la mauvaïse Saison, & je l'ai passé le plus défagrement du monde. Vous avez au moins en Europe les divertissements du Carnaval; mais c'est ici un Carême perpétuel. Nous avons un bigot de Curé fous son despotisme spirituel, ni au jeu ni à voir les Dames, ni à aucune partie d'un honnête plaisir.

⁵³ *Loc. cit.*

⁵⁴ Elle est pareillement inhumée à Québec, le 11 août 1665.

⁵⁵ *Journal des Jésuites*: 14.

⁵⁶ *Ibid.*, 345.

⁵⁷ Il s'agit de Louis-Théandre Cartier de Lotbinière, lieutenant-général de la prévôté de Québec. A Paris, le 16 août 1641, il avait épousé Marie-Elizabeth d'Amours. Il est inhumé à Québec le 11 septembre 1690.

⁵⁸ *Journal*: 353.

⁵⁹ La Hontan, *Voyages*, I: 72, Lettre VIII.

Quelques mois plus tard, l'évêque de Québec recommandera au gouverneur de veiller à ce qu'on ne fasse jamais suivre les dîners officiels de «bal et de la danse, et de plusieurs autres récréations et libertés dangereuses . . . »⁶⁰

Théâtre et comédie

L'élite de la Nouvelle-France n'est également pas indifférente au plaisir théâtral. Ce n'est pas parce qu'on est perdu aux confins du Nouveau Monde qu'on apprécie moins la tragédie cornélienne. Au magasin royal de Québec, le dernier jour de l'année 1646 est souligné par une représentation du *Cid*⁶¹. Dans l'assistance, on remarque la présence du gouverneur et des Jésuites Jean de Quen et Charles Lalemant. On a même accueilli plusieurs Indiens, mais l'annaliste ne précise pas si c'est par souci de culture ou par simple courtoisie.

Une bonne vingtaine d'années plus tard, soit le 21 mars 1668, le Père Jean Pierron⁶² profite de la semaine sainte pour «reprefenter vne petite (pièce) latine sur la paffion de Noftre Seigneur»⁶³. Et, à l'en croire, le spectacle «a bien reuffy»⁶⁴.

Voilà du théâtre inoffensif. Le public ne tarde pourtant pas à réclamer une plus grande liberté d'expression. Les paroles frondeuses d'un Molière trouveront des oreilles attentives jusque sur les bords du Saint-Laurent. En 1694, le comte de Frontenac s'avise de faire jouer au château le célèbre *Tartuffe*. Il n'en faut pas davantage pour inquiéter l'évêque de Québec: Molière n'ébranle-t-il pas les structures sociales de ce temps? On sait comment le prélat manœuvre pour freiner les goûts artistiques du gouverneur⁶⁵. Quelques mois plus tôt, vers la mi-avril, Mgr de Saint-Vallier lance un mandement condamnant les «comédies très dangereuses»⁶⁶. Rappelons qu'en 1703 les sacrements sont refusés aux comédiens, qu'on associe aux pécheurs publics⁶⁷.

Pour tromper l'ennui ou passer le temps, peut-être aussi par dilettantisme, certains militaires écrivent des essais théâtraux. Louis Le Verrier⁶⁸ est de ceux-là. Vers 1753, alors que la Nouvelle-France se prépare à la guerre, cet officier a le loisir de taquiner les muses. Des fragments de sa prose, soit quelque vingt-huit pages manuscrites, sont conservés aux Archives du Québec. Les arguments contradictoires du boucher et du vendeur de marée⁶⁹ sont clairement exposés dans un court dialogue sur «L'Usage du

⁶⁰ *Mandements*, I: 170.

⁶¹ *Journal*: 75.

⁶² Né à Dun-sur-Meuse (France), le 28 septembre 1631, le Père Pierron entre chez les Jésuites, à Nancy, en 1650. Ordonné vers 1665, il est massacré par les Indiens en mars 1673.

⁶³ *Journal*: 359.

⁶⁴ *Loc. cit.*

⁶⁵ Gosselin, *op. cit.*, III: 105.

⁶⁶ *Mandements*, I: 304.

⁶⁷ *Rituel*: 10.

⁶⁸ Né à Montréal le 11 avril 1705. Il embrasse la carrière militaire de son père, François Le Verrier, sieur de Rousson.

⁶⁹ «Marée» signifie le poisson de mer fraîchement apporté au marchand. Cf. Antoine Furetière, *op. cit.*, II.

poisson» durant le carême. Chacun veut tirer un bon parti des événements et augmenter d'autant son négoce. On peut juger de l'état d'esprit des personnages par les répliques suivantes⁷⁰:

Le boucher. Vous voilà encor fade Marchand de Salines, qu'attendez vous pour acheter un Licou

Le Vendeur de Marée. Un Licou Monsieur le boucher.

Le boucher. hé vraiment oui, un Licou

Le Vend. de Mar. Pour quel usage Je Vous prie?

Le boucher. belle demande . . . pour vous pendre

Il semble bien que le sieur Le Verrier soit le premier Canadien de naissance à devenir auteur dramatique. Malheureusement, on s'intéressera de moins en moins à cette discipline artistique, si bien que, vers la fin du XVIII^e siècle, le théâtre deviendra presque entièrement l'affaire des Anglo-Saxons. Un voyageur, John Lambert, écrit à ce propos, en 1814⁷¹:

There is, indeed, a building at Quebec called a Theater, and also one at Montreal; but the persons who perform, or rather attempt to perform there, are as bad as the worst of our strolling actors; yet they have the conscience to charge the same price nearly as the London theatres. Sometimes the officers of the army lend their assistance to the company; but I have seen none, except Colonel Pye, and Captain Clark of the 49th, who did not murder the best scenes of our dramatic poets. It may be easily conceived how despicably low the Canadian theatricals must be, when boys are obliged to perform the female characters: the only actress being an old superannuated demirep, whose drunken Belvideras, Desdemonas, and Isabellas, have often enraptured a Canadian audience.

Ce témoignage en dit suffisamment long sur la qualité du théâtre canadien. L'année précédente, des tentatives sont pourtant faites pour attirer une troupe bostonnaise à Montréal, «where they wisely thought they might pick up a few dollars until better times»⁷². Ces acteurs connurent peu de succès: «I went on hot summer's evening to see them perform in Catherine and Petruchio, dit Lambert quelques mois plus tard, but the abilities of the Bostonians were totally eclipsed by the vulgarity and mistakes of the drunken Catherine, who walked the stage with devious steps, and convulsed the audience with laughter . . .»⁷³

Fort heureusement, le couple Usher s'amène par après de Boston pour se produire à différentes reprises sur la scène montréalaise «with considerable success»⁷⁴. A Québec, les comédiens américains sont même applaudis par le gouverneur. Selon le narrateur, «they performed several nights under the patronage of Sir James Craig, who for the first time honoured the theatre with his presence»⁷⁵. La troupe bostonnaise projette même de s'établir en permanence à Québec, mais des circonstances l'obligent à rentrer en Nouvelle-Angleterre.

⁷⁰ Inventaire d'une collection de pièces judiciaires, notariales, etc., conservées aux Archives judiciaires du Québec, II: 364.

⁷¹ John Lambert, *op. cit.*, I: 300.

⁷² *Loc. cit.*

⁷³ *Loc. cit.*

⁷⁴ *Loc. cit.*

⁷⁵ *Loc. cit.*

Musique

En Nouvelle-France, la musique devint très tôt un des divertissements favoris de la petite noblesse. Nul Canadien français digne de nom reste insensible au son de la chanterelle. Le violon apparaît à Québec dès 1645. Le 21 novembre de la même année, il y en a même deux qui délient les jambes des invités à la noce de la fille du seigneur Giffard⁷⁶.

Les instruments de musique ont pareillement leur place à l'église. A la messe de minuit de 1645, «Monf. de la Ferté faifoit la baffe St. Martin iouoit du violon; il y auoit encore vne flufte d'alemagne, qui se troua pas d'accord...»⁷⁷. Les navires de France ne tarderont pas à apporter d'autres instruments. En 1648, on joue de la viole durant l'élévation de la messe de Noël⁷⁸.

Flûtes, violons et violes suggèrent nécessairement la présence à Québec de quelques musiciens. L'année précédente (1647), l'un d'eux, Champigny, reçoit «vn beau Chapelet avec medaille et reliquaie»⁷⁹. Au mois de juillet de la même année, «les Hospitaliers donneront une colation aux muficiens»⁸⁰, après la grand-messe qui marque la célébration de la fête de saint Ignace. Les Jésuites font la même chose en mars suivant, à l'occasion du mardi gras⁸¹. Le matin du premier de l'an 1662, un tambour vint «donner l'aubade» à l'évêque⁸². A la mi-décembre, un autre musicien, François, bénéficie de l'hospitalité du prélat de Québec⁸³. Serait-ce le tambour François de Mouffart, natif d'Ennelat, près de Clermont, en Auvergne? Deux ans plus tard, en juillet 1665, le capitaine de la Tour le confie aux Pères «à raison qu'il estoit excellent muficien, mais avec deffein de luy faire la charité de le faire eftudier»⁸⁴.

Point de connaissance musicale sans enseignement académique. Qu'on se rassure, Québec ne manque pas de professeurs. Signalons la présence du sieur Morin et du futur découvreur du Mississipi, Louis Jolliet, qui touche l'orgue chez les Jésuites. Les talents de musiciens donnent droit à certains égards. En 1665, observe un scribe, «tant à Noel comme au iour de l'an, comme les années passées, Monf. L'Euefque difna chez nous & Mr. Meferé, & le foir nous inuitafmes les fleurs Morin & Iolliet nos officiers de musiques à foupper»⁸⁵.

Au XVIII^e siècle, la musique reste l'un des arts d'agrément préférés de la bourgeoisie. Le fils Raudot dirige des concerts «de voix et d'instruments»⁸⁶. Pour échapper momentanément à la vie militaire, Montcalm invite des amis et leur fait entendre de la musique de chambre⁸⁷. Enfin, le sieur Le Verrier, dramaturge à ses heures, possède aussi un recueil d'opéras⁸⁸.

⁷⁶ *Journal*: 13.

⁷⁷ *Ibid.*, 20.

⁷⁸ *Ibid.*, 119.

⁷⁹ *Ibid.*, 92.

⁸⁰ *Loc. cit.*

⁸¹ *Ibid.*, 89.

⁸² *Ibid.*, 304.

⁸³ *Ibid.*, 322.

⁸⁴ *Loc. cit.*

⁸⁵ *Loc. cit.*

⁸⁶ Antoine Roy, *op. cit.*, 260.

⁸⁷ Charles de Bonnechose, *Montcalm et le Canada français*: 57.

⁸⁸ Antoine Roy, *op. cit.*, I: 261.



Frederick Simpson Coburn, *On va danser*
The Habitant (William Henry Drummond), New York et Londres, 1905: 11.

On n'apprécie pas moins la musique au XIX^e siècle. Certains militaires se révèlent d'excellents interprètes, puisque les longues soirées d'hiver sont quelquefois «relieved by a private concert»⁸⁹, écrit Lambert vers 1814; puis il ajoute: «The performers are some gentlemen of Quebec, assisted by a part of the regimental bands in the garrison»⁹⁰. Heureux temps où le soldat se livrait à des plaisirs inoffensifs! A la même époque, il y avait deux maîtres de musique. L'un d'eux était un violoniste de bonne réputation⁹¹.

Lecture

Sera-t-on surpris d'apprendre que le Canadien ne se prive jamais complètement de lecture? Dans les malles qu'il apporte de France, il a soin de glisser des imprimés à reliure de parchemin. Si étrange que cela paraisse, écrit Antoine Roy, «à aucune époque de son histoire, la Nouvelle-France n'a été sevrée de ressources intellectuelles»⁹².

Dès la seconde partie du XVII^e siècle, nombre d'inventaires signalent la présence de livres dans plusieurs foyers. Quantitativement, ouvrages religieux ou de piété sont prépondérants. Tout à côté, prennent place des travaux de philosophie, de géographie, de droit et d'histoire. Des auteurs anciens, tels Ovide, Homère, Horace et Sénèque, sont occasionnellement lus sur les bords du Saint-Laurent.

L'interprète Jean Nicolet meurt l'année même de la fondation de Montréal. On trouve chez lui une bonne trentaine de volumes⁹³. Au début de février 1662, le Montréalais Lambert Closse tombe sur la brèche, face à l'autochtone. Le tabellion Basset, qui inventorie ses biens quelques jours plus tard, mentionne «trente Un livres de plusieurs Hauteurs & Volumes prisé ensemble à trente deux livres»⁹⁴. Vu leur nombre, il ne serait pas opportun de dresser une liste même partielle des ouvrages religieux en circulation au pays. Mentionnons cependant quelques ouvrages profanes. A l'été de 1700, la famille du sieur de Lamotte dispose d'«un Livre Intitule l'histoire de france fort vieux»⁹⁵. Vers le même temps, une des plus belles bibliothèques particulières se trouve chez Pierre Raimbault, procureur et commissaire de la juridiction royale de Montréal. En 1706, cette bibliothèque compte, parmi ses quelque trente-six volumes, une grammaire française et une grammaire grecque, «Les Iliades d'homere en deux tomes en parchemin», «horace relié au Veau Vieil», «les Tragédies de senec en Latin», «deux livres d'ovide» et «L'Ecclésiaste de Salomon en parchemin tout Usé»⁹⁶. Par ailleurs, au printemps de 1709, le sieur de Bayeul, officier des troupes de la Marine, a pour livre de chevet une «histoire Turque fort use & deschire En plusieu^r Endroits»⁹⁷. Toutes ces col-

⁸⁹ John Lambert, *op. cit.*, I: 302.

⁹⁰ *Loc. cit.*

⁹¹ *Loc. cit.*

⁹² Antoine Roy, *op. cit.*, 65.

⁹³ Aegidius Fauteux, *Les bibliothèques canadiennes*: 7.

⁹⁴ Inventaire des biens meubles de deff^t Le s^r Lambert Closse. 8 février 1662. Greffe de Bénigne Basset, minute no 228. Archives judiciaires de Montréal.

⁹⁵ Inventaire des biens de deffunte dam^{lle} Alix de la feullée v^e de deffunt M^r de Lamotte. 27^e 9^b 1700 & Jours suivantz. Anthoine Adhémar, 5419. AJM.

⁹⁶ Inventaire des biens de la Com^{te} que Este Entre M^r Raimbault & feue dam^{lle} Simblin vivant Sa femme. 20 & 25 X^b 1706. Anthoine Adhémar, 7611, AJM.

⁹⁷ Inventaire des biens de la Com^{te} de L: de pierre Cocq s^r de Bayeul & dam^{lle} Chrestien Vivant son Epouse. 16 mars 1709. Anthoine Adhémar, 8180. AJM.

lections ne sont malheureusement pas cataloguées, sauf celle des Frères Char-ron. En 1719, cette communauté d'hommes pourtant peu lettrés possède une bibliothèque d'environ soixante-dix ouvrages. Ce sont des travaux de piété, à l'exception de cinq ou six⁹⁸.

Ici et là, chez l'habitant, on trouvera quelques volumes au fond d'un bahut. En 1689, le Montréalais Laurent Tessier lit régulièrement «La vie des S^{ts}»^{98a}. Signe d'une certaine aisance, Charles Juillet dispose d'«une paire d'heures ferrées d'argent»^{98b}. Vers 1699, nouvelle présence d'«Un livre de la Vie des s^{ts}»^{98c}, cette fois chez un habitant de Longueuil du nom de Jacques Viau. Le maçon montréalais Pierre Couturier possède un «Livre de La bible»^{98d} quelque deux décennies plus tard. Au mois d'août 1760, autre mention d'«un Livre de Vie»^{98e}, chez Luc Dufresne, un fermier des environs de Montréal. Enfin, en 1771, il y a deux livres d'histoire chez Louis Séguin, un cultivateur de l'Anse de Vaudreuil.

⁹⁸ RAPQ, 1923-1924, 199.

^{98a} Prisée & Inventaire des biens mubles (*sic*) & Immeubles app^{tz} a la succession de deffunt Laurens Teyssier & Anne Le Mire a p^{nt} sa veuve. 2^e Aoust 1689. Anthoine Adhémar, 1478. AJM.

^{98b} Inventaire des biens de deffuntz Charles Juillet et Catherine Saintard. 7^e & 16^e Juillet 1690. Anthoine Adhémar, 1707. AJM.

^{98c} Inventaire des biens de viau & plenard sa première femme, & de Ceux dud viau & Robin sa seconde femme. 30^e mars 1699. Anthoine Adhémar, 4616. AJM.

^{98d} Inventaire des biens de margueritte payet et pierre Couturier. 8 7^{bre} 1722. Michel Lepallieur, 3922. AJM.

^{98e} Inventaire des Biens de feu Louis Séguin, de Vaudreuil, en son vivant époux de Marie anne Raizenne. Le 7^e 8^{bre} 1771. Thomas Vautier, 1142. AJM.

CHAPITRE TROISIÈME

Les loisirs du peuple

INFLUENCES

La soirée, à laquelle assistent parents, amis et voisins, semble relativement récente en Nouvelle-France. Elle ne devient coutume que vers le milieu du XVIII^e siècle. Jusqu'alors, et plus précisément dans les dernières décennies du siècle précédent, on s'amuse de préférence au cabaret, où chacun chante, boit et s'adonne à des jeux de hasard, notamment au billard et aux cartes. Certains établissements, tels le cabaret de la Saint-Michel, à Lachine, ou ceux de la Chaunière et plus tard de la Folleville, à Montréal, sont particulièrement fréquentés par les hommes en quête de divertissements.

L'excédent de la population masculine: le cabaret

Le fort excédent de la population masculine peut expliquer cette prédilection pour les cabarets. L'écart entre le nombre des hommes et celui des femmes est particulièrement accentué au XVII^e siècle. Voici quelques chiffres révélateurs⁹⁹:

1665—2,034	hommes	1,181	femmes
1667—2,406	"	1,512	"
1681—5,375	"	4,302	"
1685—5,897	"	4,828	"
1688—5,320	"	4,749	"
1692—5,930	"	5,145	"
1695—6,943	"	5,843	"
1698—7,391	"	6,424	"

Ce décalage démographique s'explique par les rigueurs du climat et les conditions de vie du pays. Au début, la Nouvelle-France n'est pratiquement l'affaire que des explorateurs, des coureurs de bois et des colonisateurs. Peu de femmes veulent s'y établir, à tel point que, pour combler cette carence, on devra adopter certaines mesures particulières, dont la plus importante sera l'envoi des «Filles du Roy» en 1665.

Mais le nombre des femmes augmente à mesure que le pays s'humanise, si bien que, vers la fin du XVII^e siècle, elles rattraperont presque leurs compagnons sur le plan numérique. Quelle que soit son importance, cet écart incite les hommes à fréquenter le cabaret. Sans compagne, la «veillée à la maison» manque d'attrait, alors que certaines cabaretières, notamment la

⁹⁹ Recensements du Canada, IV.

Folleville, ont la réputation d'offrir une joyeuse compagnie aux habitués de leur établissement. Il arrive que d'autres femmes, comme à Lachine, fréquentent régulièrement l'auberge.

Dans une atmosphère qui frise le libertinage, rien d'étonnant que l'autorité policière exerce une vigilance active sur les auberges, qui doivent fermer leurs portes au couvre-feu sonnant, c'est-à-dire à neuf heures du soir. Mais la clientèle ne fait pas toujours preuve de docilité. En mars 1676, sur plaintes répétées du public, le sieur Migeon de Branssat, Claude Mague, François Bailly, et Jean Petit-Boismorel, respectivement juge-bailli, greffier, substitut du procureur fiscal et sergent-huissier, se rendent chez la Folleville¹⁰⁰ pour veiller au bon ordre dans la place. Ils y trouvent, attablés et jouant aux cartes dans la deuxième chambre, tout un groupe de gentilshommes, notamment: Daniel de Greysolon, sieur Dulhut, d'Ailleboust de Coulonges, Le Gardeur de Repentigny fils, de Boucher de Grosbois et nombre d'autres, rudes ferrailleurs que le tribunal ambulante n'impressionne pas. Aussi les représentants de la justice se hâtent-ils de déguerpir pour se soustraire aux coups des joueurs¹⁰¹.

La besogne habituelle des hommes ne favorise pas non plus les réunions et les veillées campagnardes. Une bonne part de cette population masculine, déjà très nombreuse, se compose d'explorateurs, de voyageurs et de soldats que le troc ou la guerre tiennent constamment en course. Comment se fréquenter assidûment lorsqu'on est en perpétuels déplacements?

Le Canadien ne songera décidément pas aux soirées familiales avant d'atteindre une certaine sécurité et une certaine aisance économiques. Au XVIII^e siècle, l'ère des grands défrichements est terminée, et l'enthousiasme pour les courses au castor est passablement refroidi. Dans les vieilles paroisses, où l'agriculture est en pleine expansion, tout le milieu naturel dénote désormais des conditions économiques avantageuses. De plus, on vit sous le régime du patriarcat, ce qui favorise une vie familiale plus intense. On se visite et on s'amuse de plus en plus entre parents et amis.

Le caractère militaire de la colonie

Curieux paradoxe: la guerre, qui sépare aujourd'hui les gens, rapproche ceux de jadis. La métropole doit envoyer constamment des troupes pour défendre des frontières aussi étendues que celles de la Nouvelle-France. Mais les campagnes militaires sont saisonnières: on ne se bat que du printemps à l'automne. Comme les casernes ne peuvent héberger tout leur effectif durant la froide saison, nombre de soldats logent «par billet» chez l'habitant. Dans la plupart des concessions, la population masculine augmente considérablement durant la période hivernale. Durant le jour, ces hommes travaillent ordinairement pour le compte de leurs hôtes, soit à la coupe du bois soit au battage des blés. La Hontan le confirme en 1704¹⁰².

¹⁰⁰ Il s'agit d'Anne Lamarque, originaire de Sainte-Colombe (évêché de Bordeaux), femme du sieur Charles Testard de Folleville.

¹⁰¹ E.-Z. Massicotte, «Auberges et cabarets d'autrefois», p. 101.

¹⁰² La Hontan, *Mémoires*: 77.

Les troupes sont ordinairement en quartier chez les Habitans des Côtes ou Seigneuries de Canada, depuis le mois d'Octobre jusqu'à celui de Mai. L'Habitant qui ne fournit simplement que l'ustensille à son Soldat, l'employ ordinairement à couper du bois, à déraciner les souches, à défricher les terres, ou à battre du bled dans les granges durant tout ce temps-la, moyennant dix sols par jour outre sa nourriture.

Vers le milieu du XVIII^e siècle et avec l'arrivée des régiments de Montcalm, le nombre de ces hivernants sera particulièrement élevé. La plupart de ces hommes sont des méridionaux qui ont l'habitude de s'amuser en joyeuse compagnie. Songeons aux soldats du Béarn, du Languedoc et du Royal-Roussillon. Les soirées du terroir, telles que nous les concevons aujourd'hui, et au cours desquelles le folklore oral a la place d'honneur, datent véritablement de cette époque. D'ailleurs, ces soldats ont marqué notre patrimoine folklorique d'un indéniable apport méridional. Que de complaintes et de chants sont alors passés des contrées ensoleillées du Midi aux rives enneigées du Saint-Laurent!

CÉLÉBRATIONS

Veillées

Notre veillée champêtre diffère de celle de France sur au moins deux points: l'endroit où elle a lieu et les raisons pour lesquelles on l'organise. Voyons ce qui se passe dans la mère patrie.

En France.—Dans les régions froides, comme celles de haute montagne, on a l'habitude de veiller à l'étable, du moins au XIX^e siècle. C'est une économie de combustible et de luminaire. D'autre part, le but de ces réunions n'est pas uniquement récréatif, mais également utilitaire. La plupart des hommes et des femmes se livrent à des travaux domestiques, tout en écoutant les chanteurs et les conteurs populaires. Les femmes cardent et filent, alors que leurs compagnons font office de bourreliers. Les jeux de société occupent une partie de ces réjouissances.

Pareilles coutumes s'observent dans les Hautes-Alpes, notamment dans les arrondissements du Queyras, du Briançonnais et de la Grave¹⁰³. Même chose à Ballainvilliers (en Hurepoix), où on veille dans les étables: «On filait, on chantait, et on racontait des histoires», disent les Seignolle¹⁰⁴. A Fontenay-aux-Roses, ces réunions ont ordinairement lieu le samedi soir.

En Nouvelle-France.—Les veillées campagnardes sont bien différentes en Nouvelle-France, où personne n'aurait l'idée, même un seul instant, de faire passer ses invités à l'étable. L'habitant ne reçoit qu'à la maison, comme un petit gentilhomme. La pièce la plus grande, la cuisine, sert à la fois de salle commune et de parquet de danse. Les dimensions de la piste devront être assez imposantes, puisque toute danse requiert la présence de plusieurs couples de danseurs. Point question non plus d'économiser le combustible, car on en trouve à profusion à proximité même du foyer familial.

Autre particularité: parents, amis et voisins se réunissent uniquement pour s'amuser. Durant ces heures de gaieté collective, personne ne songe à accomplir le moindre ouvrage. On ne veut que rire, boire, manger, chanter,

¹⁰³ Van Gennep, *Le folklore des Hautes-Alpes*, II: 278.

¹⁰⁴ Claude et Jacques Seignolle, *Le folklore du Hurepoix*: 187.

danser et se livrer à des jeux de société, principalement aux cartes. Relevons cependant un point commun entre la soirée québécoise et la soirée métropolitaine. En France, précisent les folkloristes Van Gennep et Seignolle, on joue occasionnellement au colin-maillard. Ne pratiquons-nous pas un divertissement semblable? Au XIX^e siècle, la veillée canadienne n'est pas réussie sans quelques passes «de balai». On s'y adonne de préférence après le réveillon, alors que les danseurs réclament un peu de repos. Les participants font cercle. L'un d'eux, les yeux couverts d'un bandeau, essaie d'atteindre un des joueurs avec un balai qu'il tient en main. Sitôt touché, le joueur pousse un faible cri. Le meneur doit aussitôt identifier la personne qui vient de crier. S'il réussit, celle-ci hérite du balai. Sinon le jeu recommence comme auparavant.

La période des «veillées» se prolonge de Noël au carême. On y reçoit parents et amis. Cette chaîne de soirées simplifie le processus des invitations. Chacun profite de sa présence à une réunion pour inviter la compagnie à venir se divertir chez lui, un soir convenu. Si des parents sont absents de la fête, on se rend chez eux, les jours prochains, pour leur transmettre la même invitation. Ces personnes demeurent-elles trop loin, le message leur sera fait, le dimanche suivant, à l'issue de la messe.

Qui invite-t-on? Dans la colonie et la métropole, la «parenté» désigne tous les collatéraux. L'oubli d'un oncle, d'une tante, d'un cousin ou d'une cousine serait difficilement pardonné. Un voisin serait pareillement vexé d'avoir le même sort. Les amis, fort nombreux, se recrutent dans tous les rangs de la paroisse, quelquefois même dans ceux des localités voisines.

Lors des invitations, l'âge et le degré de parenté ont préséance. Un frère sera «demandé»¹⁰⁵ avant un cousin, et celui-ci avant un ami. D'autre part, le poids des ans a toujours été respecté tant à la ville qu'à la campagne. S'il s'agit de plusieurs personnes, parentes au même degré, l'invitation s'adresse d'abord au plus âgé du groupe.

Noces

Comme dans la vieille France, les premiers mariages célébrés à Québec sont suivis de réjouissances populaires. Le Rouennais François Marguerie¹⁰⁶ épouse Louise Cloutier, à Québec, le 26 juillet 1645. «Le Père Vimont, écrit-on, fut invité aux nopces, & y alla»¹⁰⁷. Même chose en novembre suivant, lors des épousailles de Pierre Delaunay et de Françoise Pinguet¹⁰⁸. (Le conjoint, originaire de Fresnay-le-Boesme, au Maine, est tué par les Iroquois le 28 novembre 1654.)

Les longues fréquentations ne sont pas de mise en Nouvelle-France où la jeunesse n'a pas l'habitude d'organiser des veillées collectives. Dès 1704, La Hontan observe¹⁰⁹:

Or ce qui fait qu'on se marie facilement en ce Pays-là (Colonie du Saint-Laurent), c'est la difficulté de pouvoir converser avec les personnes de l'autre

¹⁰⁵ Dans la langue du terroir québécois, «être demandé» signifie «être invité».

¹⁰⁶ Interprète aux Trois-Rivières, François Marguerie est le beau-frère de Jacques Hertel. Il se noie près des Trois-Rivières, le 23 mai 1648.

¹⁰⁷ *Journal des Jésuites*: 9.

¹⁰⁸ *Ibid.*, 13.

¹⁰⁹ La Hontan, *Mémoires*: 78.



Cornelius Kreighoff, *Fin de veillée chez les Jolifour*.—1860.
Collection John T. Ross. *Canadian Art Series* (Marius Barbeau).

sexe. Il faut se déclarer aux Peres et Meres au bout de quatre visites qu'on fait à leurs filles; il faut parler de mariage ou cesser tout commerce, sinon la médisance attaque les uns & les autres comme il faut...

Si les mariés sont jeunes, le nombre des mariages n'est pourtant pas assez élevé. Malgré l'édit de 1660, qui fait défense aux pères, sous peine d'amende, de s'opposer au mariage de leurs fils de vingt ans, la Nouvelle-France compte trop de célibataires des deux sexes, âgés de quinze ans et plus¹¹⁰. Le roi en fait la remarque à Vaudreuil, le 7 juillet 1711¹¹¹. Ce dernier et Bégon ne pensent pas autrement, le 12 novembre 1712, lorsqu'ils écrivent au ministre que «... les autorités exigeront autant qu'il leur sera possible les jeunes gens à se marier en leur faisant connoître qu'il n'y a point d'establissement plus sur pour eux que de faire des terres, et de les bien cultiver»¹¹².

Même peu nombreuses, au dire du gouverneur et de l'intendant, les noces ne restent pas moins un événement social des plus gais et des plus recherchés. Au mois d'août 1707, un habitant de Berthier, Jean-Baptiste Dubord dit Latourelle, est accusé d'avoir séduit Magdeleine Maugras, de Saint-François. La cause est portée devant le tribunal de Trois-Rivières. Un témoin, le cordonnier Jacques Robidou, dépose «qu'Estant a saint françois Il y a Environ neuf mois rencontrant le dit Latourelle Il luy Dit sur ce quil avoit appris quil recherchoit la dite Maugras, quand nous ferez vous danser, pendant que je suis Icy je serois bien aise de me trouver a vos nopces...»¹¹³. Les noces n'attirent pas que les artisans, mais pareillement les fonctionnaires et les officiers, qui multiplient démarches et ruses pour s'y faire inviter à tout prix. Nous avons déjà signalé qu'en décembre 1753 trois ou quatre militaires parcourent une bonne dizaine de lieues, «en cariole sur la neige»¹¹⁴, pour ne pas manquer une occasion de se divertir.

Durant les prochaines décennies, on témoignera autant d'entrain à rire et à s'amuser. Écoutons ce qu'en dit Lambert vers 1814¹¹⁵:

The marriages of the Canadians are remarkable for the number of friends, relations and acquaintance, who attend the young couple to the altar. They are all dressed in their Sunday attire, and ride to church in calashes or carioles, according to the season of the year in which it takes place. It have sometimes counted upwards of thirty of these vehicles, each containing three or four people, one of whom drives. Those who live in the towns, and are married in the morning, often parade the streets with their friends in the afternoon.

De nos jours, le cortège nuptial se déroule avant le dîner qui suit la bénédiction du mariage. Jusqu'à ces dernières années, il arrivait que des invités fissent procession pour accompagner les mariés jusqu'à la gare du

¹¹⁰ RAPQ, 1940-1941, 429. MM. de Vaudreuil et Raudot à M. le comte Jérôme de Pontchartrain, Québec, 7 novembre 1711.

¹¹¹ *Ibid.*, 427. Mémoire du roi à M. de Vaudreuil, Marly, 7 juillet 1711. En réponse aux lettres de MM. de Vaudreuil et Raudot des 14 novembre 1709 et 2 novembre 1710.

¹¹² *Ibid.*, 1946-1947, 448. M. le Marq^e de Vaudreuil et Raudot, à Québec, le 7 novembre 1711.

¹¹³ Magdeleine Maugras contre Jean Bap^{te} Dubord dit Latourelle, comme séducteur. 31^e août 1707. Pièce judiciaire n° 408, conservée aux Archives du Québec.

¹¹⁴ *Voyage au Canada*, par J. C. B., 194.

¹¹⁵ John Lambert, *op. cit.*, I: 168.

chemin de fer. Quoi qu'il en soit, la coutume de défiler après le dîner de nocces est pareillement observée par un autre voyageur, Talbot, vers 1824¹¹⁶:

Toute la société se rend ensuite (après le cortège nuptial) à la maison du père de la mariée, pour prendre part à un banquet qui, dans les occasions de cette espèce, est toujours préparé avec le plus grand soin, et avec cette recherche gastronomique dans laquelle les cuisiniers français ont acquis une si grande réputation. La soirée se passe dans la joie et les amusements. La danse, la musique, les jeux de cartes, durent souvent jusqu'à ce que le jour vienne annoncer qu'il est temps de se séparer.

Chants de circonstance

Certaines chansons de notre répertoire folklorique sont réservées aux agapes nuptiales et exécutées de préférence après le souper. Il n'en est pas autrement en France continentale, où le chant de mariage est ordinairement interprété au début de la soirée¹¹⁷. Cette coutume populaire est également signalée chez nous au XIX^e siècle, plus précisément à Sainte-Geneviève-de-Batiscan. Le folkloriste E.-Z. Massicotte en fait cette narration d'après les informations qu'il a recueillies de Théophile Bronsard¹¹⁸:

... après le souper, quelques noceurs quittaient la maison puis revenaient frapper à la porte qu'on avait fermée sur eux. Alors commençait, entre le groupe du dehors et celui de l'intérieur, une sorte de conversation chantée dont le texte ne nous a malheureusement pas été transmis au complet.

Par ce que nous en avons recueilli on apprend qu'un ancien ami de la mariée demande à pénétrer dans la maison, qu'il a fait un long voyage dans ce but, etc. . . La jeune femme lui répond qu'elle ne peut lui ouvrir, qu'elle est toute à son mari, etc. . . Le duo cesse, les chanteurs sont admis à l'intérieur, on leur paye la traite et la danse reprend.

Quelles sont ces paroles dont Bronsard n'a pu se souvenir? Serait-ce à peu près les mêmes que chantait un habitant de Rigaud, Joseph-Louis Séguin, vers le milieu du XIX^e siècle? L'auteur de la présente étude les a recueillies des lèvres de Georges Séguin, petit-fils de Joseph-Louis. L'histoire est classique: sur le point de se marier, un homme est appelé au régiment, et la guerre dure malheureusement plus longtemps qu'on n'avait prévu. Après sept années d'absence, l'amant revient au village le jour même où son ancienne flamme va unir sa vie à un autre. Mais, ignorant tout, le soldat se permet certaines familiarités avec la future mariée. Ce comportement soulève l'indignation des assistants. Mais la fille monte à sa chambre et en redescend avec la bague jadis donnée par son premier ami, preuve qu'ils sont déjà promis l'un à l'autre. Le «romancero» familial des Séguin comprend au moins trois autres chansons de mariage: «J'ai du plaisir aujourd'hui avec mes amis», «Par un lundi matin» et «Je l'ai vu voler, le ruban de la mariée».

Notons des coutumes semblables en terroir français. Éloi Lelièvre, Belge de Profondeville, près de Namur, le révèle à Massicotte en 1919: «J'ai assisté en France, dit-il, à un mariage, à Saulnes, près de Longuy (Meurthe-et-Moselle). Quand la noce arriva à la maison, retour de l'église, la mariée

¹¹⁶ Edward Allen Talbot, *op. cit.*, II: 246.

¹¹⁷ Paul Fortier-Beaulieu, *op. cit.*, 191.

¹¹⁸ Massicotte, «Une noce populaire il y a cinquante ans»: 30.



Anonyme, *Le bal des nocces*
La Presse, 36^e année, n° 263, Montréal, samedi, 11 septembre 1920.
Almanach du peuple, 1925: 339.

frappa à la porte qui était fermée. Alors commença un dialogue chanté: ceux de l'extérieur demandant l'entrée, les autres exigeant une somme d'argent qui leur fut donnée et la porte s'ouvrit»¹¹⁰.

Coutumes particulières

Certains usages profanes ou religieux sont observés le jour des épousailles. Le «barrage», dont on relève la trace particulièrement dans la vallée de la Loire, paraît inconnu au Canada français. La coutume veut qu'on érige une barricade de branches, de troncs d'arbres, de vieux tonneaux ou de voitures sur la route suivie par le cortège nuptial. On s'arrête pour parler, et les lurons qui ont causé l'incident proposent de dégager la route moyennant une obole¹²⁰.

Mais d'autres plaisanteries, constatées en France, ont cours en Nouvelle-France, où elles subissent quelques modifications. Prenons l'«enlèvement de la jarretière», coutume qui se pratique surtout sur la rive gauche de la Loire. Au moment du dessert, le garçon d'honneur se glisse sous la table pour enlever la jarretière de la mariée. Les cris de celle-ci révèlent que l'«expédition» a réussi. Le long ruban est coupé en plusieurs morceaux, qu'on donne aux invités¹²¹.

Au Canada français, on convoite plutôt la chaussure que la jarretière. A Beauharnois et à Batiscan, note Massicotte, le garçon d'honneur disparaît sous la table, durant le dîner de noces, pour enlever un des souliers ou une des bottines de la mariée. Précisons qu'en se mettant à table, celle-ci a eu soin, pour faciliter le travail du farceur, de délayer discrètement et complaisamment la chaussure. La «prise» est vendue aux enchères, à moins que le garçon d'honneur ne l'achète sans délai. Ordinairement il y a encan, ce qui fait passer d'agréables moments à la compagnie. Le montant obtenu est remis à la mariée, aux applaudissements de tous les invités¹²².

Le feu de salve, tiré au passage du cortège nuptial, est une autre coutume occasionnellement observée chez nous. Selon une croyance antique, le bruit et le tapage écartent alors les mauvais esprits. A l'origine, la salve de noces est probablement un moyen magique de soustraire le jeune couple aux influences néfastes. Quoi qu'il en soit, c'est un signe de joie populaire depuis des temps immémoriaux. En 1701, Furetière en note la pratique aux occasions de «Grandes réjouissances»¹²³. Bescherelle abonde dans le même sens, un siècle et demi plus tard¹²⁴.

On relève cet usage en diverses régions de France, non seulement au passage des conjoints, comme ici, mais encore à différents moments de la journée. Dans les Hautes-Alpes, surtout à Freissinière, les jeunes tirent du pistolet au passage du défilé nuptial¹²⁵. Même chose, cette fois au départ de la mariée, à Vars, Maurin, Jausiers, Chaix, Meyronne et Rogues: les hommes

¹¹⁰ Massicotte, «Une noce populaire»: 30.

¹²⁰ Paul Fortier-Beaulieu, *op. cit.*, 31.

¹²¹ *Ibid.*, 299.

¹²² E.-Z. Massicotte, «Une noce populaire»: 28.

¹²³ Antoine Furetière, *op. cit.*, 111.

¹²⁴ Bescherelle, *op. cit.*, II: 1259.

¹²⁵ Arnold Van Gennep, *Le folklore des Hautes-Alpes*, I: 121-122.

brûlent leur poudre des fenêtres pendant que les invités se rendent à l'église¹²⁶. En Hurepoix, la salve éclate à l'instant précis où les époux prononcent le «oui» sacramentel¹²⁷. En d'autres endroits, comme à Remiremont, on n'est pas «convenablement» marié si des parents ou des amis ne font pas feu le plus près possible de la conjointe¹²⁸. Une croyance auvergnate suggère même que, si l'on tire un grand nombre de coups de pistolet à son mariage, la mariée aura «plus de lait le moment venu»¹²⁹. Dans le Velay, des jeunes gens à cheval saluent les mariés à coups de fusil¹³⁰. Même chose en Bourbonnais¹³¹; mais en Provence, on fait plutôt usage de tromblons et de pétarades¹³². Les significations régionalistes de cette salve sont quelquefois contradictoires. A Brissas (au Languedoc), elle signifie que la mariée n'a pas bonne renommée, et sa réputation est d'autant plus douteuse que les coups sont nombreux¹³³. Par contre, à Coudray (en Hurepoix), la bruyante manifestation n'est réservée qu'à l'épousée à l'abri de tout soupçon¹³⁴.

La salve des mariés est occasionnellement pratiquée au Québec, du moins au XIX^e siècle; par exemple, à Rigaud, en deux occasions. Vers 1890, au rang du Petit-Brûlé, des coups de feu sont tirés durant un repas de noces¹³⁵. Plus tard, à la mi-octobre 1906, on flambe pareillement sa poudre au rang Saint-Georges, à l'occasion du mariage de James Berry et de Marie Séguin¹³⁶. Particularité intéressante: la fusillade crépète au retour d'un voyage de noces fait chez une tante à Ottawa, alors que le couple et les invités se rendent chez le père de la mariée pour y souper et y veiller.

Au milieu de toutes ces réjouissances populaires, le Canadien est-il capable d'une pensée pieuse? La bénédiction du lit nuptial en fait foi. Approuvée par les synodes locaux, la cérémonie, originaire de la France continentale, est de caractère nettement religieux. Le rituel, réglé par la liturgie, consiste en aspersions d'eau bénite, en exorcismes, prières et bénédictions. Les paysans en attendent un double effet: soustraire la nouvelle union aux maléfices de toutes sortes et lui assurer la fécondité.

D'origine française, la coutume se pratique dans les Landes¹³⁷, le Périgord¹³⁸, la Savoie¹³⁹, l'Ardèche et la Côte-d'Or¹⁴⁰, la Normandie et le pays du Bray¹⁴¹, le Mortanais¹⁴² et l'Île-de-France¹⁴³. Elle est cependant facultative en Bresse¹⁴⁴ et en Beauce¹⁴⁵. Le cérémonial est plus compliqué en

¹²⁶ Claude Seignolle, *Le folklore du Languedoc*: 124.

¹²⁷ Claude et Jacques Seignolle, *Le folklore du Hurepoix*: 57.

¹²⁸ Arnold Van Gennep, *Manuel de folklore*, II: 435.

¹²⁹ *Loc. cit.*

¹³⁰ Arnold Van Gennep, *Le folklore de l'Auvergne et du Velay*: 51.

¹³¹ Augustin Bernard et Camille Gagnon, *Le Bourbonnais*: 123.

¹³² Arnold Van Gennep, *Manuel de folklore*, II: 431.

¹³³ Claude et Jacques Seignolle, *op. cit.*, 57.

¹³⁴ Arnold Van Gennep, *op. cit.*, II: 431.

¹³⁵ Communication de madame Jeanne Séguin, mère de l'auteur de la présente étude.

¹³⁶ *Loc. cit.*

¹³⁷ Fortier-Beaulieu, *op. cit.*: 155.

¹³⁸ Georges Rocal, *Folklore: le vieux Périgord*: 41.

¹³⁹ Arnold Van Gennep, *En Savoie: du berceau à la tombe*: 99.

¹⁴⁰ Arnold Van Gennep, *Le folklore de la Bourgogne*: 51.

¹⁴¹ Robert Guéblin, *Dimanches et fêtes chômées, etc.*: 277.

¹⁴² Victor Gastebois, *Légendes et histoires du Mortanais*: 76.

¹⁴³ Arnold Van Gennep, *Manuel*, I: 370.

¹⁴⁴ Lucien Guillemaut, *Bresse louchannaise, etc.*: 207.

¹⁴⁵ Félix Chapisseau, *Le folklore de la Beauce et du Perche*: 125.

Hurepoix, où le célébrant doit «encensier la chambre, et puis benir l'espous et l'espousée séans ou gisans en leur lit»¹⁴⁶. Chose surprenante, il n'y aurait aucune trace de cette bénédiction dans la catholique Bretagne¹⁴⁷.

Contrairement à la métropole, où cette cérémonie a lieu le soir, la bénédiction du lit nuptial se déroule, en Nouvelle-France, de préférence après le dîner de noces, afin que la modestie soit mieux respectée. Dès 1703, les prières à cette fin sont connues du clergé et des fidèles. L'officiant dit à haute voix¹⁴⁸:

Nous ne pouvons nous dispenser de vous dire avec S. Paul qu'il est nécessaire que le Mariage soit traité de tous avec honnêteté, & que le Lit Nuptial doit être pur & sans taches; vous souvenant que vous êtes les enfants des Saints & de Dieu même; Que votre chair par l'union du Verbe avec la nature humaine, est devenue la chair de J.C. . . Souvenez-vous que votre Lit Nuptial sera un jour le lit de votre mort . . . Joignez vos Prières aux nôtres, & demandez à Dieu qu'il vous détourne d'un sort malheureux, qu'il éloigne de votre Lit & de vos cœurs l'esprit d'impureté, & qu'il fasse régner celui de la chasteté . . .

Après cette exhortation, le prêtre récite les oraisons et asperge d'eau bénite le lit, les mariés et tous les assistants, qui se tiennent à genoux.

La coutume fut occasionnellement observée au XIX^e siècle, notamment chez une famille Ostiguy, à Marieville, comté de Rouville¹⁴⁹. A Saint-Antoine-sur-Richelieu, notre informateur a pareillement entendu réciter les mêmes prières, mais à l'église, au pied de l'autel, à l'issue de la bénédiction nuptiale¹⁵⁰. Enfin, autre bénédiction semblable vers 1905, lors d'une noce à Saint-Mathias, dans le rang qui sert de ligne de démarcation entre cette dernière localité et celle de Sainte-Marie-de-Monnoir¹⁵¹.

Fêtes

Au Canada français, des divertissements particuliers marquent la célébration de certaines fêtes importantes. Ces réjouissances populaires ont lieu durant la froide saison. Point question, ici, de nuit de la Saint-Jean, comme on la célèbre en Europe (notamment en Scandinavie). En Nouvelle-France, on lève le pied et le coude de préférence aux fêtes suivantes: Noël, Jour de l'An, Rois (Épiphanie), Mardi gras.

Le rigorisme dont font preuve les autorités civile et religieuse n'a pourtant pas raison de la gaieté instinctive du peuple de Neuve-France. Tous les voyageurs, qui séjournent sur les rives du Saint-Laurent, sont d'accord sur ce point. Les témoignages sont aussi significatifs au XIX^e siècle. Vers 1820, le Français Dainville constate que les Canadiens «ont toute la gaieté qui distingue le peuple de France»¹⁵². Et plus loin le narrateur signale que le paysan québécois se marie jeune et qu'il est entouré de nombreux descendants: «Une politesse franche et aisée, écrit-il, est de règle chez ce peuple.

¹⁴⁶ Claude et Jacques Seignolle, *Le folklore du Hurepoix*: 73.

¹⁴⁷ Émile Jobbé-Duval, *Les idées primitives dans la Bretagne contemporaine*: 69.

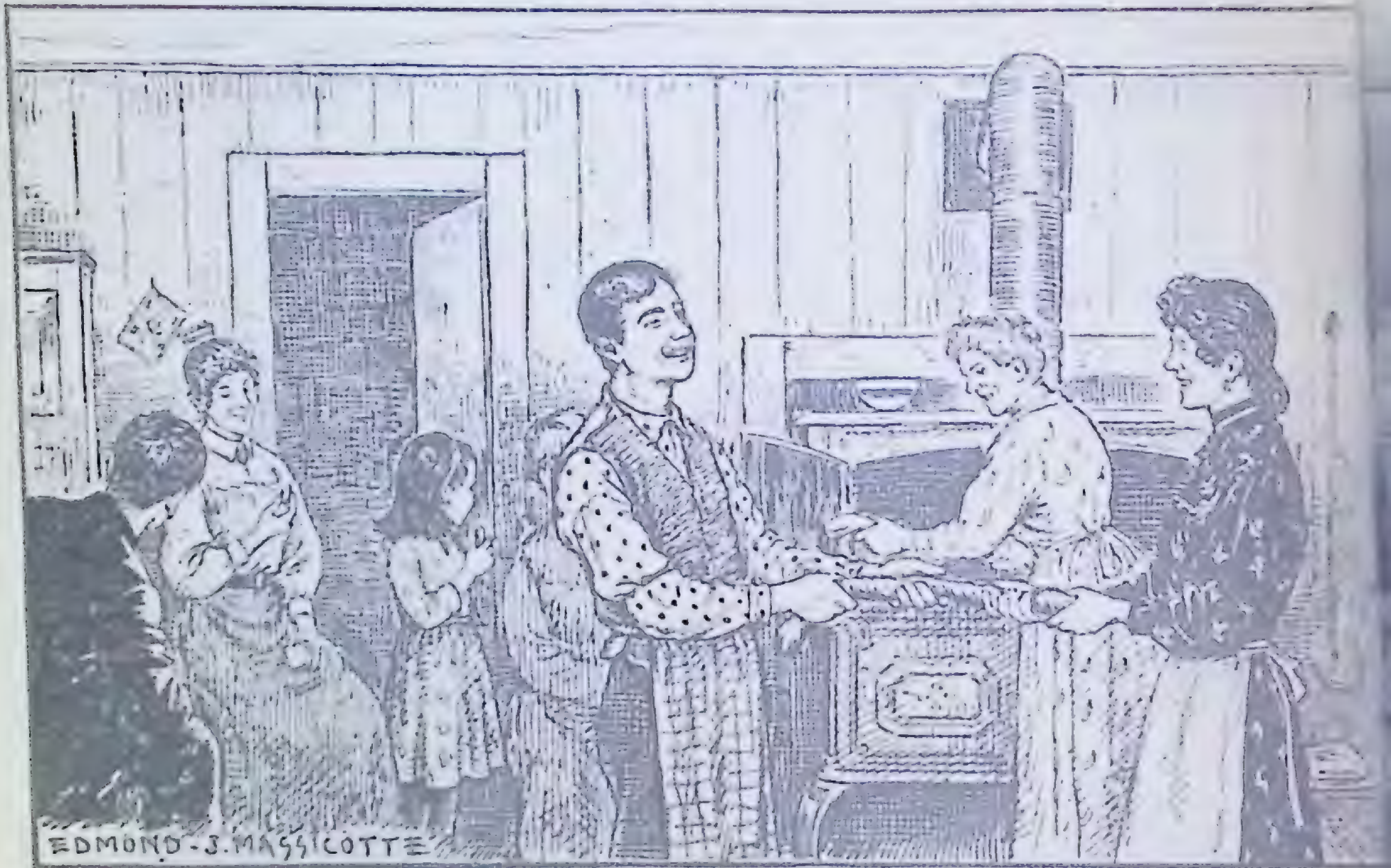
¹⁴⁸ *Rituel du diocèse de Québec*: 359.

¹⁴⁹ Communication de monsieur Ovide Voghel, ancien cultivateur de Saint-Marc-sur-Richelieu. Mars 1959.

¹⁵⁰ *Idem*.

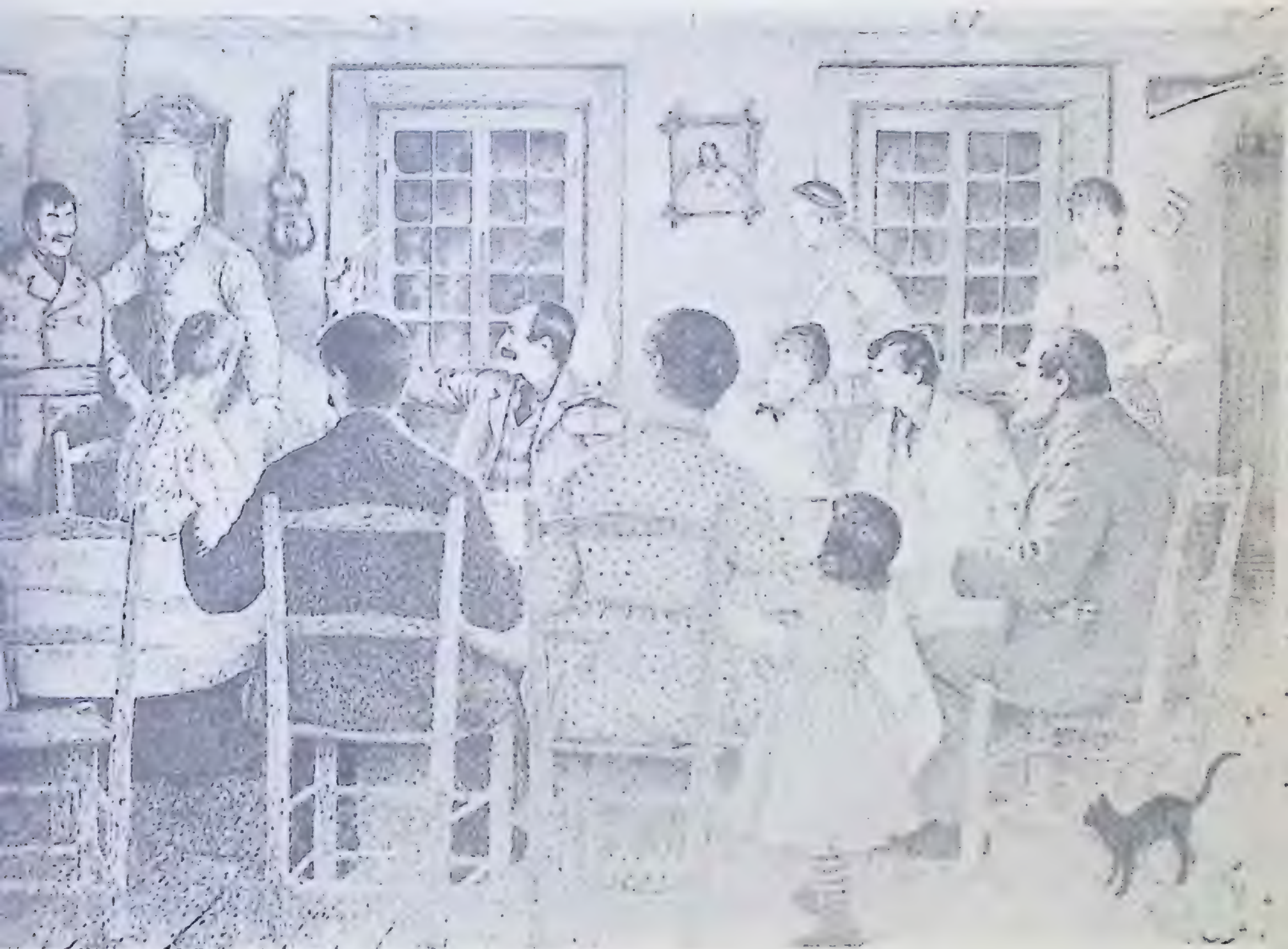
¹⁵¹ *Idem*.

¹⁵² Dainville, *op. cit.*, 483.



La Sainte Catherine

Edmond-J. Massicotte, *La «tire» de la Sainte Catherine*.
Collection R.-I. Séguin, Rigaud. *Almanach du peuple*, 1923: 209.



Edmond-J. Massicotte, *Le réveillon de Noël*.—Vers 1919.
Album publié par Granger Frères.



Anonyme, *La guignolée*
La Presse, 10^e année, n° 49, Montréal, samedi, 30 décembre 1893.

On y reconnaît à la fois la trace des habitudes françaises et celles de la liberté indigène»¹⁵³.

La période de l'Avent étant un temps de pénitence, la fête de Noël marque véritablement le début des amusements hivernaux. La messe de minuit sera toujours suivie d'un frugal réveillon. Si l'on y chante et si l'on y danse, du moins occasionnellement, la réunion de Noël est avant tout un événement gastronomique. La veillée prolongée à l'église et les courses à travers la campagne enneigée aiguïssent l'appétit. C'est alors que l'hôtesse se surpasse pour offrir les plus fins mets de sa table. Pour les délices des convives, sirop et confiture, soigneusement conservés depuis l'été dans des bouteilles et des bocaux scellés, rejoignent les tartes et les *beignes* tirés de la laiterie. La véritable veillée a lieu le soir même de Noël et réunit pour un souper toute la parenté. Ensuite, on chante, on danse et on se livre à des jeux de société, parfois jusqu'à une heure avancée de la nuit. La veillée de Noël est souvent «donnée»¹⁵⁴ par l'aînée des filles mariées.

Le jour de l'an l'emporte en importance sur toutes les autres célébrations. La distance, si grande soit-elle, ne saurait empêcher les membres d'une même famille de se réunir, à cette occasion, sous le toit paternel. En fait, il s'agit d'une fête familiale, puisque voisins et amis restent également chez eux pour recevoir leurs proches.

Nul n'est dispensé de la «visite» traditionnelle. Dès les premières heures de la matinée, on se présente à toutes les maisons des parents, amis et même simples connaissances pour «se la souhaiter bonne et heureuse, avec le paradis à la fin de vos jours». Cet échange de vœux est une coutume toute française qu'on retrace dès les premières pages de nos annales. Cartier, Champlain, Sagard, Lescarbot et, après eux, les Jésuites en font tour à tour mention dans leurs écrits.

Dans la nouvelle comme dans l'ancienne France, le premier de l'an est le jour des étrennes. En quoi consistent-elles? Le 1^{er} janvier 1646, les Ursulines font parvenir aux Jésuites, en guise de cadeaux, des bougies, des chapelets, un crucifix et deux belles tourtières. En retour, elles reçoivent «deux images de St. Ignace & de St. Fr. Xauier en émail»¹⁵⁵. Personne n'est oublié, l'annaliste nous le rappelle ainsi¹⁵⁶:

On donna à Mons. Giffar vn liure du P. Bonnet de la vie de Nostre Seigneur; a Mons. des Chastelets, vn des petits tomes de Drexellius de *Æternitate*; a Mons. Bourdon, vne lunette de Galilée où il y auoit vne boussole, & à d'autres des reliquaires, chapelets, medailles, images, &c. On donna vn crucifix à celle qui blanchit le linge de l'eglise, 4 mouchoirs à la femme d'Abraham (Marguerite Langlois, épouse d'Abraham Martin) & à luy vne bouteille d'eau de vie & à l'autres quelques livrets de deuotion, deux mouchoirs à Robert Hache...

La veillée, événement capital de cette journée de réjouissances, se prépare longtemps à l'avance. La fête commence par un souper, généralement plus soigné encore que le réveillon de Noël, car les femmes de la

¹⁵³ *Ibid.*, 484.

¹⁵⁴ En terroir québécois, «donner» une veillée signifie organiser une soirée, recevoir des amis.

¹⁵⁵ *Journal des Jésuites*: 24-25.

¹⁵⁶ *Loc. cit.*

maison ont à défendre leur réputation de cordon-bleu. A peine sortis de table, des convives font cercle au son de la chanterelle. La danse va commencer et se continuer, avec les chants et les jeux de société, jusqu'aux premières lueurs de l'aurore. Un frugal réveillon est servi durant la nuit.

Ces plaisirs ne cessent pas avec le premier jour de l'année. De fait, ils se répètent jusqu'au carême, compte tenu du rang social des individus. Retenons ce qu'en dit La Potherie vers 1724¹⁵⁷:

Le temps de l'Avent se passe avec beaucoup de piété. On se donne le premier jour de l'an des marques réciproques d'une amitié qui paroît si étroite, que c'est à qui se previendra. C'est un mouvement si grand des gens de pied & des Carioles pendant huit jours, qui semble que tout est en trouble. On passe le reste du temps fort agreablement jusque au Carême. La joye & le plaisir y régnoient il y a quelques années: On ne laisse pas de donner des repas magnifiques; il y en a qui se font avec cérémonie & beaucoup de circonspection, ou l'on choisit les personnes selon leur condition. On prie un jour les femmes d'Officiers avec leurs Maris, les Conseillers un autre, & la Bourgeoisie y tient son rang. Les personnes du sexe de ce dernier Etat (la Nouvelle-France) ont des manières bien différentes de Celles de nos Bourgeoises de Paris & de nos Provinciales. On parle ici parfaitement bien, sans mauvais accent. Quoi qu'il y ait un mélange de presque toutes les Provinces de France, on ne sauroit distinguer le parler d'aucune dans les Canadiennes.

Les soirées du jour de l'an sont particulièrement joyeuses dans la seconde partie du XVIII^e siècle. Séjournant à Montréal au début de 1777, un officier militaire, Anburey, note ceci¹⁵⁸:

Les Canadiens ont entr'eux une coutume qui doit nous paroître singuliere: au commencement de l'année, les hommes font tout le tour de la ville & entrent dans chaque maison, où ils embrassent la maîtresse du logis qui reste, pendant trois jours, toujours disposée à recevoir leurs visites. Les habitants se connoissant presque tous, une maîtresse de maison est, par conséquent, embrassée par la plus grande partie des hommes de la ville. Le baiser se donne à la françoise, sur la joue; &, lorsque l'accolade a été donnée à une dame sur la joue, elle présente l'autre.

Pareille sociabilité a tout de même ses inconvénients. Laissons la parole au narrateur¹⁵⁹:

Les dames angloises, qui sont établies ici, plutot que de paraître singulieres, se soumettent à cet usage, excepté que le baiser se donne à la maniere angloise. Je crois cependant que la méthode françoise est préférable à la nôtre, dans une occasion pareille où une dame est obligée de recevoir des baisers de tous ceux qui se présentent. Il me semble vous entre dire, sans doute il a fait aussi sa tournée: c'est vrai, je l'ai faite avec un autre officier; nous éprouvâmes même une très-grande mortification dans la maison d'un marchand anglois qui a une superbe femme. Vous pouvez soupçonner que nous ne fîmes pas prier pour entrer, & que tous deux nous brûlions de nous conformer à l'usage; mais vous auriez ri de la mine que nous fîmes lorsque la premiere personne que nous appercûmes dans la maison fut le général Philipps. Il falloir attendre son départ avant d'embrasser la maitresse de la maison, & sa visite ne laissa pas que d'être longue. Peut être penserez-vous qu'en ce cas, le plaisir dût être renforcé par la contemplation & par l'attente.

¹⁵⁷ La Potherie, *op. cit.*, I: 278-279.

¹⁵⁸ Anburey, *op. cit.*, I: 122-123. Lettre XIV—de Montréal, le 18 janvier 1777.

¹⁵⁹ *Loc. cit.*

Quelque trois décennies plus tard, un autre voyageur, John Lambert, parle dans le même sens. Vers 1814, il commente ainsi les festivités du Nouvel an¹⁶⁰:

Among the British inhabitants, the festivals of Easter, Whituntide, Michealmas, and Christmass, are not noticed as they are in England. The only holiday which is kept with any degree of festivity is New-year's day. On this day, it is at present a very general custom throughout Canada, for the gentlemen to go round to all their friends and acquaintance, to reciprocate the compliments of the season, and a happy new year; wine and cake are laid out for the visitors, who continue their peregrinations for three days. It was formerly the practice of these occasions, for the gentlemen, when paying their respects to the ladies, to salute them with a chaste kiss. The French ladies were saluted on the lips. This fashion prevailed until within these few years, when it most likely was dropped on account of the visitors being so numerous. It could not always have been a very agreeable custom for the ladies, particularly the British, whose manner of kissing was not so well adapted to a large company as that of the French, with whom the custom originated.

Ces observations sont corroborées par un autre visiteur, Talbot, qui séjourne parmi nous vers 1824. Laissons-lui la parole¹⁶¹:

Il existe, dit-il, encore au Canada plusieurs coutumes, que je crois apportées de la France. Le nouvel an est une des fêtes les plus exactement observées, et est spécialement consacré à se visiter et à se fêter mutuellement. Tout maître de maison, soit à la ville, soit à la campagne, a, ce jour-là, sa table chargée de vins délicieux, d'excellentes confitures et de gâteaux de toute espèce. Les hommes doivent aller de maison en maison, pour porter réciproquement les vœux et les compliments de leur famille, et prendre leur part des friandises qui se trouvent partout préparées. A leur entrée dans l'appartement de réception, les hommes embrassent sans cérémonie toutes les femmes. Les dames françaises présentent leur joues; mais les anglaises, suivant l'usage de leur pays, reçoivent le chaste baiser sur leurs lèvres. Ces fêtes durent trois ou quatre jours: faut-il attribuer cette prolongation au plaisir que les dames ont d'être embrassées, ou au goût des hommes pour le vin et les liqueurs?

Nous voilà suffisamment renseignés sur le baiser «à la française» et sur le baiser «à l'anglaise», pour apprécier les plaisanteries de notre temps à ce sujet.

Une autre coutume française, observée partout au Québec, du moins jusqu'au début du présent siècle, est l'élection d'un souverain et d'une souveraine au souper des Rois. Un pois et une fève sont intentionnellement cachés dans des gâteaux qu'on coupe en morceaux et qu'on distribue aux convives. Celui et celle qui trouvent le pois ou la fève deviennent roi et reine de la soirée.

Les jours qui précèdent le mercredi des Cendres s'appellent communément «jours gras». Ils marquent la fin des réjouissances populaires avant la longue période de mortification qui va suivre. Mais tout Canadien bien né

¹⁶⁰ John Lambert, *op. cit.*, I: 312.

¹⁶¹ Talbot, *op. cit.*, II: 246.

ne s'«encarême» pas—pour parler la langue rurale—sans célébrer à sa façon le mardi gras. Le port du masque et des hardes misérables est couramment observé jusqu'au premier quart du XX^e siècle. Sous ce travesti, on parcourt la campagne en «traîne à bâtons», s'arrêtant aux maisons pour trinquer et s'amuser avec la compagnie. Notre peintre du terroir, Edmond Massicotte, a illustré avec force détails ces réjouissances champêtres.

Notons que le mardi gras est fêté indistinctement par la bourgeoisie et le peuple. D'aucuns prolongent trop la fête. A l'hiver de 1749, l'intendant Bigot organise une éblouissante soirée à l'occasion du mardi gras. On dansait encore le lendemain matin, à sept heures et demie. Les violons se turent enfin, et les invités, déposant leurs masques, allèrent se reposer avant de recevoir les cendres. «M. l'intendant, raconte madame Bégon à son fils, a fait demander au père Bonnequen (Bonnécamps) la messe à sept heures, pour lui et son assemblée, avant de se retirer. Mais le père n'est pas de cet avis. Il sort d'ici avec la résolution de lui aller dire qu'il lui dirait la messe à onze heures, onze heures et demi (*sic*) s'il voulait; mais que pour lui donner les cendres et lui dire la messe sortant du bal, cela ne convenait en aucune façon.»¹⁶² Quelques années plus tard, en 1753, l'ingénieur Franquet séjourne à Montréal. Au palais du gouverneur, le jour du mardi gras, il écrit: «On y reçut les masques qui apportèrent des momons.»¹⁶³

Il en est de même chez le peuple. Parlant des mœurs campagnardes, un voyageur relate, au début du XIX^e siècle¹⁶⁴:

They (les campagnards) are fond of dancing and entertainments at particular seasons and festivals, on which occasions they eat, drink, and dance in constant succession. When their long fast in Lent is concluded, they have their "jours gras", or days of feasting. Then it is that every production of their farm is presented for the gratification of their appetites. . .

En pareille occasion, le maquillage n'est pas toujours des plus recherchés, au dire de Lambert¹⁶⁵:

A young fellow who had enlivened his swarthy complexion by a fin flow from the beet-root, most probably to captivate the heart of some fair nymph on a "jour gras", was unfortunately so jeered and laughed at by several of his companions, that the next day he went to his priest, to inquire if it was a sin to paint his face; thinking, no doubt, to obtain the sanction of his confessor. The priest, however, told him that though it was no sin, yet it was a very ridiculous vanity, and advised to discontinue it.

¹⁶² RAPQ, 1934-1935, 39. Correspondance de madame Bégon.

¹⁶³ Louis Franquet, *op. cit.*, 156. *Momon* signifie le «Deffî d'un coup de dez, qu'on fait quand on est deguifé en masque. Il est deffendu de parler, quand on porte un momon». *Momonerie* veut dire «Mafearade, boufonnerie; deguifement de gens masquez pour aller danfer, jouer, ou se rejouir». (Cf. Furetière, édition 1701, 11.)

¹⁶⁴ John Lambert, *op. cit.*, I: 173-174.

¹⁶⁵ *Loc. cit.*



Edmond-J. Massicotte, *Le souper des Rois*.—Vers 1919.
Album publié par Granger Frères.



Edmond-J. Massicotte, *Le «mardi gras»*.—Vers 1919.
Album publié par Granger Frères.



Ephrem Rabi travesti en «mardi gras»
Photographie prise devant sa demeure, à Saint-Placide, comté
Deux-Montagnes, P.Q., fin février 1915.

DIVERTISSEMENTS

La chanson

«Le folklore est l'une des formes les plus expressives de la santé d'une race», écrit justement Berthe Potvin¹⁶⁶. L'éventail de nos refrains du terroir en fait foi et dénote un peuple jovial, hospitalier et amant de la liberté. Le chant reste un des principaux divertissements du Canadien, quels que soient son milieu social, son métier, ses conditions économiques et son âge. Une bonne part de notre répertoire folklorique est importée de France, et l'apport méridional est plus important qu'on le croit ordinairement. Quoi qu'il en soit, le barde de la Nouvelle-France touche à tous les genres d'expression vocale. Retenons les principaux.

Peu nombreuses, les chansons épiques sont cependant très belles et fort anciennes. L'une des plus célèbres, la complainte de Cadieux, est la *Chanson de Roland* de notre littérature orale. Selon Marius Barbeau, l'héroïque récit daterait de 1702¹⁶⁷. Ce thème est trop connu pour qu'il soit nécessaire d'en parler dans la présente étude.

Les lèvres de nos chansonniers ruraux bourdonnent également de refrains satiriques. Le plus souvent, ce sont des récits d'aventures pour le moins cocasses. Tel ce galant incapable de payer son écot chez le cabaretier où il a bu en joyeuse compagnie. Décontenance de la belle qui finit par solder de ses propres deniers les libations d'un compagnon trop inconscient.

Les chants d'amour ont une place de choix au romancero champêtre. Pastourelles souvent tirées du moyen âge, qui apprennent à la bergère imprudente que le danger d'amour est mille fois plus à redouter que celui des loups rôdant dans la plaine. Allant de Trois-Rivières à Montréal, au mois d'août 1749, le naturaliste Kalm note à ce propos¹⁶⁸:

Lors qu'elles (les femmes) travaillent en dedans de leurs maisons, elles fredonnent toujours, les filles surtout, quelques chansons, dans lesquelles les mots amour et cœur reviennent souvent.

Mais l'homme de la terre est capable de pensées moins sentimentales. Nombre de chansons à caractère religieux font partie de notre répertoire national. Elles relatent des faits miraculeux, telle la complaisante intervention d'un saint du paradis ou la punition encourue par un mécréant qui a rejeté la foi des pères. La complainte du *Blasphémateur* est un prototype de ce genre de pièces folkloriques.

La gaieté est l'apanage des peuples sains. En Nouvelle-France, les tâches artisanales s'accomplissent sous le signe de la bonne humeur. Les chants de métiers, notamment ceux du «fouleur» d'étoffe et du «breilleur», sont transmis d'une génération à l'autre comme un précieux patrimoine culturel. Des folkloristes, comme Marius Barbeau, en ont recueilli à l'île d'Orléans et dans le comté de Charlevoix.

Dans la chanson accompagnée de gestes, l'interprète mime le travail accompli par celui ou celle dont il est question dans le récit. Ces mouvements

¹⁶⁶ Berthe Potvin, *op. cit.*, 126.

¹⁶⁷ Marius Barbeau, *Journal of American Folklore*: 163-185.

¹⁶⁸ Kalm, *op. cit.*, I: 62.



Edmond-J. Massicotte, *Le «foulage» de l'étoffe*
Almanach du peuple, 1921: 341.

sont ensuite repris par toute l'assistance. Tenant à la fois de l'art vocal et de l'art théâtral, ce jeu a des lettres de noblesse. Il vient en droite ligne des poèmes épiques ou héroïques de l'époque médiévale. L'un de ces chants, *Quand le bonhomme semait son avoine*, appartient à plusieurs répertoires familiaux, du moins jusqu'au début du présent siècle.

Et que dire de la chanson gaillarde? Dans un climat de contrainte et d'autoritarisme, elle apparaît comme l'unique soupape par où débouchent les pensées et les convoitises du peuple. L'imagination du barde champêtre échappe aux conventions sociales comme aux ordonnances civiles et aux mandements épiscopaux. La chanson gaillarde permet au paysan de s'exprimer comme il veut. L'homme de la terre, moqueur, fredonne des refrains qui parlent de maîtresse, d'amant, de vins du meilleur cru, de maris infidèles et de femmes volages.

D'aucuns trouvent trop osée cette littérature populaire, qui corrompt les mœurs et dispose aux pires dérèglements. Ainsi s'offense Le Beau vers 1748^{168a}:

Mais si dans le Canada, les Missionnaires connoissent tous les Paroissiens, d'autant qu'ils ne sont pas en trop grand nombre, & s'ils tâchent de les édifier par leur piété qu'ils poussent jusqu'à la bigoterie: d'un autre côté, les jeunes Libertins que l'on y envoie de Paris, ne leur portent pas trop bon exemple, s'amusant qu'à caresser leurs Femmes, leurs Filles; chantant des chansons abominables, en un mot poussant la malignité de leur débauche jusqu'à l'excès.

Enfin, pour le Suédois Kalm, qui séjourne à l'île d'Orléans en 1749, «les habitants sont toujours d'humeur joyeuse et gaillarde»^{168b}.

La chanson de route mérite une mention spéciale, particulièrement au Canada français, où le fleuve et ses affluents constituent le seul système routier qui mène jusqu'aux endroits les plus reculés du pays. Le canot remplace partout le véhicule terrestre. Nos poètes lyriques ne l'ignorent pas, et la chanson de canot succède à la chanson de route. Ainsi le *Retour du soldat* devient chez nous le *Retour des voyageurs*.

Depuis quand chante-t-on à la cadence des avirons? La plupart répondront: «Depuis toujours.» Il n'en fut peut-être pas ainsi au XVII^e siècle, ni même au premier quart du XVIII^e. A cette époque, les longues pérégrinations à travers le continent sont l'affaire des coureurs de bois. Le voyageur, «engagé des compagnies», n'apparaît qu'à la fin du XVIII^e siècle. Découvreur et ambassadeur auprès de l'autochtone, le coureur de bois assume la responsabilité du troc des fourrures, activité indispensable au bon équilibre économique de la colonie.

Plusieurs raisons incitent à croire que la plupart des coureurs de bois ne chantent pas au cours de leurs lointaines randonnées. Fort souvent ils pénètrent dans une contrée hostile et inconnue, où ils ont tout intérêt à passer inaperçu. Le moindre tapage peut donner l'éveil aux tirailleurs agniers, toujours en embuscade. A cette prudence s'ajoute la rigueur des lois. Ne va pas en forêt qui veut, car l'entrée des bois est sévèrement réglementée. Le

^{168a} Le Beau, *op. cit.*, I: 67.

^{168b} Kalm, *op. cit.*, I: 63.

«congé de traite»¹⁶⁹, passeport nécessaire à tout trafiquant de fourrures, n'est supprimé que le 28 novembre 1698. Ceux qui trafiquent clandestinement s'exposent à des punitions exemplaires¹⁷⁰. Le coureur de bois devient une sorte de hors-la-loi qu'on traque sans pitié. A l'automne de 1709, le sieur de Croisil en tue un à coups de fusil, sans être inquiété par la suite¹⁷¹. Enfin, au printemps de 1716, la peine du fouet aggrave celle des galères; il y a donc un double châtiment infligé aux habitants qui restent dans les bois sans autorisation officielle¹⁷².

L'homme qui vit dans de telles conditions peut-il manifester une gaieté exubérante? Et s'il n'y avait que cela... Tout voyage dans les «hauts» entraîne une longue et pénible séparation d'avec les siens. Si on montait quérir des paquets de castor pour redescendre aussitôt, passe encore. Mais chaque expédition contraint à un interminable et ennuyeux hivernement parmi des autochtones qui ignorent tout de la sociabilité européenne. Point question de chanter ou de danser avec ses hôtes.

Le voyage ne comporte pas seulement des risques, il a aussi ses inconvénients. Quel est le nombre des canotiers dans chaque embarcation? En 1636, Sagard le fixe à trois hommes¹⁷³. Étant à Montréal, le 20 juin 1684, La Hontan note qu'une douzaine d'hommes prennent ordinairement place dans les grands canots qui servent aux expéditions militaires et aux lointaines pérégrinations¹⁷⁴. Charlevoix corrobore cette affirmation en mai 1721¹⁷⁵. Trois ans plus tard, Lafitau précise qu'il «y en a (des canots) de différentes grandeurs, de 2. de 4. jusqu'à 10. places distinguées par des barres de traverses»¹⁷⁶. Selon Le Beau, en 1738, les mêmes embarcations contiennent une dizaine de places¹⁷⁷. Au dire d'un voyageur, qui séjourne en Nouvelle-France vers 1753, l'équipage de la plupart des canots se chiffre ordinairement à quatre hommes¹⁷⁸.

Le nombre de canotiers dans chaque embarcation suffirait, bien sûr, à susciter une gaieté collective. Mais les contrats et les formules d'engagement révèlent une grande sévérité de la part du marchand équipeur. Les archives notariales foisonnent de pareils exemples. Selon l'expression consacrée, «tout bon Et fidel domestique Voiageur» ne doit chercher que le profit de son employeur et veiller sur les marchandises, vivres, ustensiles et fourrures qu'on lui a confiés. Une fois à terre, point question de courir les bois à sa guise; tous les produits de la chasse et de la pêche vont au patron.

Il y a plus. Durant le trajet, on ne prend pas place n'importe où dans l'embarcation, et une fois cette place déterminée, on ne la change pas à son gré. On est «milieu», «devant», «derrière», ou encore «devant et

¹⁶⁹ Permis accordé à certaines personnes en vue du troc des pelleteries avec l'autochtone.

¹⁷⁰ RAPQ, 1942-1943, 421. (Cf. Correspondance entre M. de Vaudreuil et la Cour. MM. de Vaudreuil et Raudot au Ministre, le 13 novembre 1709.)

¹⁷¹ *Loc. cit.*

¹⁷² *Nouvelle-France. Documents historiques*, I: 115. (Cf. Contre les Renards et amnistie pour les coureurs des bois, 28 avril 1716.)

¹⁷³ Sagard, *Histoire*, III: 795.

¹⁷⁴ La Hontan, *Voyages*, I: 40.

¹⁷⁵ Charlevoix, *op. cit.*, III: 193.

¹⁷⁶ Lafitau, *op. cit.*, III: 194.

¹⁷⁷ Le Beau, *op. cit.*, I: 95.

¹⁷⁸ *Voyage au Canada*, par J. C. B., 50.

derrière» de canot. Le 19 août 1733, Jacques Janis, de Québec, s'engage «à aider à Conduire une Canotté de Marchand»¹⁷⁹ (aux postes des Miamis et des Oujatanons) Et tenir la place de devant du Canot Et Redescendre une Canotté de peltries l'année prochaine»¹⁷⁹. A la mi-juillet 1760, Joseph Varin, Joseph Leclerc et Antoine Ménard acceptent de se rendre au Grand-Portage et au Sault-Sainte-Marie, respectivement comme «Derrière Dun Canot»¹⁸⁰, «Pour Le Devant ou Le Derrière dun Canot»¹⁸¹ et «Pour Le devant dun Canot»¹⁸².

D'aussi grandes difficultés et d'aussi sévères consignes n'incitent pas les hommes à chanter ou à se divertir en groupe. En tout cas, les textes de l'époque ne mentionnent pas de semblables amusements. Mais, vers le milieu du XVIII^e siècle, les lois et les coutumes s'assoupliront, et la vie deviendra plus facile. En 1752, l'ingénieur Franquet, en route pour Trois-Rivières, s'arrête à Batiscan. Les hommes qui l'accompagnent, écrit-il, «trempés par des grosses pluies se mettent à chanter»¹⁸³. L'année suivante, un visiteur qui séjourne à Montréal décrit les habitants du lieu comme de «bons voyageurs, conduisant bien leurs canots toujours en chantant»¹⁸⁴.

Nous sommes en pleine période de transition. Le coureur de bois, type social du XVII^e siècle, cède graduellement sa place au voyageur, qui, au XIX^e siècle, dominera les rivières. Dans l'entretemps, le pays s'humanise, se civilise. Désormais la terre porte l'empreinte des hommes qui la parcourent depuis des décennies. Artisan des grandes exploitations forestières, le voyageur circule maintenant sur des rivières aux bords garnis d'habitations qui forment grappe autour d'un clocher à deux lanternes. A l'anxiété du bivouac, cible de la guérilla iroquoise, succèdent le calme et l'hospitalité du village riverain, où l'on boit et chante sous le regard d'une complaisante hôtesse. La gaieté ne supporte pas de cloisonnement. Contrairement au coureur de bois, le voyageur clame volontiers sa joie sur terre comme sur l'eau. Historiquement parlant, il est le barde nomade, alors que son prédécesseur, le coureur de bois, est un trafiquant nerveux et inquiet de l'hostile présence autochtone. Rien d'étonnant que les chants d'aviron ne soient pas coutumes courantes avant le milieu du XVIII^e siècle.

Vers 1799, Weld remonte le Saint-Laurent, en route pour Kingston. Le travail des canotiers est particulièrement difficile aux Mille-Îles, ce qui ne les empêche pas de chanter à plein gosier. Et le narrateur de préciser¹⁸⁵:

The French Canadians have in general a good ear for music and sing duets with tolerable accuracy. They have one very favourite duet amongst them, called the "rowing duet", which as they sing they mark time to with each stroke of the ear; indeed, when rowing in smooth water, they mark the time of most of the airs they sing in the same manner.

¹⁷⁹ Engagement de Jacques Janis au s^r bellecarr de richerville. 19^e août 1733. François Lepailleur. AJM.

¹⁸⁰ Engagement de Joseph Varrin dit La Pistolette par Le s^r Giasson pour m^r Villebon. Le 11 Juillet 1760. François Simonnet. AJM.

¹⁸¹ Engagement de Joseph LeClerc par Le S^r Giasson pour m^r villebon. Le 11^e Juillet 1760. François Simonnet. AJM.

¹⁸² Engagem^t d'Antoinette mesnard par Le s^r Giasson pour m^r villebon. Le 12 Juillet 1760. François Simonnet. AJM.

¹⁸³ Franquet, *op. cit.*, 60.

¹⁸⁴ *Voyage au Canada*, par J. C. B., 48.

¹⁸⁵ Weld, *op. cit.*, 274.

Les haltes aux villages riverains procurent d'agréables moments. Dès le premier quart du XIX^e siècle, un Français, Dainville, parle «de ces jolies villageoises . . . formant des groupes à la porte de leurs maisons dans les belles soirées de septembre, et filant, en s'accompagnant de chansons rustiques»¹⁸⁶.

Les instruments de musique

Dans un pays neuf comme la Nouvelle-France, il est relativement plus facile de s'adonner à la musique vocale qu'à la musique instrumentale. Aux prises avec les exigences quotidiennes de son nouveau milieu, le colon n'a guère le temps de s'embarrasser de violons et de flûtes. Cela explique la carence d'instruments musicaux à toutes les époques. Il est vrai qu'on s'amuse au son de deux violons lorsque le sieur Couillard se marie à Québec, le 27 novembre 1645¹⁸⁷. Un mois plus tard, «St. Martin iouoit du violon»¹⁸⁸ durant la messe de minuit célébrée au même endroit. Bien plus, «il y auoit encore vne fluste d'alemagne, qui ne se trouua pas d'accord»¹⁸⁹. Trois ans plus tard, en pareille occasion, on fait de la «musique avec violes»¹⁹⁰, au moment de l'élévation. C'est à peu près tout.

Le dépouillement des archives notariales confirme l'absence d'instruments de musique en Nouvelle-France, notamment dans la région montréalaise. De 1642 à 1760, il en est à peine mentionné deux ou trois dans quelque douze cents inventaires de biens. Ces rarissimes instruments n'apparaissent qu'aux dernières années du XVII^e siècle, encore l'un d'eux est-il de facture fort primitive. Le Suisse Jacques Bizard¹⁹¹ meurt à Montréal et est inhumé dans l'église du lieu, le 6 décembre 1692. L'inventaire de ses biens n'est dressé que huit ans plus tard, soit vers la mi-août 1700. De tous les effets alors énumérés, retenons «un Luth ou Guitarre de Nulle valleur»¹⁹². Si l'on s'en tient à cette appréciation, l'instrument ne devait pas servir fréquemment. Vers le même temps, Jacques Le Picard de Noré Demesny, chevalier de l'ordre militaire de Saint-Louis et capitaine d'une compagnie des troupes de la marine, habite une maison qui a pignon sur la rue Notre-Dame à Montréal. Il est l'époux de Renée Chorel. Lorsqu'un tabellion inventorie ses biens, le 21 février 1714, il est question d'un «CifLet dos Estimé Diz sols»¹⁹³. Peut-on considérer un simple sifflet comme un véritable instrument à vent? Ne s'agirait-il pas plutôt d'un appeau?

La présence de ce dernier instrument porte à réflexion. Il rappelle l'absence, en Nouvelle-France, d'instruments champêtres, tels le flageolet, le hautbois et la flûte. Comment expliquer cette carence chez nos ruraux, alors qu'on trouve de ces instruments un peu partout en Europe? Serait-ce

¹⁸⁶ Dainville, *op. cit.*, 484.

¹⁸⁷ *Journal des Jésuites*: 14.

¹⁸⁸ *Ibid.*, 20.

¹⁸⁹ *Loc. cit.*

¹⁹⁰ *Ibid.*, 111.

¹⁹¹ Fils de David Bizard et de Guillemette Robert, de Neufchâtel, il est major de Montréal et époux de Jeanne-Cécile Closse.

¹⁹² Inventaire des biens de feu M^r Bizard fait à la req^{te} de Mr Bergeres & dam^{lle} Moyen. 13 & 14 Aoust 1700. Anthoine Adhémar, 5268. AJM.

¹⁹³ Inventaire Des Biens de M^r de Noré Demesny. 21^e febvrier 1714. Anthoine Adhémar, 9470. AJM.

à cause de la rigueur de notre climat? Probablement pas, car notre temps estival est aussi clément que celui de plusieurs provinces métropolitaines. D'ailleurs, l'Indien dispose depuis longtemps d'un instrument semblable à la flûte du berger méridional. En plein XIX^e siècle, Dainville en fait cette description¹⁹⁴:

La flûte ou le chalumeau sauvage est un jonc épais, que l'on perce de huit ou neuf trous sur la même ligne. Elle a deux pieds au plus de longueur. On la tient comme le flageolet et le hautbois; et le son qu'elle rend, au moyen d'une embouchure, quoique très-aigu, assez semblable à un sifflet, ne manque pas d'une certaine harmonie, et serait susceptible d'agréable modulations.

Malheureusement, conclut le voyageur, «les sauvages ne savent jouer aucun air sur cette flûte, et quand ils en obtiennent un son, ils se croient fort habiles. Cependant on en voit beaucoup qui aiment cet instrument avec passion; souvent le sauvage, assis au feu de sa cabane, reste des heures entières à en tirer des notes, rares et plaintives.»¹⁹⁵

Ces monotones mélopées ont-elles agacé le blanc au point de lui faire prendre en aversion les instruments à vent? Nul ne le sait. Chose certaine, c'est que flûte, hautbois et flageolet n'ont pas la faveur de nos habitants. Il est vrai que Thomas Sabourin, «joueur de hautbois de la Cie de Vaudreuil»¹⁹⁶, hiverne à Québec en 1699, mais c'est un musicien militaire, ce qui n'a rien à voir avec nos artistes du terroir.

On n'imagine pas de veillée populaire sans le violon, qu'il convient d'appeler l'instrument national du Canada français. Pourtant le violon ne sera pas adopté avant la seconde partie du XVIII^e siècle. Parlant du régime seigneurial, Munro écrit cependant: «The people were fond of music, and seemed to have obtained great enjoyment from their rasping, home-made violins. Every parish had its fiddler . . .»¹⁹⁷ Affirmation discutable quant à l'époque où cet instrument fait les frais de la danse. Par contre, la plupart des violons sont façonnés par des habitants doués, qui s'improvisent luthiers. Jusqu'à ces dernières décennies, on trouvait de ces artisans dans plusieurs localités du Québec.

Vers le même temps, les inventaires de ferme, dressés dans les régions de Montréal et de Québec, révèlent de rarissimes présences de violons. Mentionnons qu'en 1824 un cultivateur de Rigaud, Alexis Servant, dispose d'«un Volin (violon)» estimé à quelque deux livres¹⁹⁸.

La danse

C'est le divertissement discuté par excellence. Chez la bourgeoisie comme chez le peuple, il est frappé de la vindicte ecclésiastique dès les premières heures de la colonie. La danse est toujours à déconseiller, notamment les dimanches et jours de fêtes. Le 16 janvier 1691, Monseigneur de Saint-Vallier exhorte les confesseurs à éloigner les pénitents des assemblées

¹⁹⁴ Dainville, *op. cit.*, 154.

¹⁹⁵ *Loc. cit.*

¹⁹⁶ Inventaire d'une collection de pièces judiciaires, I: 32.

¹⁹⁷ William Bennett Munro, *op. cit.*, 119.

¹⁹⁸ Inventaire des biens d'Alexis Servant. Le 28 août 1824. L.G.M. Dubrul. AJM.

où l'on danse¹⁹⁹. Mais la danse est un art par lequel l'individu extériorise ses attitudes et ses pensées, et nulle contrainte ne saurait le priver de ce besoin. Lorsque Antoine Martin dit Montpellier épouse Denise Sevestre à Québec, le 18 juin 1646, «on y dansa vne espece de balet, scavoir 5. soldats»²⁰⁰. Le marié, fils de Jean Martin et d'Isabelle Côté, de Xiste (Montpellier), est inhumé à Québec le 11 mai 1659.

Gentilshommes et roturiers témoignent d'un goût commun pour la danse. Au fait, que danse-t-on? Le quadrille et le menuet se partagent la faveur de la noblesse, de la bourgeoisie et de la paysannerie. En Nouvelle-France, habitant et gentilhomme dansent le menuet, signe que l'on se soucie peu des barrières sociales. Voyons ce qui se passe chez les personnes de qualité.

Elles semblent consacrer beaucoup de temps à ce divertissement. Si les dimensions du parquet ne permettent pas aux danseurs d'évoluer à leur guise, vite on se transporte chez un voisin complaisant. Madame Bégon l'écrit à son fils, le 9 février 1747: «Les dames et demoiselles, dit-elle, ont eu un beau bal ce soir que M. l'intendant leur donne et, comme sa maison est trop petite, il a pris tout le bas de celle de M. Varin qu'il a demeublée de tout et y a fait porter des chaises de paille et tout ce qu'il faut pour son bal»²⁰¹. Au dire de l'épistolière, on s'est follement amusé, car «on n'est sorti du bal que ce matin à six heures et demie»²⁰². Il appert même que ces réunions manquent de décorum. Certaines dames, plus vindicatives, en prennent ombrage. «Je n'ai su qu'aujourd'hui, confie madame Bégon à son fils quelques jours plus tard, que Mme Duplessis avait été fort mécontente dans le bal de ce qu'apparemment les honneurs dus à ses filles ne leur avaient point été rendus. Elle sortit, ou du moins en fit la mine, vers onze heures, en disant qu'il y avait assez longtemps qu'on lui faisait des malhonnêtetés. On la fit rentrer et ne sais pas les suites»²⁰³.

Le vin aidant, les bals prêtent parfois à des scènes disgracieuses. Comment danser avec grâce le menuet quand on a bu à en perdre l'équilibre? L'épistolière en fait réflexion, le 21 décembre 1748²⁰⁴:

Il y a eu de belles souleries hier, au dîner chez M. de Lantagnac. Tous furent, comme on me l'avait dit, cher fils, danser un menuet avec peine; puis il fut conclu qu'on irait chez Deschambault manger la soupe à l'oignon. Il y fut bu encore beaucoup de vin, surtout cinq bouteilles entre M. de Noyan et St-Luc qui, comme tu penses, restèrent sur place. On mit Noyan dans une carriole en paquet et on l'amena chez lui.

La présence d'étrangers n'incite pas nos compères à une meilleure tenue. Le 28 janvier 1749, tout Montréal est en effervescence pour accueillir des envoyés britanniques. Le commissaire-ordonnateur Varin les reçoit à un grand dîner, auquel assistent le baron de Longueuil, le garde-magasin Martel, Noyan, officier qui a servi avec distinction dans les postes des «hauts»,

¹⁹⁹ *Mandements*, I: 278.

²⁰⁰ *Journal des Jésuites*: 52.

²⁰¹ RAPQ, 1934-1935, 36.

²⁰² *Ibid.*, 10.

²⁰³ *Ibid.*, 37.

²⁰⁴ *Ibid.*, 31.



Henri Julien, *La danse chez «Batissette» Auger, de Lanoraie*
La Chasse-galerie and Other Tales (H. Beaugrand),
Montréal, 1900: 24. *Almanach du peuple*, 1927: 357.

Lantagnac et quelques autres. Les joyeux convives se lèvent de table vers les quatre heures, après avoir consacré plus de temps à boire qu'à régler les affaires de l'État.

La journée a trop bien commencé pour se terminer ainsi. On décide d'organiser un bal pour le soir, et le fonctionnaire Martel entreprend de recruter des danseuses. Passablement gris, il s'amène chez madame Bégon, qu'il trouve seule au coin du feu. «Je cherche des demoiselles, lui dit-il, pour mener danser chez M^{me} Varin, elle m'a priée de lui en aller chercher»²⁰⁵. A cela la maîtresse de céans répond sèchement: «Il n'y en a point ici, et vous ferez bien de voir ailleurs»²⁰⁶.

Mais Martel ne paraît pas avoir reçu le même accueil partout, puisque plusieurs demoiselles acceptent de se rendre à la soirée. Tout se serait bien passé si de Noyan n'eût voulu se mêler aux danseurs. Le lendemain, toute la ville rit de son aventure, que madame Bégon narre ainsi: «M. de Noyan, voulant danser chez M. Varin, où est l'assemblée, est tombé en coulant son menuet, sa perruque d'un côté et lui de l'autre. J'ai regardé cela onéreux devant les Anglais»²⁰⁷. On a tout de même un peu de fierté nationale.

Bourgeois et gentilshommes lèveraient le pied jusqu'à négliger leurs devoirs religieux. Certains maris s'accommodent mal de pareilles sauteries. Vers la mi-février 1749, une narratrice résume ce qui se constate à Montréal²⁰⁸:

Il est heureux, cher fils, pour tous ceux qui se livrent à la danse, qu'ils aient deux jours à se reposer, car je crois qu'ils en mourraient: ils sont sortis ce matin du bal à six heures. Je ne doute point qu'une partie de tout cela ne fasse point de Pâques et surtout ceux qui iront à la comédie qui doit se jouer les 3 derniers jours gras. Toutes les dames et demoiselles de la ville étaient hier priées, jusqu'à M^{me} du Vivier qui y a dansé jusqu'à ce matin. De Muy disait après dîner qu'il ne voulait plus que sa femme et sa fille y fussent et qu'il ne convenait point de passer les nuits à danser et dormir le jour, pendant que le saint sacrement est exposé. Je ne sais s'il soutiendra cela aisément.

La danse est non moins populaire chez le peuple. Pour La Potherie, qui séjourne en Nouvelle-France dans la première partie du XVIII^e siècle, les Canadiennes «ont de l'esprit, de la délicatesse, de la voix, & beaucoup de disposition à danser»²⁰⁹. Anburey corrobore ces dires en janvier 1777: «Les Canadiens ont, pour la danse, le même goût que les François; & ils se rassemblent presque tous les soirs tantôt dans une maison & tantôt dans une autre, pour se livrer à ce divertissement»²¹⁰. Un autre voyageur, Weld, parle dans le même sens en 1799: «Some of the lower classes of the Franch Canadians have all the gaiety and vivacity of the people of France; they dance, they sing, and seem determined not to give war to care . . . »²¹¹ Le même narrateur précise que l'hiver est la saison propice aux amusements,

²⁰⁵ *Ibid.*, 33.

²⁰⁶ *Loc. cit.*

²⁰⁷ *Ibid.*, 32.

²⁰⁸ *Ibid.*, 37.

²⁰⁹ La Potherie, *op. cit.*, I: 279.

²¹⁰ Anburey, *op. cit.*, I: 127. Lettre XV. De Montréal, le 28 janvier 1777.

²¹¹ Weld, *op. cit.*, 194.

puisque «the inhabitants meet in convivial parties at each other's houses, and pass the day with music, dancing . . . »²¹² Ces opinions sont partagées par Heriot, quelques années plus tard: «The whole people of the Canadian inhabitants are remarkably fond of dancing, and frequently amuse themselves at all seasons with the agreeable exercise»²¹³.

Retenons que le menuet n'est pas, au Canada français, une danse exclusivement aristocratique comme en Europe. Ici, il se danse aussi bien sous le toit de l'habitant que dans le salon du bourgeois ou du gentilhomme. Un négociant anglais de Québec, Joseph Hadfield, en témoigne dès 1785. Le 2 août de la même année, le narrateur est invité à la nocce des Larivière, à Sainte-Foy. Quelque vingt calèches prennent part au cortège. Chez la mariée, Hadfield est invité à danser le menuet avec les gens de la fête^{213a}. Lambert parlera à son tour du menuet, dès le début du XIX^e siècle. Les «dances carrées» avec meneur apparaissent vers le même temps. Écoutons le narrateur: «Minuets, and a sort of reels or jigs, rudely performed to the discordant scraping of a couple of vile fiddlers conclude the festival, or "jours gras"»²¹⁴. Le menuet fait encore partie de la tradition populaire durant les décennies qui suivront, comme l'écrit Pamphile Le May à la fin du XIX^e siècle. Parlant des veillées d'antan, l'écrivain rappelle que, parmi les danseurs, il se trouve des vieillards qui «aiment à nous donner une leçon de grâces . . . corporelles, le menuet précieux et mignard, avec ses salutations incessantes et ses gestes doucereux»^{214a}.

Quoi qu'on pense, le menuet sera dansé à une époque relativement plus récente. Par Marie-Louise Galipeau, par exemple, qui a vu le jour à la Pointe-aux-Trembles (Montréal), le 2 mai 1832. Fille de Narcisse et de Marie Chalifoux, elle épouse Édouard Bastien, menuisier de Montréal, en l'église Notre-Dame, le 2 juin 1851. Vers 1910, Marie-Louise Galipeau danse le menuet avec son petit-fils, Eugène Bastien, né le 28 août 1876. À défaut de musique, ils chantent en dansant²¹⁵:

Quatre pas du côté de la huche,
Quatre pas du côté du lit,
Quatre pas revenez ici,
Embrasse-la donc, mon fils José,
Foute . . . elle ne veut pas.

Le quadrille est aussi à la mode. Selon Bélisle, il groupe un nombre pair de couples qui exécutent des contredanses²¹⁶. Encore faut-il distinguer le quadrille français du quadrille américain. Le premier, qu'on danse au XVIII^e siècle, comprend généralement cinq figures: le pantalon, l'été, la

²¹² *Ibid.*, 225.

²¹³ Heriot, *op. cit.*, 257.

^{213a} *Journal* de Joseph Hadfield (cf. *Le Bulletin des recherches historiques*, vol. 69, n° 2, p. 74).

²¹⁴ Lambert, *op. cit.*, I: 174.

^{214a} P. Le May, *op. cit.*, 15.

²¹⁵ Communication de monsieur Eugène Bastien, Montréal, 1959.

²¹⁶ Louis-Alexandre Bélisle, *Dictionnaire général*.



Henri Julien, *Le cotillon.—Le diable des Forges* (Louis Fréchette)
Almanach du peuple, 1904: 110.

poule, la pastourelle et la finale. Plus tard, les danseurs qui exécutent le quadrille américain font la promenade, le moulinet²¹⁷, les chevaux de bois, la corbeille et la farandole finale.

Parmi les danses du XIX^e siècle, mentionnons la «coquette», qui groupe de dix à quinze couples de danseurs. Cette ronde comporte les mouvements suivants: valse, «refoulage», avec les hommes au centre et les femmes faisant cercle, même chose répétée inversement, puis le «tournage». Le danseur change de compagne à chaque mouvement²¹⁸.

Toujours au chapitre de la danse, un refrain de notre enfance nous intrigue particulièrement. Il y en a peu qui n'aient fredonné:

Si papa voulait, la guénille, la guénille,
Si papa voulait, la guénille volerait...

Il ne semble avoir aucune relation entre «guénille» et danse. Dans le présent contexte, la première appellation serait plutôt une déformation de guédillée, danse bretonne au tempo vif et agité²¹⁹. Originellement on devait dire: «Si papa voulait, la guédillée volerait», au lieu de «guénille» comme présentement.

Une gaieté proverbiale règne durant toutes les soirées dansantes. Lambert en témoigne vers 1814²²⁰:

The natural gaiety sprightliness of manners peculiar to the French people, no doubt gave rise to the fascinating accounts which have been given of society in Canada. The long winters were particularly favourable to dancing, an amusement of which these French are passionately fond, and till within these few years, parties used to meet at each other's houses, or at some convenient place a few miles out of town, for the purpose of enjoying that national amusement.

La danse carrée ou le *reel* avec meneur²²¹ n'apparaît, semble-t-il, qu'à la fin du XVIII^e siècle. Comme jadis, d'aucuns préfèrent l'atmosphère de l'auberge à celle du foyer. Durant la saison hivernale, des danses publiques ont lieu régulièrement à l'hôtel Union de Québec²²².

Les habitants de Trois-Rivières affectionnent pareillement ces réunions, comme le confirme un voyageur²²³:

Sometimes assemblies are held at one of the taverns; in which there is a subscription ball once fortnight during the winter season; but unless the genteel part of the society are on good terms with each other, very few attended, and scarcely enough can be found to make up a dance. In the winter of 1807, the military gentlemen subscribed, but would not attend because some persons were admitted to whom they disapproved of; in consequence of which there was a paucity of gentlemen, which obliged the ladies to take one another for partners, and dance down by themselves.

²¹⁷ Figure dans laquelle les danseuses d'un quadrille, réunies par la main droite et donnant la main gauche à leurs cavaliers, font un tour complet.

²¹⁸ Communication de monsieur Ovide Voghel, Saint-Marc-sur-Richelieu, 20 août 1961.

²¹⁹ Jean-Michel Guilcher, *op. cit.*, 296.

²²⁰ Lambert, *op. cit.*, I: 297.

²²¹ *Ibid.*, I: 305.

²²² *Loc. cit.*

²²³ *Ibid.*, I: 496.

Fatigués d'un tel comportement, certains iront s'amuser à la danse-spectacle. «The last summer, narre Lambert, I was there (Trois-Rivières), a man and his wife amused the inhabitants for a few nights by dancing blindfold over a dozen eggs . . .»²²⁴

Au dire de voyageurs étrangers, la danse est une véritable «passion nationale»²²⁵. Les longs hivers favorisent ces réjouissances populaires. Selon Lambert, ces «sociable little dances and entertainments . . . kept the inhabitants in continual motion during a long and tedious winter . . .»²²⁶

Vu son rythme endiablé, le *reel* va devenir la danse favorite des veilleux. Dainville le note vers 1824. Aux soirées, écrit-il, «des danses bruyantes et vives se succèdent sans interruption»²²⁷. Reste le témoignage du capitaine Basil Hall, qui séjourne sur la côte de Beaupré, vers 1828. Un soir, il quitte la petite auberge où il loge, pour visiter le voisinage avec un compagnon. A peine ont-ils fait quelques pas qu'ils «heard people singing in different quarters, and though we saw no dancing, précise le narrateur, there was every appearance of hilarity and contentment, untarnished by any thing like poverty of wretchedness»²²⁸.

On s'étonne que la danse ait connu une telle vogue, malgré la rigidité des mœurs du temps. Nous avons vu que ce divertissement est condamné par l'autorité cléricale. Cette sévérité trouve son écho dans le folklore. L'aventure de Rose Latulippe ou la visite du beau danseur en fait foi.

La littérature orale

La littérature orale joue un rôle de première importance dans les divertissements populaires au Canada français. Outre la chanson, la littérature orale comprend le conte, la légende, le dicton, le présage, la conjuration et l'intersigne²²⁹. Ces récits, où se mêlent le surnaturel et le fantastique, ont déjà fait le sujet d'études sérieuses de la part de folkloristes chevronnés comme Adélard Lambert, Marius Barbeau, Édouard-Zotique Massicotte, et plus récemment Carmen Roy et Luc Lacourcière. Il n'est pas de notre compétence de traiter du conte et de la légende en terre québécoise. Qu'il suffise de rappeler que ces narrations constituent un répertoire fort nombreux qu'on s'est transmis comme un patrimoine culturel. Luc Lacourcière disait justement à des congressistes réunis à Kiel, le 21 août 1959: «Dans la propagation des contes populaires en Amérique du Nord, les populations de langue française ont joué un rôle prépondérant . . .»²³⁰

Il n'y a pas, chez nous, de soirée de contes comme on l'entend en France, où parents, voisins et amis s'assemblent pour écouter les récits fantastiques qui tombent des lèvres du conteur. Sauf exception, le conte et la légende se récitent ici dans le cadre strictement familial. Ils ne sont pas au programme de nos soirées de danse ou de chant, mais on les raconte aux membres de la famille, le soir, au coin du feu.

²²⁴ *Ibid.*, I: 497.

²²⁵ *Ibid.*, I: 484.

²²⁶ *Ibid.*, I: 208.

²²⁷ Dainville, *op. cit.*, 484.

²²⁸ Hall, *op. cit.*, I: 398.

²²⁹ Fait considéré superstitieusement comme l'annonce d'un événement à survenir ou survenu loin de nous. C'est ordinairement un présage de mort.

²³⁰ *Le conte populaire français en Amérique du Nord*: 1.

Généralement, le répertoire du chanteur et celui du conteur n'ont pas le même rayonnement. Le premier est d'ordre paroissial, alors que le second est à l'échelle familiale. Transmis de père en fils, le répertoire de contes est souvent considérable. N'est pas conteur qui veut. A une bonne mémoire doit s'ajouter un sens théâtral inné. Le geste, l'intonation et le masque du narrateur sont de première importance pour rendre le récit vrai, animé et authentique.

La légende est ordinairement plus moralisatrice que le conte. Malhonnêteté, paresse, irréligion et luxure y trouvent leurs châtiments. Mais le Canadien affectionne plus encore les intersignes. La solitude et le climat favorisent pareilles récitations. Le soir, dans la pénombre de la cuisine, on prend plaisir à écouter l'aïeul narrer des événements qui ont présagé la mort d'un parent ou d'un ami, ou encore les «messages» de tel ou tel défunt en quête de messes ou de prières pour le soulagement de son âme.

LES JEUX

Dès le XVII^e siècle, fonctionnaires, coureurs de bois, officiers et soldats jouent avec frénésie jusque dans les postes les plus éloignés de Québec et de Montréal. Gages et soldes, qui ont coûté tant de risques et de labeurs, sont engloutis au hasard des cartes et des dés. Pour les administrateurs de la colonie, pareille situation ne sera pas de tout repos.

La passion du jeu dans la colonie

La population sédentaire n'échappe pas à un tel dérèglement. C'est pourquoi, le 22 novembre 1726, l'intendant Claude-Thomas Dupuy défend «aux cabaretiers de donner à jouer aux dés ou aux cartes dans aucune chambre de leur maison et cabaret, comme aussi d'y laisser fumer, sous peine de dix livres d'amende par chaque joueur ou fumeur qui y sera trouvé...»²³¹

Va-t-on cesser de risquer son avoir au jeu comme le voudrait Dupuy? Non pas. Surtout que l'exemple vient parfois de haut. Pour sa part, Bigot joue avec frénésie. En 1756, il passe la nuit de Noël à jouer et à perdre avec régularité. Un soir de février 1758, il est en moins d'une heure soulagé de quelque quinze cents louis²³². Dans l'espoir de gagner, tous ces joueurs malheureux inventent de nouveaux jeux, souvent malhonnêtes. La cour doit sévir contre des passe-temps aussi peu orthodoxes. Une ordonnance interdit bientôt les jeux de tingue, le passedix, les deux dés, le quinquenove, la mormonique, le hoca, la bassette, le pharaon, le lansquenet, la dupe, le biribi, la roulette, le pair ou non, le quinze et les petits paquets²³³.

Les divers jeux

Sauf exception, l'habitant fait preuve de plus de sagesse: jouer est pour lui un simple divertissement. Les cartes restent le jeu le plus courant. En décembre 1684, les proches du Montréalais de Belestre disposent de «trente deux jeux de Cartes a Cinq Sols le Jeu»²³⁴. Vers le même temps, autre

²³¹ *Ordonnances et jugements des gouverneurs et intendants du Canada*, III: 447-448.

²³² Douville et Casanova, *La vie quotidienne en Nouvelle-France*: 219.

²³³ *Loc. cit.*

²³⁴ Inventaire des biens de Monsieur de BelEstre. 12^e Xbre 1684. Bénigne Basset. AJM.



Edmond-J. Massicotte, *Les joueurs de dames.*—*Les marionnettes* (Louis Fréchette)
Almanach du peuple, 1912: 269.

présence d'une «dousaine Jeu de Cartes a Trois livres dousaine»²³⁵ en la maison que le sieur de Brucy possède rue Saint-Paul. Il n'y a pas d'endroit à Montréal où l'on s'amuse en aussi joyeuse compagnie qu'au cabaret de la Folleville. Le 9 avril 1686, un tabellion est chargé d'inventorier les biens qui s'y trouvent. Parmi ceux-ci, on relève «quatre Jeux de Cartes»²³⁶. Il y aura désormais un jeu de cartes dans presque toutes les maisons d'habitants. Peut-il en être autrement quand il est facile de s'en procurer un à bas prix? Au mois d'octobre 1689, la famille Sabourin, qui demeure rue Notre-Dame, dispose à elle seule de «deux douzaines de Jeu de Cartes Estimé à quatre Livres La douzaine»²³⁷. Le sieur Legay en possède un plus grand nombre en 1697. Parmi ses biens, se trouvent «dix Neuf douzaines de Cartes a Jouer Estimées a trois Livres douze sols La douzaine»²³⁸. La plupart des jeux, de qualité inférieure, se vendent à bas prix. Au printemps de 1703, le marchand Jacques Douaire Bondy a «trente Jeux de Cartez a Jouer fort Communs»²³⁹, qui se détaillent à quatre sols chacun. Plus tard, en 1734, autre présence de «dix douzaines Cartes à Jouer à dix huit Livres la grosse»²⁴⁰, chez Pierre Guy, de la rue Saint-Paul à Montréal.

Les cartes ne sont pas réservées aux seuls membres de la famille, elles procurent aussi d'agréables moments aux gens de tout acabit. En mars 1678, de bonnes âmes préviennent les autorités que des jeunes gens s'assemblent dans des maisons de Montréal pour jouer aux cartes et boire jusqu'aux petites heures de la nuit. Raison majeure pour entreprendre des tournées d'inspection destinées à la sauvegarde des mœurs. On frappe à tous les cabarets. Chez la Folleville, des officiers de justice surprennent des gentilshommes à boire et à jouer aux cartes dans une chambre du haut²⁴¹. Au mois de décembre 1680, le curé Frémont, de Montréal, dénonce la vie libertine et scandaleuse du couple Maheu. L'ivrognerie et la paresse du mari sont de notoriété publique. En revanche, sa femme ne se fait aucun scrupule de vendre ses faveurs à Jean-Jacques Patron, marchand du lieu, qui loge occasionnellement chez elle. Plusieurs voisins sont appelés à déposer sur les allées et venues de ce singulier trio, notamment le chirurgien Jean Martinet dit Fonblanche, qui s'est rendu chez les Maheu le jour des Rois de la précédente année (1679). A peine est-il arrivé que Maheu sort du logis presque ivre, alors que son épouse, à l'intérieur, joue aux cartes avec Patron²⁴².

²³⁵ Inventaire des Biens de Monsieur de Brucy. 15e Xbre 1684. Bénigne Basset, AJM.

²³⁶ Inventaire des biens de defunte Anne Lamarque epse de folleville 9 avril 1686. Hilaire Bourguin. AJM.

²³⁷ Inventaire des biens & Esfects de deffunt le sr Sabourin Chaunière. 24 & 25e 9bre 1689. Anthoine Adhémar, 1545. AJM.

²³⁸ Inventaire des biens & Effectz de La Com^{te} de deffunt Le sr Legay de Beaulieu & dam^{lle} Just Cy devant sa veuve. 24e & 25e may 1697. Anthoine Adhémar, 3756.

²³⁹ Inventaire des biens de La succession de deffunt sr Jacques Douaire Bondy. 11 juin 1703. Anthoine Adhémar, 6451. AJM.

²⁴⁰ Inventaire fait a La Req^{te} du Sr Pierre Guy des biens restés apres le Deces d'Elisabet Garreau sa femme. Du 20 juin 1734. Charles-René Gaudron de Chèvremont. AJM.

²⁴¹ E.-Z. Massicotte, «Auberges et cabarets d'autrefois»: 101.

²⁴² Déposition du curé Frémont contre Maheu et sa femme pour conduite scandaleuse. 20 décembre 1680. *Documents judiciaires*, AJM.

A quoi joue-t-on? Le *picquet*²⁴³ semble avoir la faveur du peuple, alors que le *quadrille*²⁴⁴ et le *pharaon*²⁴⁵, plus aristocratiques, font les belles soirées des personnes de qualité. Franquet le remarque, le 27 juillet 1752, lorsqu'il s'arrête chez le gouverneur de Trois-Rivières: «On se désaltère à la glace. Après le dîner une partie de «cadrille»²⁴⁶». Toujours en tournée d'inspection, l'ingénieur du roi se rend à Oka, le 27 février suivant (1753), et loge chez les Sulpiciens. «Après nous être délassés et chauffés chez les prêtres, note-t-il dans ses mémoires, y joués au pharaon, et soupés grandement . . . »²⁴⁷

Citadins et campagnards jouent aux cartes avec le même entrain. Notons qu'un jeu de cartes se vend de plus en plus cher. Celui de Jacques Bourbonnière, de la rivière Chambly, est payé une livre au printemps de 1759²⁴⁸. L'habitant devient un adepte du «card-playing»²⁴⁹, signale Weld tout à la fin du XVIII^e siècle. La même observation s'appliquerait à la bourgeoisie de Québec, où se déroulent régulièrement des «tea and card-parties, in which frivolous remarks upon the weather, the household furniture, or the neighbour's follies, form the chief subjects of evening conversation»²⁵⁰. D'ailleurs, toute la période hivernale ne se passe-t-elle pas aux «private tea and card parties»²⁵¹?

Plus démocratiques, les Montréalais ne s'embarrassent ordinairement pas de ces mondanités. Plusieurs d'entre eux s'assemblent dans les auberges, notamment à la «Holme's tavern»²⁵². Mais la plupart préfèrent veiller chez des parents ou des amis et participer aux «private dances, with tea and card-parties . . . »²⁵³. Notons qu'à Trois-Rivières le picquet est indistinctement le jeu de la bourgeoisie et de la paysannerie. Lambert précise à ce propos²⁵⁴:

A French gentleman of the name of D'ailleboust resides in the town, whose ancestor was governor of Three Rivers and Montreal nearly a century and a half ago. He possesses a respectable independency, which enables him to pass his time agreeably, by gallanting the ladies in the morning, and playing at whist, cribbage, or piquet with them in the evening.

Dès la première partie du XVIII^e siècle, on joue également aux dames. Encore faut-il distinguer le jeu «à la française» du jeu «à la polonaise». Le premier, qui se joue sur le classique damier de soixante-quatre cases avec

²⁴³ On joue indistinctement au picquet normand et au picquet voleur.

²⁴⁴ Ancien jeu de cartes qui n'est autre chose que le jeu du médiateur.

²⁴⁵ La partie s'engage entre un banquier et des pontes, avec un jeu entier. Le banquier mêle les cartes, et chaque ponte fait sa mise, à droite ou à gauche, selon sa volonté. La carte la plus forte fait gagner le côté où elle est posée; le banquier en double alors la mise, tandis qu'il emporte les mises du côté opposé. S'il se produit un doublet, c'est-à-dire que les deux cartes sont pareilles, le banquier emporte la moitié des enjeux de chaque côté. Le banquier doit prévenir lorsqu'il ne lui reste plus que huit cartes en mains. (Cf. Adhémar de Longeville, *Manuel complet de tous les jeux de cartes*: 62.)

²⁴⁶ Franquet, *op. cit.*, 26.

²⁴⁷ *Ibid.*, 150.

²⁴⁸ Inventaire (*sic*) de Jacques Bourbonnière. 4e Mars 1759. Antoine Grisé, 122. AJM.

²⁴⁹ Weld, *op. cit.*, 225.

²⁵⁰ Lambert, *op. cit.*, I: 299.

²⁵¹ *Ibid.*, I: 304.

²⁵² *Ibid.*, I: 524.

²⁵³ *Loc. cit.*

²⁵⁴ *Ibid.*, I: 496.

vingt-quatre pions (douze pour chaque adversaire), est introduit en France dès le XV^e siècle²⁵⁵. Le second, par contre, ne semble pas antérieur au XVIII^e siècle. D'aucuns fixent son apparition vers 1723, dans un café établi à l'hôtel de Soissons, alors que d'autres en accordent la vogue à un Polonais résidant à Paris en 1727. Le jeu «à la polonaise» requiert un damier de cent cases sur lesquelles circulent quarante pions. C'est celui qui se joue actuellement.

Par contre, si l'on en croit les archives notariales, le jeu «à la française» a les faveurs des habitants de la Nouvelle-France. A l'automne de 1700, le sieur de Lamotte, qui habite rue Notre-Dame à Montréal, a «un Jeu de Dames dont treize dyvoire & treize de bois Noirssy Avec son sac»²⁵⁶, d'une valeur d'une livre et cinq sols. Pourquoi treize pions au lieu de douze, comme le veulent les règles du jeu? De toute façon, le damier du sieur Lamotte semble nettement un jeu «à la française».

Autre trace du jeu de dames quelques décennies plus tard. Un Canadien de naissance²⁵⁷, Jean-Pascal Soumande, hiverne à Paris en 1739-1740. Son travail terminé, il se rend quotidiennement au café pour jouer aux dames avec un ami. C'est à la suite de ces rencontres qu'il trouve tragiquement la mort. A six heures du soir, le 7 février 1740, Soumande quitte le café avec ce camarade. La chaussée étant glissante par suite de la gelée, il perd l'équilibre et frappe un officier qui passe près de lui. Ce dernier tire son épée. Le damiste dégaine la sienne, mais avant qu'il ait pu se mettre en garde, il reçoit un coup de lame en plein abdomen. On le transporte chez un chirurgien, où il meurt sans prononcer une seule parole²⁵⁸.

Précisons que les anciens pions ne sont pas circulaires comme les pions modernes. Ils ne sont pas peints, non plus, en deux couleurs, le noir et le rouge. On ne les distingue qu'à leur forme: les uns sont carrés, les autres hexagonaux.

Les échecs sont moins populaires, même si certaines familles bourgeoises ont leur échiquier. Pour tromper la solitude du célibat, le procureur-général Le Verrier joue régulièrement aux échecs avec son entourage, particulièrement avec l'intendant Hocquart²⁵⁹.

Le *galet* est également le passe-temps de plusieurs. Selon Furetière, il s'agit d'un «Jeu où l'on pousse un palet ou une clef sur une longue table, qui est entourée d'une grande raynure ou creux, où si l'on tombe, on perd le coup, aussi bien que quand on est le plus loin du bord»²⁶⁰.

Maintenant que nous sommes fixés sur les règles du jeu, voyons où il se pratique de préférence. A l'automne de 1689, Catherine Nafrechoux, veuve du sieur Sabourin, déclare qu'elle possède «un Jeu de Galet de Neuf pièces

²⁵⁵ E.-Z. Massicotte, *Historique du jeu de dames canadien*: 7.

²⁵⁶ Inventaire des biens de deffunte damlle Alix de la feullée ve de deffunt Mr de Lamotte. 27e 9b' 1700 & Jours suivantz. Anthoine Adhémar, 5419. AJM.

²⁵⁷ Il a vu le jour à Montréal en 1704.

²⁵⁸ E.-Z. Massicotte, *Historique du jeu de dames canadien*: 8.

²⁵⁹ Inventaire d'une collection de pièces judiciaires, II: 357.

²⁶⁰ Antoine Furetière, *op. cit.*, II.



Cornelius Kreighoff, *Les joueurs de domino*.—1854
Collection M^{me} Lorne Pierce. *Canadian Art Series* (Marius Barbeau).

d'Erain»²⁶¹, estimé à neuf livres. Cinq ans plus tard, autre présence d'un «jeu de Galletz avec dix Galletz»²⁶² chez le sieur de Bergères, capitaine d'un détachement de la Marine et commandant au fort Saint-Louis de Chambly. Le dernier jeu est prisé à la somme appréciable de vingt livres.

On s'amuse même au trictrac, avec des dés et des dames, sur un tableau divisé en deux compartiments. Toujours en 1694, le sieur de Bergères a «un TriqueTrac dhebene»²⁶³ évalué à quelque dix-huit livres.

Reste le billard, qui se joue ordinairement dans les auberges urbaines. Ce jeu, que pratiquent de préférence bourgeois et gentilshommes, serait la cause de «dérèglements» dont se saisira l'autorité civile. En avril 1688, le sieur Abraham Bouat, cabaretier de Ville-Marie «Et Maistre dun Jeu de Billard»²⁶⁴, permet que «l'on Jouat lundi dernier lendemain de pasque pandt Les Vespres dudit Jour»²⁶⁵. Plusieurs personnes «assistoient à voir Jouer Ceux qui occupoient led Billard»²⁶⁶. Traduit en justice, l'aubergiste Bouat soutient «q' le sr Boudor marchand qui Jouoit Contre le sr de Blinville Le pria de Les laisser Continuer leur Jeu . . .»²⁶⁷ Malgré cette explication, il n'en sera pas moins condamné à dix livres d'amende, le mercredi 21 du même mois. Il est de nouveau question de billard, l'année suivante, chez Denis Sabourin, qui habite rue Notre-Dame, non loin de l'établissement Bouat. Le tabellion Adhémar y trouve «quatre billards de buyes & six billes dyvoire que Lad veufve chaunière a deClaré appartenir au sr abraham Bouat . . .»²⁶⁸ Plus tard, le 28 février 1692, les sieurs de La Mothe et Tonty conviennent de la location d'une «Maison Scize En cette ditte Ville (Montréal) Rue Nostre dame Concistant (*sic*) En trois Chambres Et un Cabinet, deux des quelles Chambres sont a feu et L'une Dicelles attenant a la Chambre ou est Le Billard dudit sieur de La Mothe . . .»²⁶⁹ A la mort de son propriétaire, le 23 décembre 1700, nous saurons en quoi consiste l'équipement de ce billard. L'inventaire des biens, dressé quelques jours plus tard, fait mention de «quatorse masses de billard amanchées & Six Sans manche trois Chandeliers a plague & dix sept billes divoire Estime Le Tout Ensemble»²⁷⁰ à la jolie somme de cent cinquante livres.

A Québec comme à Montréal, le billard se joue généralement au cabaret. Les parties donnent quelquefois lieu à des disputes qui ont leurs échos devant le tribunal. Il en est ainsi, en 1739, pour le négociant Jean Taché et le sieur Domicourt, lieutenant d'une compagnie de la Marine. La chicane a

²⁶¹ Inventaire des biens & Esfects de deffunt Le sr Sabourin Chauniere. 24 & 25e 9bre 1689. Anthoine Adhémar, 1545. AJM.

²⁶² Inventaire des biens de Monsieur de Bergeres & de feu Dame Anne Richard son Epouse. Onziesme Xbre 1694, Anthoine Adhémar, 3038. AJM.

²⁶³ *Loc. cit.*

²⁶⁴ Registres des audiences, 21e Avril 1688. AJM.

²⁶⁵ *Loc. cit.*

²⁶⁶ *Loc. cit.*

²⁶⁷ *Loc. cit.*

²⁶⁸ Inventaire des biens & Esfectz de deffunt Le sr Sabourin Chauniere 24 & 25e 9bre 1689. Anthoine Adhémar, no 1545. AJM.

²⁶⁹ Bail a Loyer de Maison et Lieux y Esnoncez par Mr de La Mothe a Mr De Tonty 28e febvrier 1692. Anthoine Adhémar, no 2045. AJM.

²⁷⁰ Inventaire des biens de deffunte damlle Alix de la feullée ve de deffunt Mr. de Lamotte. 27e 9b' 1700 & Jours suivantz. Anthoine Adhémar, 5419, AJM.

commencé chez Desmarets, «Cabaretier tenant billard»²⁷¹, alors que demandeur et défendeur s'amusaient à ce jeu.

Les propriétaires de billard sont souvent des méridionaux. Tel Abraham Bouat, originaire de Saint-Rome dans le secteur du Tarn. Serait-ce simple coïncidence? Ou serait-ce le fait que les jeux de boules sont populaires dans le Midi?

Le billard connaîtra autant de popularité au XIX^e siècle. Selon Lambert, qui séjourne au Canada vers 1814, «there are two or three billiard-tables in Quebec, which are frequented by all ranks of people»²⁷².

LES COUTUMES

Agricoles

Différentes coutumes, tant agricoles qu'artisanales, procurent encore d'heureux moments aux Canadiens. Voyons d'abord celles du terroir.

Les premiers rayons d'un soleil printanier sont les signes avant-coureurs du «temps des sucres». Quelle joie que celle d'«aller à la cabane» après un long et rigoureux hivernement! En fut-il toujours ainsi? Si la fabrication du sirop et du sucre d'érable remonte à la première heure de notre histoire, les plaisirs de la *cabane*, par contre, ne semblent pas antérieurs au XVIII^e siècle. Au lieu de pendre le chaudron en pleine forêt, le paysan «fait bouillir» la sève dans la cheminée familiale. C'est qu'on n'«entaille» qu'un petit nombre d'arbres qui encerclent pratiquement la maison. La cueillette et le transport de la sève sont alors choses faciles.

Mais la lisière du bois recule peu à peu sous la cognée. L'homme devra aller quérir de plus en plus loin les produits de la forêt. Alors on «fait bouillir» sur place, c'est-à-dire au milieu de l'érablière, ce qui nécessitera la construction d'un abri ou cabane. En lisant les archives notariales, on a l'impression que cette coutume remonte au commencement du XVIII^e siècle. Quoi qu'il en soit, ce n'est pas d'hier que les *excursions à la cabane* prêtent aux aventures galantes et aux amourettes entre «cousins» et «cousines».

En 1707, Magdeleine Maugras, de Saint-François-du-Lac, n'épargne aucune démarche pour trouver mari. A son dire, un habitant de Berthier, Jean-Baptiste Dubord, aurait tenté de lui ravir son honneur. Et où le séducteur l'a-t-il rencontrée, sinon à la «cabane à sucre»? Il se trouve que la plaignante ne pardonne pas à Dubord de lui préférer une fille de Champlain. La cause est portée devant le tribunal de Trois-Rivières. Parmi les dépositions des témoins, retenons les passages qui nous intéressent.

Sur la sellette, Dubord est questionné: on s'enquiert «Sil nest pas vray quil avoit de l'amityé pour elle (Magdeleine Maugras) et a fait diverses desmarches pour luy parler en particulier et mesmes des rendez vous soit aux fraises au sucre d'Erable qu'il avoit avec elle»²⁷³. A quoi l'accusé répond négativement, non sans reconnaître «avoir esté par deux fois a la Cabane du sucre ou estoit la dite Maugras avec la nommée françoise Cartier, que la

²⁷¹ Inventaire d'une collection de pièces judiciaires, I: 112.

²⁷² Lambert, *op. cit.*, I: 305.

²⁷³ Procès de Magdeleine Maugras contre Jean Baptiste Dubord dit Latourelle, comme séducteur. 31e aoust 1707. Documents judiciaires, no 408. Archives du Québec.

seconde fois quil y fut Il y trouva les mesmes avec la Jeune Niguet, et que le premiere fois Il demeura seul avec la dite Maugras pendant que la dite Cartier estoit allée Chez elle chercher du bled d'Inde Lecivé ne s'entretenant avec elle pendant environ un cart d'heure que de Choses et autres»²⁷⁴.

L'accusé s'est montré, semble-t-il, plus entreprenant en d'autres occasions. Entre deux témoignages, l'officier de justice veut savoir «Sil n'est pas veritable que le printemps dernier la dite Cartier et La dite Maugras estans ensemble a faire du sucre d'Erable Luy répondant ne vint pas a leur Cabane et a la quelle Maugras Il fit beaucoup de caresse la baisant de fois a autres»²⁷⁵. Et Dubord de répondre «que les caresses quil Fit fut aussy bien a la dite Cartier comme pour la dite Maugras et qu'en arrivant Il les baisa toutes les deux»²⁷⁶. Décidément, Dubord ne manque pas de distribuer ses amitiés à droite et à gauche. Cette «générosité» est cependant contestée par l'une des intéressées, Françoise Cartier, de Saint-François. Âgée de vingt ans, elle dépose «que le printemps dernier estant à faire du sucre avec la dite Maugras, le dit La Tourelle (Dubord) vint à leur cabanne voir Icelle a qui Il Faisoit de grandes Caresses et questant obligée d'aller chez elle Chercher du Bled dinde Lecivé elle laissa le dict La Tourelle a la Cabane avec la dite Maugras ne croyant pas quelle deubst rien Soupçonner voyant les amities quil lui marquoit . . .»²⁷⁷ Les offrandes de cœurs en sucre de nos grands-pères sont fort anodines si on les compare aux aventures galantes des ancêtres.

Dès la seconde partie du XIX^e siècle, de nouveaux divertissements vont égayer les parties d'érablière. C'est ainsi qu'on prendra plaisir à se barbouiller la figure de tire ou de suie prélevée sur le chaudron à sirop. On observe une coutume semblable en France vinicole, où les jeunes gens se plaisent, durant les vendanges, à couvrir de raisins noirs le visage des jeunes filles. Le fait est particulièrement signalé en plusieurs provinces françaises: Alsace, Anjou, Béarn, Berry, Bourbonnais, Bourgogne, Champagne, Dauphiné, Franche-Comté, Gascogne, Guyenne, Brie, Languedoc, Lorraine, Provence, Savoie et Touraine²⁷⁸.

Durant le cycle estival, la fête de la *grosse gerbe* termine gaiement le temps des moissons. Rien n'indique que ce rituel champêtre ait été observé chez nous au XVIII^e siècle, mais il le sera occasionnellement au siècle suivant. Cette coutume bien française a pourtant dû nous parvenir à une époque antérieure, alors que nous avions peu de relations avec la France. En tout cas, de telles réjouissances se déroulent ici et là, notamment chez Jean-Baptiste Laliberté. Pamphile Le May les décrit vers 1898²⁷⁹.

Mais la récolte est rentrée, le champ est nu, et le chaume dresse partout ses tiges perçantes. Il ne reste plus qu'une gerbe à faire, c'est la dernière, c'est la grosse gerbe! Tous les travailleurs redoublent de zèle. Deux harts des plus longues lui font une ceinture qui fait gémir sa taille souple. On la met debout; on noue des fleurs à sa tête d'épis et des rubans à sa jupe de paille.

²⁷⁴ Loc. cit.

²⁷⁵ Loc. cit.

²⁷⁶ Loc. cit.

²⁷⁷ Loc. cit.

²⁷⁸ Van Gennep, *Manuel de folklore*, VI: 2629.

²⁷⁹ P. Le May, *Fêtes et corvées*: 32-33.

Puis, en se tenant par la main, l'on danse autour des rondes alertes. On épuise le répertoire des vieux chants populaires, et l'on remplit le ciel de rires, de murmures et de cris. Les petits oiseaux sont jaloux de ces chants nouveaux qui s'élèvent du sein de la prairie: ils protestent de leur plus douce voix; et les bêtes à cornes, surprises ou émerveillées, regardent de loin avec leurs grands yeux pensifs.

Enfin, la gerbe est placée au milieu d'une grande charrette, tous les moissonneurs s'entassent alentour, et le cheval, orné de pompons rouges ou bleus, selon sa couleur politique, se dirige à pas lents,—écoutant crier l'essieu, ou songeant à l'inégalité des conditions,—vers la grange où la gerbe orgueilleuse va dormir, oubliée parmi les petites et les humbles, son dernier sommeil.

La fête de la grosse gerbe se termine par une soirée de jeux et de danse comme toutes les autres réjouissances populaires.

On a dit que la *grosse gerbe* est une ancienne coutume de France. En fait, nous en notons la survivante tradition dans la plupart des provinces métropolitaines: l'Alsace, l'Aunis, l'Auvergne, l'Ardèche, la Bourgogne, la Bresse, la Bretagne, la Champagne, le Dauphiné, la Gascogne, le Languedoc, la Guyenne, le Maine, la Normandie, le Poitou, la Saintonge et la Vendée²⁸⁰.

Les premiers jours de l'automne ramènent l'«épluchette» de blé d'Inde qui se déroule le soir, à la lueur des fanaux, dans la «batterie»²⁸¹ de la grange. La joyeuse compagnie s'affaire autour des monceaux d'épis, car on ne lève le bal qu'après le travail entièrement terminé. Certains invités ont la prévoyance de cacher des flacons de «caribou» dans les «tasseries», ce qui permet aux travailleurs de se rincer le gosier plus souvent qu'à leur tour, sous le regard complice de leurs compagnes.

Cette fête champêtre, qui s'apparente à celle du tressage des épis, est probablement d'inspiration indienne. Le maïs n'est-il pas une plante indigène? De sa lointaine mission sauvage, Lafitau écrit: «Le temps de la moisson étant venu, on cueille le Bled d'Inde, qu'on arrache avec les feuilles qui environnent l'épy, & qui forment le calice. Ces feuilles, y étant fortement attachées, leur servent de lien pour le mettre en tresses, ou en cordes, comme on en use pour les oignons»²⁸². L'opération donne annuellement lieu à des réjouissances collectives que l'on peut considérer à juste titre comme la principale manifestation du folklore de l'autochtone. Le Jésuite précité, dès 1724, en parle comme suit²⁸³:

C'est sans doute une fête de celles que les Anciens nommoient Cereales, & qu'ils celebrent à l'honneur de Cérès, que celle de tresser le Bled. & c'est la seule occasion où les hommes, qui ne se mêlent ni de champs, ni de la récolte, sont appelés par les femmes pour les aider. Je ne sçais s'il n'y a point en ceci quelques reste d'un culte Religieux. Je n'en ai point demandé les particularités; il y a cependant apparence que c'est à la Religion qu'on en doit l'Institution.

On s'explique le soin apporté à la conservation du maïs, si l'on songe que l'alimentation de l'Indien en dépend pour le long hiver à venir. Chez les Hurons, précise Sagard vers 1632, «ils le cueillent (le maïs) & le lient

²⁸⁰ Van Gennep, *op. cit.*, VI, 2683-2695.

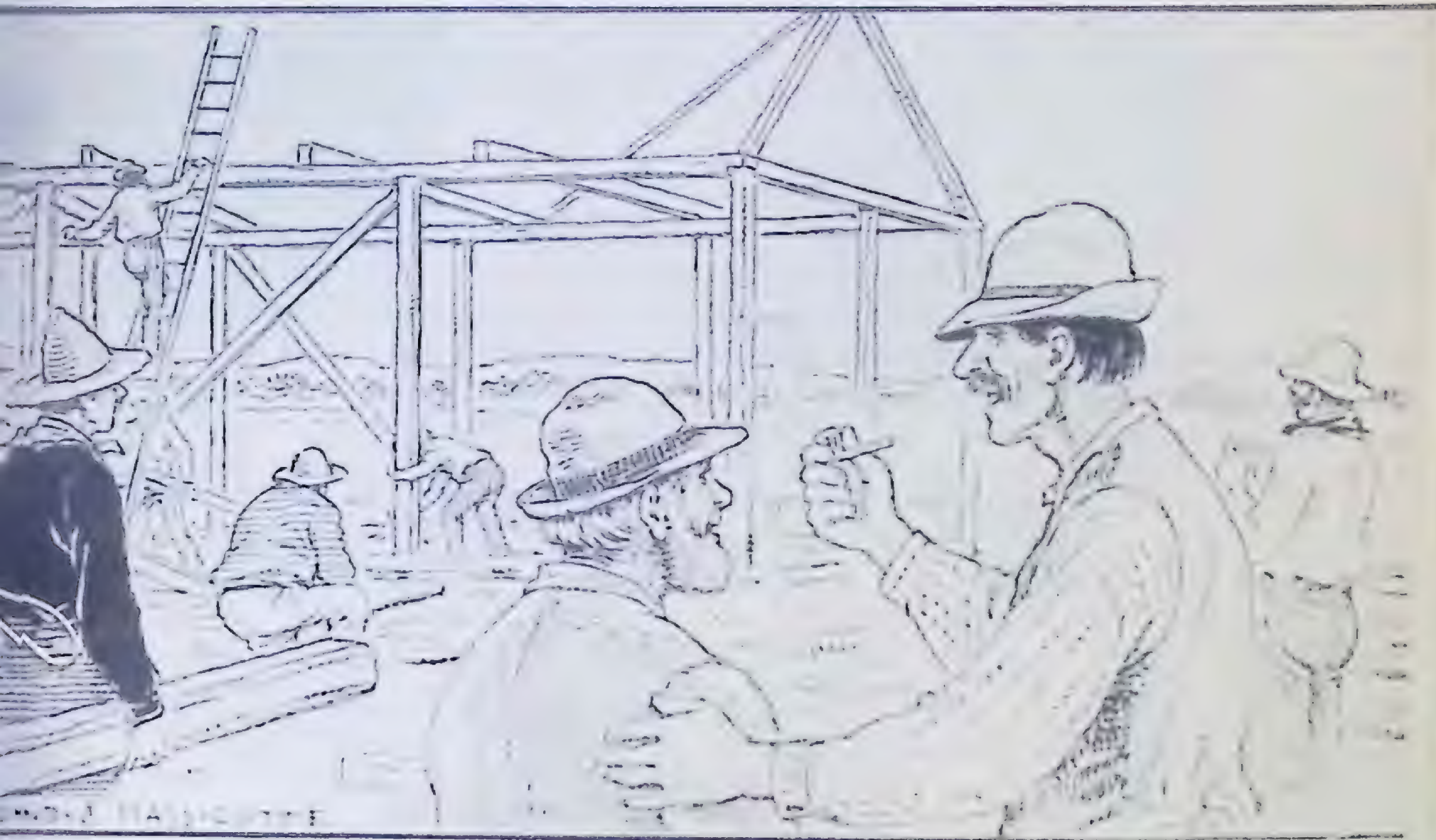
²⁸¹ Canadianisme désignant l'aire de la grange.

²⁸² Lafitau, *op. cit.*, III: 70.

²⁸³ *Ibid.*, III: 71-72.



Edmond-J. Massicotte, *L'«épluchette» de blé d'Inde.*—Vers 1919
Album publié par Granger Frères.



Edmond-J. Massicotte, *La corvée*
Collection R.-L. Séguin, Rigaud. *Almanach du peuple*, 1924: 288.

en paquets par les feuilles releués contremont, qu'ils pendent arrangez le long des cabanes du haut en bas, en des perches accomodées en rattelier, qui descendent jusqu'au bord deuant les estables, & tout cela si proprement aiancé qu'il semble que ce soient tapisseries tendues le long des cabanes . . . »²⁸⁴

Plus tard, le maïs assurera pareillement la nourriture et de la maisonnée et du cheptel de l'habitant. On enlève les spathes, et les épis ainsi dégarnis sont conservés dans un endroit aéré pour leur éviter toute moisissure. C'est à ce travail que s'affairent hommes et femmes à «l'épluchette». Les premiers sont particulièrement actifs et intéressés, car quiconque trouve un épi rouge a le droit d'embrasser la compagne de son choix. On s'interroge sur les origines de ce «privilège» qui ne manque pas de galanterie. Il est plausible qu'elles soient plutôt françaises qu'indiennes, car le baiser n'est pas chose courante dans les mœurs autochtones.

Artisanales

Rares sont les coutumes artisanales qui prêtent à quelques réjouissances. Au Québec, la pose du «bouquet» fait exception. Sitôt terminé l'assemblage d'une charpente de bâtiment, un ouvrier grimpe jusqu'au faite pour y fixer, en signe de joie, un petit conifère. Au milieu des rires et des éclats de voix, l'employeur ou le propriétaire de la ferme s'amène avec une cruche de «caribou» sous le bras, et chacun de prendre «un coup» pour saluer l'heureux événement. Cette pratique est encore observée dans tout le Canada français, tant à la ville qu'à la campagne. C'est ainsi qu'à l'été de 1964, on a planté le «bouquet» au sommet de la structure métallique d'un gratte-ciel érigé à Montréal.

Cet usage vient directement de France, où le «bouquet» est plutôt fait de fleurs des champs ou des jardins. En Auvergne, par exemple, on cloue un bouquet de fleurs au pignon de la bâtisse qu'on a fini d'élever.

Galantes

Dans un pays vaste comme la Nouvelle-France, les promenades d'agrément ne tardent pas à devenir le passe-temps favori des habitants. Dès la première partie du XVIII^e siècle, chaque paroisse a son système routier. En octobre 1720, Charlevoix s'interroge sur les distractions possibles des Canadiens, la plupart perdus dans les solitudes du nouveau monde. «On joue, observe le Jésuite, on fait des Parties de Promenades; l'été, en Calèche, ou en Canot; l'Hyver, en Traîne sur la Nége, ou en patins sur la Glace . . . »²⁸⁵

D'autres équipages vont parcourir nos routes. Étant à Saint-Sulpice, le dimanche 30 juillet 1752, Franquet se rend à l'église pour assister à la messe. En avant du portail, il aperçoit «plusieurs chevaux attachés à des piquets équarris de charpente, et plantés en quinconces»²⁸⁶. Intrigué, l'ingénieur du roi veut savoir à qui appartiennent les bêtes. «On répondit qu'ils (les chevaux) étaient aux fistons des paroisses, que chacun d'eux y entretenait son

²⁸⁴ Sagard, *op. cit.*, I: 134.

²⁸⁵ Charlevoix, *op. cit.*, III: 79.

²⁸⁶ Franquet, *op. cit.*, 27.

piquet, qu'on nommait tels les jeunes gens qui dans leur accoutrement portaient une bourse aux cheveux, un chapeau brodé, une chemise à manchettes et des mitasses aux jambes, et avaient dans cet équipage droit de conduire en croupe leurs maitresses à l'Eglise.»²⁸⁷

La bourse à cheveux est un petit sac de taffetas noir dans lequel les hommes enferment par derrière leurs cheveux. Le 17 janvier 1747, le tabelion Comparet en trouve déjà une chez Jean-Baptiste Migneron²⁸⁸. Partout en Europe, le port de la bourse à cheveux est un signe d'élégance propre aux gentilshommes. Ce n'est qu'en Nouvelle-France qu'on trouve la bourse à cheveux chez les paysans, preuve d'une aisance comme nulle part ailleurs. Enfin, faire monter sa compagne en croupe est, dans nos coutumes, un autre apport nettement méridional.

Parlant toujours des voyages de plaisir, Franquet observe vers le même temps que les habitants de Montréal «ne vont guère à pied»²⁸⁹. «En été, enchaîne-t-il, ils ont des calèches, et en hiver des traîneaux, ils ont généralement tous des chevaux. Il est tout commun comme on l'a dit dans une maison d'y en avoir autant comme il y a de garçons; ceux-ci ne s'en servent que pour finioler et faire la cour à leur maîtresse.»²⁹⁰ Même train de vie à Québec, où un voyageur écrit quelque temps plus tard: «Les amusements de l'été sont les promenades en calèche et le jeu. Ceux d'hiver sont les courses en carioles ou en traîneaux et en patins sur la glace; le soir, le jeu et le bal.»²⁹¹

On s'amusera tout aussi gaiement durant les décennies suivantes. Un officier britannique, qui hiverne à Montréal en 1777, en témoigne, le 28 janvier de la même année²⁹²:

Nous sommes maintenant au fort de l'hiver &, d'après ce que je vous ai déjà dit, peut-être seriez-vous tenté de croire qu'il n'y a pas au monde un pays plus désagréable que celui-ci (le Canada), ni d'être plus malheureux que les gens qui l'habitent; c'est tout le contraire: les habitants de la ville & de la campagne paroissent être dans leur élément; on ne voit que parties de traîneaux, festins, & amusements de tous les genres.

La bourgeoisie de Québec affectionne pareillement ces promenades. Et l'on est au début du XIX^e siècle. On parcourt les rues de la haute ville, de préférence l'après-midi. Et Lambert de signaler le fait²⁹³:

The fashionable youths of Quebec generally drive in the tandem style. Some of their carioles are extremely neat, and have a seat for the servant behind. They usually display their skill in carioling from twelve to three o'clock, through the principal streets of the Upper Town, particularly John-street, where these *savans* of the ship, and the gentry, who often parade between those hours, render the Rue St. Jean a sort of Canadian Bond-street.

²⁸⁷ *Loc. cit.*

²⁸⁸ Inventaire des Biens de la Succession d'Entre Jean Bte migneron Et feu magdelaine Le-Blanc. Le 17e Janvier 1747. François Comparet. AJM.

²⁸⁹ Franquet, *op. cit.*, 28.

²⁹⁰ *Loc. cit.*

²⁹¹ *Voyage au Canada*, par J.C.B., 35-36.

²⁹² Anburey, *op. cit.*, I: 127.

²⁹³ Lambert, *op. cit.*, I: 304-305.

Gastronomiques

Le Canadien a toujours été une bonne fourchette. C'est normal, vu les rigueurs du climat et les travaux manuels à accomplir. Défrichage, ensemencement des terres et longues randonnées en forêt exigent une nourriture substantielle. Aussi la moindre fête ou célébration va-t-elle servir de prétexte à faire bonne chère.

Comme il est dit précédemment, la gastronomie s'identifie aux premiers divertissements en Amérique française. *L'Ordre du Bon-Temps* n'est-il pas associé à la genèse de l'Acadie? Par la suite, les principales célébrations de l'année, telles que la Noël et les Rois, donnent lieu à des dîners, soupers et réveillons au cours desquels personne ne reste sur son appétit. Il en sera ainsi tout le long de notre histoire. Malheureusement, ces festins ne se terminent pas toujours dans l'harmonie.

Le 6 septembre 1682, le sieur Alexandre Turpin, maître-d'armes de Montréal, prie Gabriel Cardinal et sa femme de «luy aider a faire un Souper et Servir les personnes qui devoient Y estre a cet effect»²⁹⁴. C'est ce que fait le couple Cardinal. Le vin donnant toutes audaces, quelques convives ne se gênent pas pour dire ouvertement qu'ils sont mécontents du service. Les plus audacieux décident même de faire un mauvais parti à Cardinal. Un scribe du tribunal montréalais narre le fâcheux incident qui suivit²⁹⁵:

...et après le Souper Ledt Cardinal et Sade Femme Voulant Revenir ches eux Sur les dix a onze heures du soir Jean Baptiste delauriers et Son frere louis delauriers, lui chercherent querelle et le menaCoient et Sade femme, Et entendit en Sortant que Louis delauriers disoit a Son frere baptiste Va t'en Lattendre vers chez nous, et Je te Suivray après ce quils Firent Le dit Baptiste, Sortit Incontinent apres led complaignans et les devance en courant Jusque deriere la maison de Son pere, ou Il les attendit le dit Complaignant et Sade Femme laquelle estoit chargée d'un enfant qu'elle portoit derrière Son dos²⁹⁶, venant a passer led Baptiste les attaque et Frappa sur eux avec un gros batton quil rompis a Force de Frapper Sur les complaignant, et dans ce mesme temps ledt Louis Son Frere et une autre personne avec eux quils ne connoissent pas, les chargerent encore de Coups avec led Baptiste tant Sur Eux que Sur leur enfant qui en est extremement Incommodé avec ladite Femme et allitez a present et en grande risque ainsy quil Vous pourra apparait par le rapport au chirurgien qui les a visitez...

Les coupables d'un tel esclandre seront emprisonnés et sévèrement punis. Il s'agit là d'une malheureuse exception, car les plaisirs de la table vont égayer la vie du Canadien durant des décennies. Ils seront même associés à toutes les mondanités. Vers la fin du XVIII^e siècle, Weld note que les hommes et les femmes de Montréal s'assemblent régulièrement «for the purpose of dining at some agreeable spot in the neighbourhood of the town»²⁹⁷.

²⁹⁴ Gabriel Cardinal vs Delauriers pour batterie. 7 septembre 1682. Documents judiciaires. A.J.M.

²⁹⁵ *Loc. cit.*

²⁹⁶ Comme le font les mères indiennes.

²⁹⁷ Weld, *op. cit.*, 181.

Rien d'étonnant si l'habitant ne se prive de rien durant les «jours gras», car le jeûne sera rigoureusement observé durant le carême. Tous les produits de la ferme seront «sacrifiés» avant cette période de pénitence. Lambert en dresse cette liste sommaire: «immense turkey-pies; huge joints of pork, beef, and mutton; spacious tureens of soup; or thick milk, besides fish, fowl, and a plentiful supply of fruit-pies»²⁹⁸. Après le Vendredi saint, c'est à qui fera ripaille: «The day after God Friday, observe le même narrateur au début du XIX^e siècle, the butchers make a show of their meat, somewhat similar to our butchers before Christmas. The former decorate their meat with flowers and ribbands»²⁹⁹ in order to tempt their customers, though one would think that but little inducement was necessary to invite them to eat after so long a fast.»³⁰⁰

Militaires

L'érection du «mai» est une tradition seigneuriale et militaire qui fait passer d'heureux moments à tous les miliciens de la paroisse. On l'observe en divers endroits, notamment à l'île d'Orléans, comme nous allons voir.

Le dernier jour d'avril de chaque année, quatre chefs de famille vont trouver leur capitaine de milice pour lui demander la permission de planter un «mai» devant sa demeure. Il s'agit d'un sapin d'une soixantaine de pieds de haut et orné d'une girouette. Cette requête est bien accueillie, car c'est une marque d'honneur pour celui à qui on l'adresse. Le lendemain matin, les quatre «visiteurs» reviennent à la demeure du capitaine. Accompagnés d'une douzaine de miliciens et armés de fusils, ils escortent le *mai* sur des trains de charrette tirés par deux chevaux. A ce sujet, Boisseau fait cette intéressante narration³⁰¹:

Dès qu'ils sont rendus à la place désignée par le capitaine, ils y creusent un trou de quatre pieds perpendiculaires, et l'élèvent (le *mai*) de la manière suivante: un homme fort se met au pied et pose une planche dans le trou, sur laquelle vient s'accoter le pied du *mai*. Pendant que les uns le soulèvent avec des pièces de bois de douze pieds de long, les autres le soutiennent avec des gaffes, et ils s'approchent du pied à mesure que le *mai* s'élève. Dès qu'il est debout et qu'ils sont sûrs qu'il est bien droit, un jeune homme vif et vigoureux se saisit avec hâte d'une houe et remplit le trou de terre aux côtés du *mai*. Ils enfoncent ensuite à grands coups de masse des piquets tout autour, les autres continuant toujours à le soutenir avec leurs gaffes, jusqu'à ce qu'un nombre suffisant de piquets pour le soutenir soient posés. Ils placent alors six *guettes* en cercle sur le *mai*. Ces *guettes* ont cinq pieds de long.

Le *mai* en place, les hommes saluent le capitaine d'une salve. Ce dernier leur rend la politesse en tirant un coup de feu. Le chef de la brigade présente alors un verre d'eau-de-vie au capitaine et à ses compagnons. Tout le monde est ensuite invité chez le capitaine, où se trouve une table garnie des meilleurs mets du pays. A chaque rasade, deux ou trois hommes vont

²⁹⁸ Lambert, *op. cit.*, I: 174.

²⁹⁹ Cette coutume était encore observée par les bouchers, partout au Québec, il y a deux ou trois décennies.

³⁰⁰ Lambert, *op. cit.*, I: 72.

³⁰¹ Nicolas-Gaspard Boisseau, *Mémoires*: 85.

à l'extérieur pour décharger leurs fusils sur le *mai*, car c'est un grand honneur que de le noircir de poudre. On danse le reste de la journée³⁰².

En vogue jusqu'au XIX^e siècle, la coutume honore également le propriétaire foncier de la seigneurie. Nous relevons pareille réjouissance sur la côte sud, précisément à Saint-Jean-Port-Joli. De Gaspé y souligne cependant quelques particularités locales. Le *mai* n'est pas coiffé d'une girouette, mais d'un «bouquet» d'environ trois pieds de hauteur. Ce sont des branches qu'on a laissées à la cime de l'arbre. D'autre part, la permission de «planter le *mai*» est demandée le matin même de la cérémonie. Les habitants récitent une prière avant de se mettre à la besogne. Une fois le travail terminé, le seigneur tire le premier coup de feu. Fait intéressant: hommes et femmes font également le coup de feu. C'est à qui noircirait le pauvre sapin déchiqueté. Comme à l'île d'Orléans, les convives quittent souvent la table pour aller brûler leurs poudres³⁰³, tradition considérée comme un privilège découlant des obligations militaires du terrien.

Politico-sociales

Le charivari, l'une des coutumes les plus typiques des mœurs canadiennes-françaises, tire son origine de la France métropolitaine, où on le pratique déjà aux lointaines époques médiévales. Comme il prête souvent au désordre, les autorités civiles et religieuses conjuguent leurs efforts pour le mettre au ban. Dès 1337, le charivari est interdit par les statuts synodaux d'Avignon, puis plus tard, par ceux du diocèse de Langres, en 1421. Il sera également défendu par les rois, les gouverneurs et les parlements provinciaux.

En France, le charivari prend diverses appellations selon les dialectes régionaux. On fait le «raffut» dans le Midi, tandis qu'on organise la «badoche» en Savoie. Au pays basque, le charivari emprunte souvent une forme théâtrale, alors que certains épisodes de la vie des conjoints sont représentés par des scènes animées. Dans la Meuse, on «sonne le tocsin». En Mâconnais, dans la Drôme, le Lyonnais et le Limousin, on fait le «trocassin», pendant qu'on offre la «chamade» aux Bouches-du-Rhône³⁰⁴.

Quel que soit le nom qu'il emprunte, le charivari tourne presque toujours au tumulte. Au Canada comme en France, il a lieu le soir, à l'approche de la nuit. On le fait surtout à l'occasion d'un mariage, lorsque les âges des conjoints sont trop différents ou lorsqu'il est notoire qu'on s'est marié par intérêt. On sert également le charivari aux veufs ou aux veuves qui convolent trop vite après la mort de leur conjoint. Plus tard, cette manifestation s'applique au monde politique. On l'organise pour désapprouver les faits et gestes des adversaires ou pour célébrer la défaite qu'ils viennent de subir.

³⁰² Exceptionnellement, on plantait le *mai* «sur la glace», lorsque le manoir était situé à proximité d'une rivière ou d'un cours d'eau. Il arrivait à la débâcle d'être tellement tardive qu'une lisière de glace s'accrochait encore à la rive le premier mai. On y plantait alors, avec tout le cérémonial du *mai*, un conifère de dimension réduite. Pareille fête s'est déroulée au moins une fois au fief Choisy (seigneurie de Vaudreuil). Communication d'Amédée-Gaspard Séguin, 1936.

³⁰³ Philippe-Aubert de Gaspé, *Mémoires*: 99.

³⁰⁴ Van Gennep, *Manuel de folklore*, II: 614.

Cette coutume est observée de bonne heure en Nouvelle-France. Le rappel suivant va nous en convaincre. François Vézier dit Laverdure est inhumé à Québec, le 7 juin 1683. Sa jeune veuve, âgée de vingt-cinq ans, convole exactement trois semaines plus tard, soit le 28, avec Claude Bourget, alors dans la trentaine. Ce veuvage passablement écourté ne plaît pas à la population, qui décide de servir un charivari en règle au nouveau couple. Les femmes s'en mêlent, et le tapage, qui dure six nuits consécutives, prend des proportions tellement alarmantes que Mgr de Laval doit joindre sa voix à celle des autorités civiles pour inciter les manifestants au silence.

Le trois juillet suivant, l'évêque de Québec émet un mandement par lequel il menace d'excommunication tous les parents et les maîtres qui enverront délibérément leurs enfants ou leurs domestiques à ces réunions nocturnes. L'attitude de l'Église se raidit davantage à l'égard des «charivarisseurs»³⁰⁵.

D'autres sanctions seront prises. Des directives formelles sont données au clergé, dans le *Rituel* de 1703: «Comme il est de grande importance d'empêcher les abus qui peuvent arriver dans les secondes Noces, Nous désirons que les Curez fassent connoître au peuple l'horreur que l'Eglise a du Charivary, qui est tres-opposé à la dignité & sainteté du Mariage.»³⁰⁶

Tant de sévérité ne suffira cependant pas à nous débarrasser de cette coutume discutable. Il devient de plus en plus courant de «sérénader» les veufs ou les veuves qui convolent «avant la fin de l'année de deuil». Prenons le fait suivant. Gabriel Cotté, riche bourgeois du Nord-Ouest, épouse une Métisse du nom d'Agathe Desjardins. Elle meurt le 29 avril 1783. Le sieur Cotté convole huit mois plus tard, soit le 29 décembre, avec Angélique Blondeau. On se prépare donc à lui servir un charivari qui devait faire époque. Le projet transpira trop vite, et le conjoint, averti à temps par des amis, fit bénir secrètement son mariage, vers les dix heures du soir. Il devait mourir quelques années plus tard, en 1794, âgé de 55 ans.

L'opinion publique n'accepte guère les unions contractées entre patrons et domestiques. Un riche marchand va l'apprendre à ses dépens. En octobre 1817, Henry Richard Symes, de Québec, s'avise d'épouser sa servante. Les voisins entreprennent de le «distraire» durant la nuit de noces. Les noctambules, en grand nombre, s'attroupent devant la demeure du nouveau ménage. Ils sont masqués et portent des perches au bout desquelles sont attachées des lanternes. Devant l'effervescence générale, les soldats décident d'intervenir, sans toutefois réussir à pacifier les esprits. Les manifestants reviennent le lendemain soir et font savoir qu'ils entendent continuer ainsi tout l'hiver, si Symes ne leur remet pas vingt-cinq guinées. Celui-ci estime que sa tranquillité vaut bien davantage et il leur verse la somme sur-le-champ.

Restons à Québec. Peter Brehaut, qui a boutique dans la brasserie du Cap Diamant et qui est aussi député à la Chambre d'Assemblée, se noie dans le Saint-Laurent, en mai 1817. Sa femme convole avec un nommé Sheppard, en novembre suivant. Ce mariage donne lieu à un charivari dont gardent mémoire les annales de la ville. Sheppard doit remettre vingt-cinq livres aux pauvres, sans quoi le tumulte aurait continué.

³⁰⁵ *Mandements des évêques de Québec*, I: 114.

³⁰⁶ *Rituel du diocèse de Québec*: 362.



Edmond-J. Massicotte, *Le charivari*
Almanach du peuple, 1928: 351.

Un voyageur de passage parmi nous, dans le premier quart du XIX^e siècle, observe que le charivari est fort à la mode dans le Bas-Canada. Quand un jeune homme épouse une veuve, ou un veuf une jeune fille, les habitants se réunissent avec des trompettes, des chaudières et d'autres articles pour manifester bruyamment devant la maison des nouveaux conjoints. Selon un antique usage, ils ne se retirent qu'après avoir perçu un montant qui sera généralement destiné à des œuvres charitables. Cette somme est fixée d'après les conditions économiques des «intéressés». Il arrive qu'elle atteigne jusqu'à cent livres. Si l'on s'obstine à ne pas la payer immédiatement, les manifestants font le blocus de la maison, et les occupants sont exposés, pendant des heures, aux quolibets et moqueries d'un chacun.

A Montréal, durant l'hiver de 1821, une riche veuve épouse un jeune fonctionnaire du commissariat des colonies. Le charivari débute durant la deuxième nuit qui suit le jour des noces. Il se répète cinq soirs consécutifs. Au cours de l'un d'eux, les manifestants sont au nombre de quelque cinq cents, dont une quarantaine portent un travesti. Ils culbutent deux pelotons de policiers qui tentent de leur barrer le passage à des endroits différents. La manifestation frise l'émeute. A la fin, la dame en question verse cinquante livres aux sociétés de bienfaisance, et le tapage s'arrête là.

Sait-on qu'un charivari fut également servi à Côme-Séraphin Cherrier? Ce dernier épouse Mélanie Quesnel, à Notre-Dame de Montréal, le 18 novembre 1833. Elle est la fille du littérateur Joseph Quesnel et la veuve de Michel Coursol, en son vivant de la Compagnie de la Baie-d'Hudson.

Le soir des épousailles, plusieurs individus masqués et déguisés se réunissent devant le domicile des Cherrier pour y faire un vacarme qui réveille tous les habitants à la ronde. Les «visiteurs» exigent que le maître du logis leur remette vingt-cinq louis, comme gage de son patriotisme et pour renflouer les fonds du *Courrier de Saint-François* alors fort à la baisse. Cherrier n'acquiesce pas à leur demande, mais accepte néanmoins de trinquer au patriotisme. Avant de partir, les participants laissent à entendre qu'ils reviendront le lendemain. Ayant eu vent de l'affaire, les magistrats s'assemblent le jour suivant afin de prendre des mesures pour prévenir tout tumulte. Sans doute alarmés par ces dispositions et par l'opinion publique qui leur est hostile, les «charivariseurs» jugent plus prudent de rester cois.

La période 1837-1838 est particulièrement fertile en agitations de tout genre. Le charivari prend une tournure politique. Est passé à l'histoire celui qu'endura la femme Saint-Jacques, à Saint-Denis-sur-Richelieu, quelques jours avant le combat du jeudi 23 novembre. Les 24 et 26 septembre 1837, les patriotes de cette paroisse font un tapage d'enfer devant la maison de Rosalie Cherrier, épouse de Louis Cheval dit Saint-Jacques. Cette dernière fait publiquement campagne pour le parti constitutionnel et ne rate jamais l'occasion de s'en prendre à la réputation des partisans de Papineau.

La femme ne s'en laisse pas imposer. Le troisième soir du charivari, elle décroche un fusil et fait feu sur les manifestants. Deux d'entre eux sont légèrement blessés. La Saint-Jacques est arrêtée le lendemain, puis conduite à Montréal, pour y subir son procès. Elle est finalement libérée peu après.

Les bureaucrates, qui la considèrent comme leur héroïne, organisent une fête pour marquer son élargissement. On lui fait même présent d'une belle pièce d'argenterie³⁰⁷.

En cet automne tragique, les divergences d'opinions opposent malheureusement les membres d'une même famille. Rappelons un exemple. En 1837, Hyacinthe-Fabien Charlebois est notaire à Vaudreuil, alors que son frère Joseph-Amable exerce la même profession à la Rivière-à-Delisle, devenue Saint-Polycarpe de Soulanges. Le premier est un des chefs patriotes de sa paroisse; le second est un des constitutionnels les plus convaincus de la région. Le vendredi 24 novembre, Hyacinthe-Fabien se rend à Saint-Polycarpe, où il rencontre Joseph Mallette, Félix Ranger et Antoine Lalonde, tous habitants du lieu. Le groupe se dirige vers la demeure de Joseph-Amable, avec l'intention de lui servir un de ces charivaris dont il se souviendra. Averti à temps, Joseph-Amable a décampé, et les manifestants s'en reviennent bredouilles³⁰⁸.

Laissons maintenant le domaine politique. Certains charivaris ont des suites tragiques. Le 26 juillet 1856, un nommé Dandurand épouse une toute jeune fille, à Saint-Timothée. Les gens des alentours se rassemblent pour «entretenir» à leur façon le nouveau couple. Dandurand ne l'entend pas ainsi. Il informe les «charivarisseurs» qu'il est armé et qu'il va descendre le premier qui osera entrer chez lui. Quelques minutes plus tard, un nommé Normand, âgé de trente ans, s'avise d'ouvrir une fenêtre, il reçoit une décharge de fusil qui le blesse à mort. Dandurand disparaît dans la même nuit. Le lendemain, un corps de jurés rend un verdict de mort accidentelle. On prétend néanmoins que le marié resta toujours terriblement affecté par cette malheureuse affaire.

Tous les charivaris n'ont pas le même épilogue. En 1859, le curé de la Baie-du-Febvre s'absente pour quelques jours. Le marguillier en charge, Jean Lafond, en profite pour donner le poste de sacristain à son oncle Jean-Baptiste Dion. Cette nomination ne plaît pas aux paroissiens. On décide de se faire justice. Les amis de Louis Allard, fils de l'ancien bedeau, qu'on vient de priver de la succession de son père, organisent un charivari à «l'usurpateur». On fait tellement de tapage que Dion est obligé de plier bagage une semaine plus tard.

Vers 1881, un haut fonctionnaire meurt à Beauharnois. Sa jeune veuve convole avec un médecin de Montréal. Les habitants de la paroisse leur font subir un charivari mémorable dans les annales du comté. Le tumulte dure dix jours bien comptés. L'effervescence est telle que l'évêque de Montréal se rend lui-même à Beauharnois pour «sermonner» les plus coupables et mettre fin au tapage.

La disparité d'âge et de rang n'est pas l'unique raison qui fait descendre l'habitant dans la rue. Un cultivateur de Rigaud, Amédée Chevrier, meurt le 3 février 1887 à l'âge de trente ans. Sa veuve, Précille Pilon, convole au même endroit le 28 février 1889, avec Théophile Charette, fils d'Olivier et

³⁰⁷ Dr J.-B. Richard, *Les événements de 1837 à Saint-Denis-sur-Richelieu*: 21.

³⁰⁸ Robert-Lionel Séguin, *Le mouvement insurrectionnel dans la presqu'île de Vaudreuil*: 55.

d'Elmire Lacombe. Auparavant, les époux ont obtenu «dispense du troisième degré de consanguinité en ligne collatérale égale» ^{308a}. Au cours de la nuit suivante, des manifestants se rendent au rang de Saint-Thomas pour «servir» un magistral charivari aux nouveaux époux. Les choses n'en resteront pas là. Traduits devant la Cour de Police (à Montréal), les bouillants visiteurs parviennent à s'en tirer par un arrangement à l'amiable, mais non sans déboursier la somme de cent trente dollars pour solder dommages et intérêts. Le lien de parenté unissant les conjoints serait-il à l'origine de cette fête nocturne^{308b}?

L'un des derniers charivaris tragiques se déroule à Saint-Joseph-du-Lac, dans la nuit du 20 juillet 1899. Une vingtaine de personnes se rendent à la demeure de Noël Guitard, cultivateur du lieu, âgé de 57 ans. Un employé, Napoléon Pilon, loge sous le même toit.

Les manifestants, la figure barbouillée de noir à chaussure, sont armés de fusils et de pistolets. A peine sont-ils à quelque quatre arpents de la maison qu'ils commencent à tirer. Plusieurs poussent des cris qui n'ont rien de rassurant. Un dialogue s'engage entre eux et Guitard. On lui demande notamment de «changer de vie». A quoi Guitard répond: «Qu'est-ce que je vous fais, mes chers amis? Je ne vous fais rien ni ne vous dis rien; qu'est-ce que vous avez à me chanter pouille?» Les manifestants exigent cinq dollars sous prétexte que leur déplacement coûte cher. Ils se disent venus de Québec. Guitard voudrait bien acquiescer à leur désir, mais il prétend n'avoir pas d'argent. Pendant ce temps, Pilon, tout apeuré, ne trouve rien de mieux que de déguerpir. A l'extérieur, il est cueilli par quelques manifestants qui veulent lui faire un mauvais parti. Il réussit néanmoins à leur filer entre les mains.

Des pierres et d'autres objets des plus hétéroclites s'abattent sur la maison de Guitard. Sept ou huit manifestants se détachent du groupe et se dirigent vers la porte en disant qu'ils vont se saisir du propriétaire par la force. Celui-ci leur demande de s'en aller. Comme ils persistent dans leur dessein, Guitard fait feu sur le peloton, qui se trouve à quelque trente ou quarante pas. L'un des «assiégeants», Xavier Lamoureux, tombe frappé à mort.

Guitard, qui plaide légitime défense, est par la suite exonéré. Il semble que cette tragédie met définitivement un terme à la coutume du charivari. On a pu y recourir par la suite, mais dans des cas isolés et sans importance³⁰⁹.

Voilà que la présente étude s'achève sur un épisode plutôt triste. Mais c'est l'exception, car nos ancêtres, latins de tempérament, savaient s'amuser et se divertir en joyeuse compagnie.

^{308a} Registre de Rigaud, 1887.

^{308b} Papiers L. J. O. Chevrier. Coll. de l'auteur.

³⁰⁹ *La Presse*, 21 juillet 1899.

INDEX

Adhémar, Anthoine, 60
 Ailleboust, Louis d', sieur de Coulonges, 20
 Ailleboust, d' (joueur de cartes), 57
 Allard, Louis, 74
 Anatchioumis, Pierre, 7
 Anburey, Thomas, 34, 49
 Artaut de la Tour, Pierre, 15

Bailly, François, 20
 Barbeau, Marius, 40, 53
 Basset, Bénigne, 17
 Bastien, Édouard, 50
 Bastien, Eugène, 50
 Bayeul, sieur de, 17
 Beauharnois, Charles de, 4
 Bégon, Michel, 24
 Bégon, M^{me}, 5, 6, 36, 47, 49
 Bélestre, voir Picoté de
 Bélisle, Louis-Alexandre, 50
 Bergères, voir De Bergères
 Berry, James, 28
 Bescherelle, 27
 Bigot, François, 6, 8, 36
 Blainville, voir Celeron de
 Bochard de Champigny, Jean, 60
 Boisseau, Nicolas-Gaspard, 69
 Bizard, Jacques, 45
 Blondeau, Angélique, 71
 Bonnecamps, Père Joseph-Pierre de, s.j.,
 36
 Bonnet, Père⁽¹⁾, 33
 Bouat, Abraham, 7, 60, 61
 Boucher de Grosbois, Pierre, 20
 Boudor, Jean, 7, 60
 Bourbonnière, Jacques, 57
 Bourdon, Jacques, 33
 Bourget, Claude, 71
 Brehaut, Peter, 71
 Bronsard, Théophile, 25
 Brucy, voir Lafrenaye de

Cadioux, coureur de bois, 40
 Cardinal, Gabriel, 68
 Cartier, Françoise, 61, 62
 Cartier, Jacques, 33
 Cavelier de La Salle, Robert, 2
 Celeron de Blainville, le sieur, 7, 60
 Chalifoux, Marie, 50
 Champigny, voir Bochart de
 Champigny, le musicien, 15

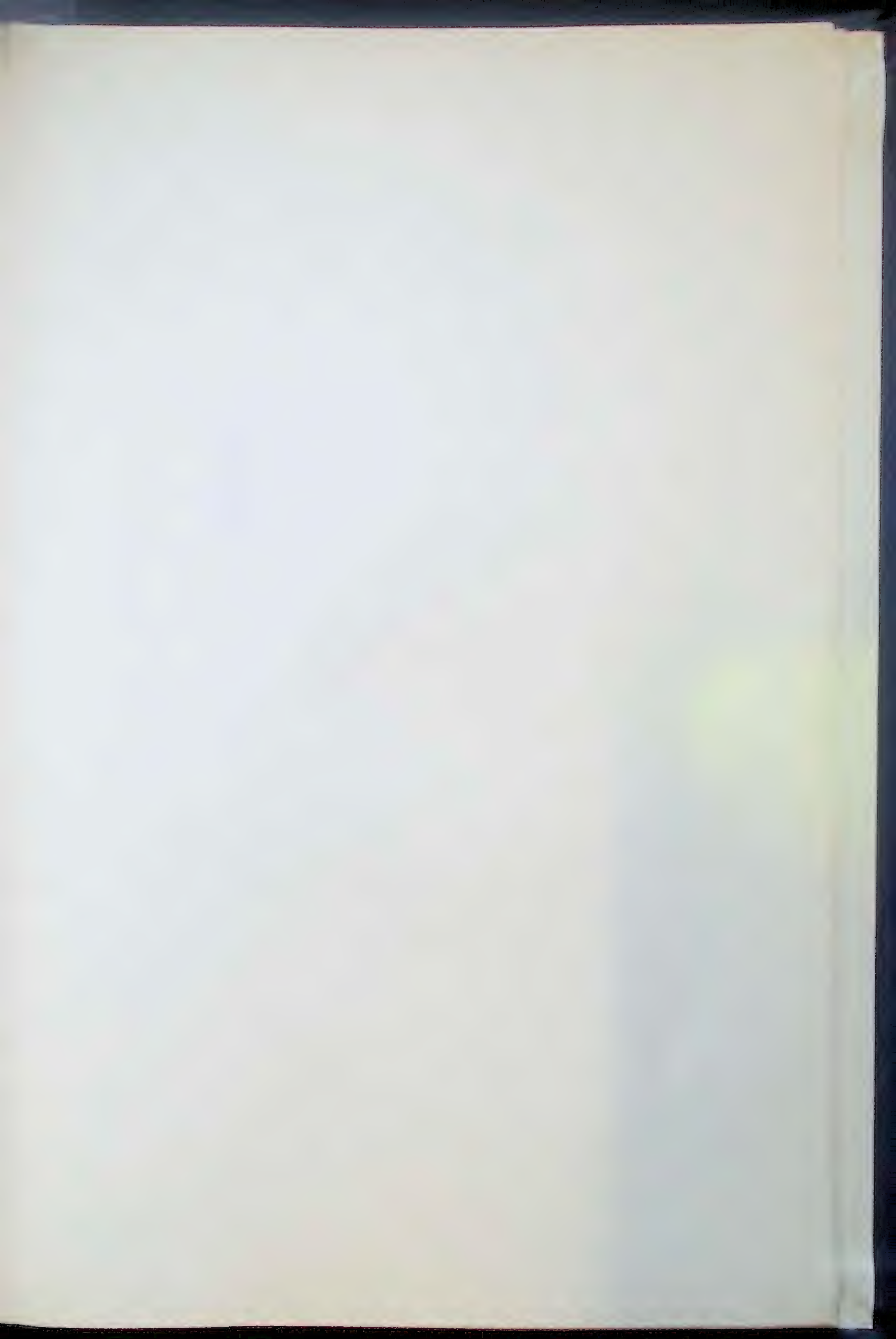
¹ Comme on ne retrace aucun jésuite du nom à Québec en 1646, il s'agirait plutôt du Père Jacques Bonin, né à Ploermel (Morbihan) le 1^{er} septembre 1617. Le Père Bonin est missionnaire en Huronie dès 1647.

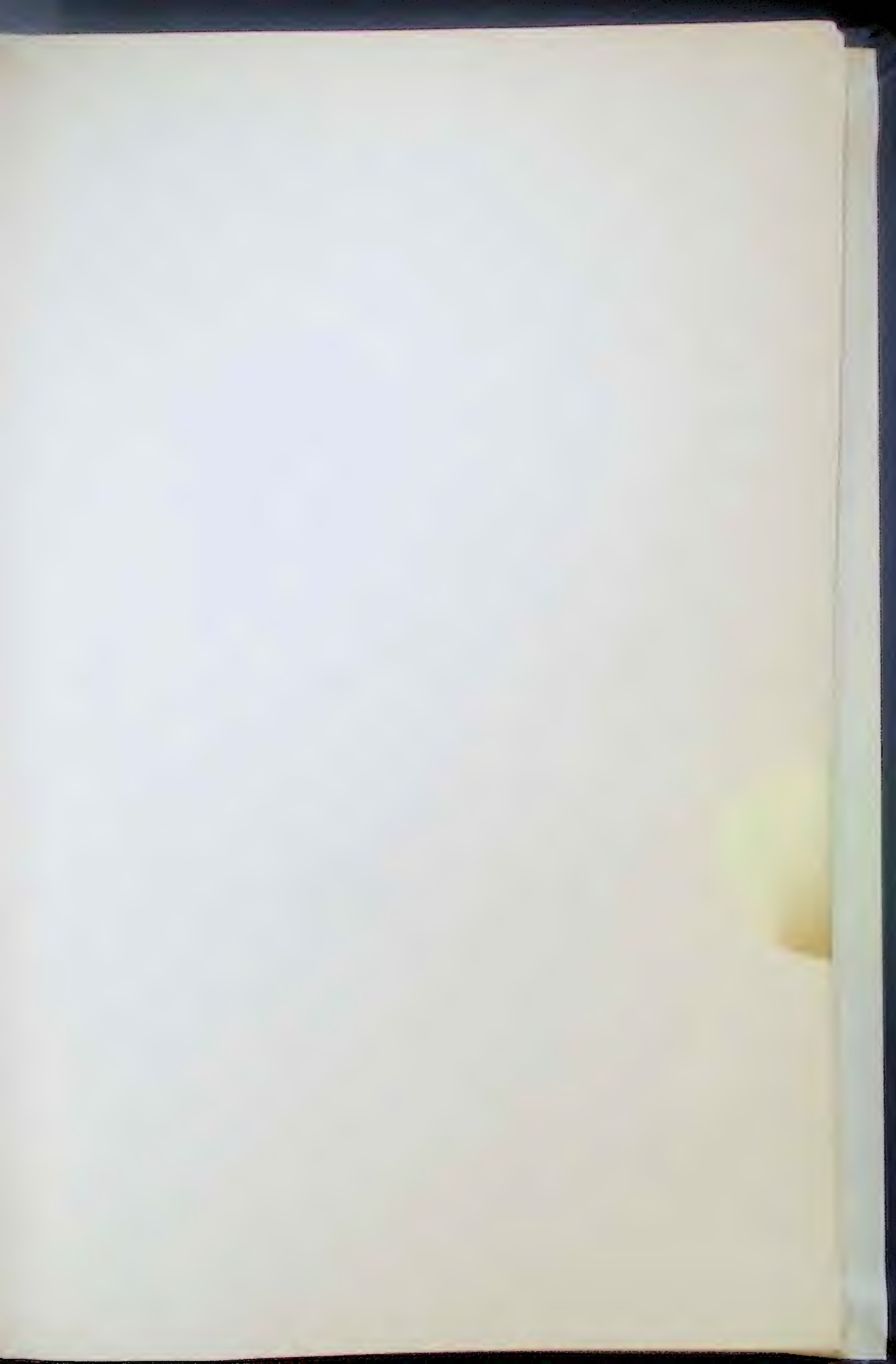
Champlain, Samuel de, 9, 33
 Charette, Olivier, 74
 Charette, Théophile, 74
 Charlebois, Hyacinthe-Fabien, 74
 Charlebois, Joseph-Amable, 74
 Charlevoix, Père Pierre-F.-X., s.j., 43, 66
 Charron, les Frères, 18
 Chartier, Louis, 4, 12
 Chaunière, voir Sabourin
 Cherrier, Côme-Séraphin, 73
 Cheval dit Saint-Jacques, Louis, 73
 Chevrier, Amédée, 74
 Chevrier, Rosalie, 73
 Chorel, René, 45
 Clark, le capitaine, 14
 Closse, Lambert, 17
 Colbert, Jean-Baptiste, 2, 3
 Comparet, François, 67
 Corneille, Pierre, 5
 Côté, Gabriel, 71
 Côté, Isabelle, 47
 Couillard, Guillaume, 45
 Coursol, Michel, 73
 Couturier, Pierre, 18
 Craig, sir James, 14
 Chrosil, Charles Le Gardeur de Repentigny, 2, 43
 Dainville, François, 29, 45, 46, 53
 Dandurand, le nommé, 74
 De Bergères de Rigauville, Nicolas-Blaise,
 60
 Delaunay, Pierre, 23
 Demesny, Jacques Le Picard de Noré, 45
 De Muy, voir Deneau
 Deneau, sieur de Muy Nicolas, 49
 Deschambault, la famille, 47
 Des Chastelets, voir Pineau
 Desjardins, Agathe, 71
 Deslauriers, Jean-Baptiste, 68
 Deslauriers, Louis, 68
 Desmarets, le nommé, 60
 Dion, Jean-Baptiste, 74
 Dormicourt, sieur de, 60
 Douaire Bondy, Jacques, 56
 Dubord dit Latourelle, Jean-Baptiste, 24,
 61, 62
 Duchesneau, Jacques, 2
 Dufresne, Luc, 18
 Dupuy, Claude-Thomas, 8, 54
 Duplessis, M^{me}, 47
 Duvernay, le nommé, 7
 Du Vivier (Le Fournier), M^{me}, 49

- Folleville, la cabaretière, voir Anne Lamarque
 Francheville, Pierre, 12
 Franquet, Louis, 9, 36, 44, 57, 66, 67
 Frémont, Jean, p.s.s., 56
 Frontenac, Louis de Buade, comte de, 2, 6
 Furetière, Antoine, 27, 58
 Galipeau, Marie-Louise, 50
 Galipeau, Narcisse, 50
 Ganonsistahoen, l'Indien, 7
 Gaspé, Philippe Aubert de, 70
 Giffard, Marie-Françoise, 12
 Giffard, Robert, 12, 15, 33
 Greysolon, Daniel de, sieur Dulhut, 20
 Guitard, Noël, 75
 Guy, Pierre, 56
 Hache, Robert, 33
 Hadfield, Joseph, 50
 Hall, Basil, 53
 Heriot, George, 50
 Hocquart, Gilles, 9, 58
 Janis, Jacques, 44
 Jolliet, Louis, 12, 15
 Juchereau, Jean, 12
 Juillet, Charles, 18
 Kalm, Pierre, 9, 40, 42
 La Barbide, Marie, 4
 La Barre, Antoine Lefebvre de, 2
 Lacombe, Elmiere, 75
 Lacorne de Saint-Luc, le chevalier de, 47
 Lacourcière, Luc, 53
 La Ferté, voir Terault
 Lafitau, Père Joseph-François, s.j., 1, 43, 63
 Lafond, Jean, 74
 Lafrenaye de Brucy, Antoine, 56
 La Hontan, Louis-Armand, baron de, 6, 12, 20, 23, 43
 Lalemant, Père Charles, s.j., 13
 Laliberté, Jean-Baptiste, 62
 Lalonde, Antoine, 74
 Lamarque, Anne, 19, 20, 56
 Lambert, Adélar, 53
 Lambert, John, 14, 17, 24, 34, 36, 50, 52, 53, 57, 61, 67, 69
 Lamoely, M^{me} de, 7
 La Mothe, voir Saint-Paul
 Lamoureux, Xavier, 75
 Langlois, Marguerite, 33
 Lantagnac, le sieur de, 47
 La Potherie, Bacqueville de, 34, 49
 Larivière, la famille, 50
 La Salle, voir Cavelier de
 La Tour, voir Artaut de
 Latulippe, Rose, 53
 Laval, Mgr François de Montmorency, 4, 5, 71
 Le Beau, Claude, 9, 42, 43
 Leclerc, Joseph, 44
 Le Gardeur de Repentigny, fils, 20
 Legay, Alexis, 56
 Lelièvre, Éloi, 25
 Le May, Pamphile, 50, 62
 Lemoyne, Jacques, sieur de Sainte-Hélène, 7
 Lescarbot, Marc, 4, 33
 Le Verrier, Louis, 13, 14, 15, 58
 Maheu, le couple, 56
 Mallet, Joseph, 74
 Marguerie, François, 23
 Marsolet, Marie, 4
 Marsolet, Nicolas, 4
 Martel, garde-magasin, 47, 49
 Martin, Abraham, 33
 Martin dit Montpellier, Antoine, 47
 Martin, Jean, 47
 Martinet dit Fonblanche, Jean, 56
 Massicotte, Edmond, 35
 Massicotte, Édouard-Zotique, 25, 27, 53
 Maugras, Magdelaine, 24, 61, 62
 Maugue, Claude, 20
 Maurepas, Jean-Frédéric Phéliepeau de, 4
 Ménard, Antoine, 44
 Meseret (Mezeray), René, 15
 Migeon de Branssat, Jean-Baptiste, 20
 Mignerion, Jean-Baptiste, 67
 Molière, Jean-Baptiste Poquelin, dit, 13
 Montcalm, Louis-Joseph, marquis de, 15
 Montpellier, Xiste, 47
 Morin, le sieur, 15
 Mouffart, François de, 15
 Munro, William Bennett, 46
 Nafrechoux, Catherine, 58
 Nicolet, Jean, 17
 Niguét, la nommée, 62
 Normand, le nommé, 74
 Noyan, le sieur de, 47, 49
 Ostiguy, la famille, 29
 Oussetagon, l'Agnier, 7
 Patron, Jean-Jacques, 56
 Petit-Boismorel, Jean, 20
 Philipps, le général, 34
 Picoté de Belestre, Pierre, 54
 Pierron, Père Jean, s.j., 13
 Pilon, Napoléon, 75
 Pilon, Précille, 74
 Pineau dit Deschatelets, Jean, 33
 Pinguet, Françoise, 23
 Potvin, Berthe, 40
 Poutrincourt, Jean de Biencourt, sieur de, 11
 Pye, le colonel, 14

- Quen, Père Jean de, s.j., 13
 Quesnel, Joseph, 73
 Quesnel, Mélanie, 73
 Raimbault, Pierre, 17
 Ranger, Félix, 74
 Raudot, Jacques et Antoine-Denis, 2, 4
 Renouard, Marie, 12
 Robidou, Jacques, 24
 Roy, Antoine, 17
 Roy, Carmen, 53
 Sabourin, Denis, 60
 Sabourin, Thomas, 46
 Sabourin, la famille, 56
 Sabourin dit Chaunière, la veuve, 19, 60
 Sagard, Gabriel-Théodat, récollet, 33, 43, 63
 Saint-Martin, le musicien, 15, 45
 Saint-Michel, la cabaretière, 19
 Saint-Paul de la Mothe, Pierre, 17, 58, 60
 Saint-Vallier, Mgr Jean-Baptiste de, 13, 46
 Séguin, Georges, 25
 Séguin, Joseph-Louis, 25
 Séguin, Louis, 18
 Séguin, Marie, 28
 Seignolle, Claude, 23
 Servant, Alexis, 46
 Sevestre, Denise, 47
 Sheppard, épouse Peter Brehaut, 71
 Soumande, Jean-Pascal, 58
 Symes, Henry Richard, 71
 Taché, Jean, 60
 Talbot, Edward Allen, 25, 34
 Talon, Jean, 3
 Terault dit La Ferté, Antoine, 15
 Tessier, Laurent, 18
 Tonti, Henri de, chevalier, 60
 Trotinatague, Grégoire, 7
 Turpin, Alexandre, 68
 Usher, couple de comédiens, 14
 Van Gennep, Arnold, 23
 Varin, Joseph, 44
 Varin, le sieur, 47, 49
 Varin, M^{me}, 49
 Vaudreuil, Philippe de Rigaud, marquis de, 2, 4, 24
 Vezier dit Laverdure, François, 71
 Viau, Jacques, 18
 Vimont, Père Barthélemy, s.j., 12, 23
 Weld, Isaac, 44, 49, 57, 68







Canada. National Museum.

Bulletin. 227, 1968

MA82.8C21b # 227 C. 1

Binding 1969

~~Binding 1970~~

INVENTORY
1976 / 1977
INVENTAIRE

